

**CE QU'IL FAUT DIRE**

**DE**

**SÉBASTIEN FAURE**

**ÉCRITS**

**CHOISIS**



**NARCHISTES**

**COMPILÉ & PUBLIÉ PAR RÉSISTANCE 71**

**VERSION PDF PAR JBL1960BLOG**

**MAI 2018**



# PRÉSENTATION DU PDF

## SOMMAIRE

<i>Note Biographique</i>	<i>Page 4</i>
<i>Les crimes de dieu</i>	<i>Page 7</i>
<i>Douze preuves de l'inexistence de Dieu</i>	<i>Page 33</i>
<i>Chanson : « La Révolte »</i>	<i>Page 59</i>
<i>Les Forces de la Révolution – 1<sup>ère</sup> partie</i>	<i>Page 61</i>
<i>Les Forces de la Révolution – 2<sup>ème</sup> partie</i>	<i>Page 70</i>
<i>Électeur, écoute !</i>	<i>Page 86</i>
<i>Bibliographie</i>	<i>Page 98</i>



## NOTE BIOGRAPHIQUE



### *Sébastien Faure (1858-1942)*

*Issu d'une famille de la haute bourgeoisie catholique, le jeune Sébastien Faure envisageait de devenir missionnaire. La mort de son père le contraignit à y renoncer pour se consacrer à sa famille.*

*Le contact avec la vie quotidienne l'amena à réfléchir, à lire des auteurs jusque-là proscrits. Il perdit la foi et décida de rompre avec le milieu d'où il était issu. Il s'enrôla dans l'infanterie mais la vie militaire le déçut rapidement et il termina son engagement*

*simple soldat.*

*Après un séjour d'un an en Grande-Bretagne, devenu inspecteur dans une compagnie d'assurance, il épousa une jeune femme protestante malgré l'opposition de sa mère. Ils s'installèrent à Bordeaux.*

*Sébastien Faure s'intéressait alors aux questions sociales et commença sa carrière de militant. D'abord adepte de Jules Guesde, il fut candidat du Parti ouvrier aux législatives d'octobre 1885, recueillit 600 voix et fit découvrir son talent d'orateur. Ses activités militantes provoquèrent la séparation des époux Faure.*

*Installé à Paris, il se détacha peu à peu du guesdisme et s'intéressa au mouvement anarchiste. Il devint un ardent propagandiste de l'idéal libertaire, parcourant la France en tout sens pour présenter des conférences aux titres percutants ou provocateurs : Douze preuves de l'inexistence de Dieu, La Pourriture parlementaire, Ni commander, ni obéir... Ses tournées, minutieusement préparées,*

obtinrent bientôt un grand succès. Ses principales cibles étaient l'État, le Capital et la religion.

Sa bibliographie est abondante et les titres de journaux ou périodiques qu'il fonda ou auxquels il a collaboré sont nombreux. Il attira ainsi l'attention de la police et fut plusieurs fois arrêté, condamné et emprisonné. En pleine période terroriste (la propagande par le fait), les lois scélérates permirent même la tenue du spectaculaire procès des Trente (août 1894) dans lequel il fut impliqué.

L'affaire Dreyfus l'absorba à partir de février 1898. Il rédigea un J'accuse plus violent que la lettre de Zola, publia une brochure, *Les Anarchistes et l'affaire Dreyfus*, multiplia les conférences et entraîna avec lui les libertaires qui avaient d'abord considéré que la question ne les regardait pas.



Il s'investit ensuite dans la propagande néo-malthusienne aux côtés d'Eugène Humbert, puis, désireux de concentrer ses efforts sur une œuvre unique au lieu de les disperser au hasard des circonstances, il entreprit de faire vivre une communauté éducative fondée sur les principes libertaires : La Ruche.

La guerre de 1914-1918 révéla de profondes divergences au sein du mouvement anarchiste. Tandis que Pierre Kropotkine et Jean Grave se ralliaient à L'Union sacrée, Errico Malatesta restait résolument antimilitariste. En France, Sébastien Faure fut un des premiers à prendre ouvertement position en publiant un manifeste intitulé *Vers la paix* qui lui valut une convocation au ministère de l'Intérieur au cours de laquelle il fut persuadé par Louis-Jean Malvy d'interrompre sa campagne pacifiste. Celle-ci fut reprise par d'autres militants anarchistes : Louis Lecoq, Pierre Ruff, Pierre Chardon, Émile Armand, puis plus tard par Sébastien Faure lui-même avec la publication d'un hebdomadaire de quatre pages intitulé *Ce qu'il faut dire*.

*Cependant Sébastien Faure sortit physiquement ébranlé, moralement et politiquement brisé. Victime d'une campagne de calomnies et de rumeurs malveillantes il surmonta néanmoins une congestion pulmonaire et mit sur pied l'imprimerie La Fraternelle, fit paraître en 1922 le premier numéro de Le Revue anarchiste qui compta 35 livraisons, puis assuma la direction et la coordination de L'Encyclopédie anarchiste.*

*Il participa encore à une vaste campagne de soutien aux victimes de la guerre d'Espagne et se rendit à Barcelone et sur le front de Saragosse, mais les prises de position de la C.N.T.-F.A.I. le conduisirent à prendre ses distances puis à dresser un bilan plutôt négatif de l'expérience espagnole.*

*Pendant la Seconde guerre mondiale, quelque peu dépassé par les événements, il séjourna à Royan avec sa femme qu'il avait retrouvée après quarante ans de séparation. Il y mourut d'une congestion cérébrale le 14 juillet 1942.*

---

NdJBL : Habitant la région, des recherches plus avancées, me permettent de préciser que Sébastien Faure est enterré au cimetière des Tilleuls de Royan. En 1993 à l'initiative de la Libre Pensée girondine et du groupe Sébastien Faure, sa tombe fut restaurée. Une plaque en marbre noir reprenant l'épithaphe



d'origine « **À Sébastien Faure le grand orateur libertaire et libre penseur, ses compagnons d'aujourd'hui pour ceux de demain, 14 juillet 1942** », fut apposée.

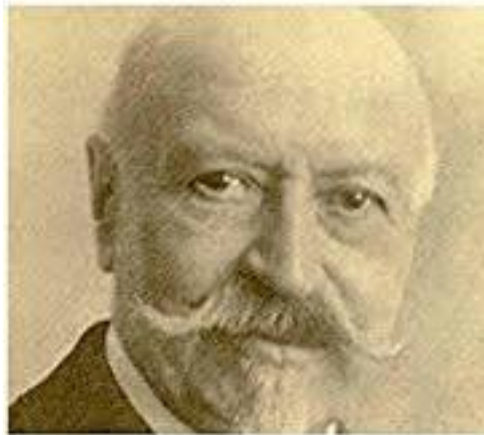
---

## De la colonisation des esprits à la colonisation des peuples...

### **LES CRIMES DE DIEU**

Les Crimes de Dieu

*Sébastien Faure*



**Sébastien FAURE - 1909**

*Pour que l'être humain accepte pas à pas sa soumission forcée au pouvoir oligarchique, la coercition pure ne suffit pas ; il faut de surcroît que son esprit y soit préparé. Ceci est la mission de toute religion : l'enfumage des esprits et l'acceptation d'une servitude volontaire au nom d'une entité divine dont les « représentants » sur terre guideraient nos pas. Le pouvoir politique, le pouvoir décisionnaire a été autorisé à un certain moment de l'histoire de sortir du corps social, de créer sa propre bulle oligarchique et a été consolidé par l'alliance du chef de guerre, du chaman / prêtre / intermédiaire de la déité et du juge, la trilogie mortifère du maintien de la division politico-sociale.*

*Dans ce texte ci-dessous publié en 1909, Sébastien Faure nous éclaire sur la supercherie religieuse et... « Les crimes de dieu ». Ce texte s'avère être un très bon complément de notre « Manifeste pour la société des sociétés » qui adresse la problématique du pouvoir et tente de poser les jalons pour un véritable changement radical vers une société nouvelle, émancipée pour le bien commun. Texte également important pour mieux réfléchir sur la volonté oligarchique du repli communautaire sectaire et comprendre pourquoi la peur, la peur de « l'autre » sont maintenues comme moteur du contrôle par la division. Il est important d'en comprendre les rouages pour éviter d'y succomber et faire le jeu de la division et donc de ceux qui ne peuvent survivre qu'en les maintenant en place.*

## L'évolution religieuse

De multiples travaux scientifiques ont merveilleusement mis en lumière la théorie du transformisme, cette théorie qui constate ce fait que, dans la nature, rien n'est immobile ou immuable, que tout évolue, se modifie, se transforme.

Il a paru intéressant à des esprits studieux de rechercher si cette loi d'évolution trouve son application dans le monde des idées et il semble d'ores et déjà établi que l'idée — comme la matière — traverse une incessante succession d'états et perpétuellement se métamorphose.

Si l'on admet que l'idée n'est elle-même qu'un reflet interne de l'ambiance, qu'une adaptation au tempérament de chacun des sensations reçues, des impressions ressenties, dire que, dans la nature, tout se transforme, c'est, du même coup, avancer que l'idée — aussi bien que toute chose et de la même façon — est soumise aux lois du transformisme.

Mais comme, dans beaucoup d'esprits, il y a doute à l'égard des origines matérielles de toute idée, j'ai pensé qu'il y aurait utilité à contrôler l'exactitude de cette thèse qui assimile l'idée à l'être organisé, en appliquant à une idée donnée une rigoureuse observation et j'ai fait le choix de l'idée religieuse, tant à cause du rôle considérable qu'elle a joué dans le passé, que de la place par elle encore occupée dans nos préoccupations, qu'en raison du réveil clérical auquel nous assistons.

***Tout être organisé naît, se développe et meurt. Il s'agit de savoir si l'on rencontre dans l'idée religieuse trois phases : la naissance, le développement et la mort.***

Ces trois périodes formeront la division de mon sujet ; en conséquence, ma conférence comprendra trois parties :

**Naissance**

**Développement**

**Disparition de l'idée religieuse**

J'y ajouterai quelques rapides considérations d'ordre général et d'actualité. Des monceaux de livres ont été écrits sur l'origine des cultes et si l'on réunissait tous ceux qui ont pour objet la recherche des conditions et circonstances qui ont jeté sur notre planète l'idée de l'existence d'une ou plusieurs divinités, on pourrait en former aisément une des plus vastes bibliothèques connues.

Sur ce point : ***«Où, quand, comment l'idée de Dieu s'est-elle présentée à l'esprit humain ?» les opinions sont multiples et contradictoires.***



***En l'absence de documents précis, il n'y a, il ne peut y avoir que des hypothèses.***

Voici celle qui me paraît la plus vraisemblable, et si je me hâte de déclarer qu'il ne s'agit ici que d'une hypothèse et d'une série de conjectures, il me sera permis néanmoins d'ajouter que la probabilité de ces conjectures et de cette hypothèse me frappe et, je l'espère, saisira votre raison.

Le besoin de savoir, c'est-à-dire de comprendre, d'expliquer les phénomènes au sein desquels l'individu se meut ; le besoin de savoir, non pour le seul plaisir de science mais dans le but d'utiliser les forces qui l'entourent et de neutraliser celles qui menacent sa vie, ce besoin de savoir, on le trouve en vous, en moi, en nous tous. Il existe à des degrés divers, mais, peu ou prou, on le rencontre chez tous.

Le développement incessant des connaissances humaines est une preuve suffisante que ce besoin n'est pas particulier à nos civilisations contemporaines. Les vestiges déjà forts anciens des premiers efforts réalisés par nos ancêtres en vue de connaître, prouvent que ce besoin remonte aux âges les plus reculés. Il est donc permis d'inférer de ces constatations que le besoin de savoir est inhérent à l'individu arrivé à un certain degré de développement.

***Ce besoin engendrant l'idée de Dieu, voilà l'hypothèse. Voici maintenant les conjectures expliquant fort plausiblement la genèse de cette idée.***

À l'origine, les phénomènes, petits ou grands, gardaient à l'égard des aïeux des allures de mystère. La nature impénétrée, n'ayant encore livré aucun de ses secrets, l'homme fut pendant des siècles comme un esquif ballotté par la tempête et impuissant à se guider. Cependant, vint une époque où la nécessité de chercher à se rendre compte se fit impérieusement sentir. ***L'Être humain pouvait-il rester éternellement désarmé en face des forces naturelles, des éléments des fléaux ligués contre lui, des ennemis de toute nature coalisés contre son existence ?***

***Il s'ingénia à trouver des explications nécessaires. Sa complète ignorance ne lui permettant pas de donner aux phénomènes observés une explication positive et vérifiable, il fut fatalement conduit à faire intervenir une pléiade d'acteurs surhumains auxquels il attribua prodigalement toutes les puissances.***

Peuplée de bruit, de couleur, de formes, d'images et d'impressions variables à l'infini, son imagination devint le graduel réceptacle de mille et mille idées chaotiques bouleversées, contradictoires, dont tout son être fut la proie forcément docile. Dans le vent qui mugissait, dans la tempête qui grondait, dans la foudre qui éclatait, dans le soleil qui éclairait sa marche, dans la nuit qui l'enveloppait de ténèbres, dans la pluie qui tombait, notre ancêtre vit tantôt des Êtres amis ou ennemis, tantôt la manifestation de malveillance ou de bonté d'autres Êtres habitant des régions supérieures.

***Dieu fut donc, tout d'abord, la personnification des éléments et des phénomènes naturels, ou encore la matérialisation des causes renfermant ces phénomènes ou déchainant ces éléments.***

La succession des jours et des nuits, le cours des saisons inspirèrent aux hommes l'idée de temps. Hier, aujourd'hui, demain leur apparurent comme les trois termes du temps : le passé, le présent, l'avenir. Et comme, tandis que mouraient fatalement les individus, tandis que se succédaient les générations, le vent continuait à mugir, la tempête à gronder, la foudre à éclater, le soleil à luire, la pluie à tomber, ils conçurent des êtres vivant un temps considérable et peut être toujours, conséquemment doués d'immortalité.

Dans leurs courses vagabondes au travers des steppes incommensurables, ils se firent une idée de l'espace sans borne et eurent l'impression de l'illimité dans l'espace comme dans le temps.

## **Naissance de l'idée religieuse**

L'idée de Dieu, sous ce double rapport, devint le prolongement jusqu'à l'absolu des contingences observées, des relativités connues.

***Dans le soleil qui faisait mûrir les fruits, activait la végétation et emplissait de clarté sa grotte ou sa cahute, l'aïeul vit l'ami, le bienfaiteur, le Bien. Dans le froid qui arrêtait la pousse des plantes et engourdisait ses membres, dans la nuit qui peuplait sa caverne de fantômes ou de carnassiers avides de sa chair, bref dans tout ce qui menaçait ou supprimait son existence, il incarna l'ennemi, le Mal.***

***Et c'est ainsi qu'il inventa l'Esprit du Bien et du Mal, des Divinités amies et ennemies, des Dieux de lumière et de ténèbres : Dieu et Satan.***

*Encore une fois, rien ne prouve irréfutablement que les choses se soient passées ainsi ; mais il est permis de l'admettre, parce que, si nul document décisif ne vient à l'appui de cette série d'hypothèses, rien non plus ne vient en démontrer l'inexactitude ou confirmer une autre série de suppositions.*

Au besoin je pourrais invoquer les deux considérations que voici en faveur de mon hypothèse.

Vous n'ignorez pas qu'il existe sur certains territoires de la planète des êtres qui par leur type, leur conformation, leurs habitudes, la situation géographique des régions qu'ils habitent, leur langage, leurs tendances, font revivre à nos yeux les époques depuis longtemps disparues. Or, le récit des

voyageurs qui ont visité ces contrées dénommées sauvages et vécu plus ou moins longtemps au sein de ces civilisations primitives est conforme en tous points à l'opinion que je viens d'émettre touchant à l'apparition de l'idée de Dieu, et les premières formes qu'elle a revêtues.

Seconde considération : vous savez aussi que l'enfant reproduit, avec une surprenante rapidité il est vrai, mais assez exactement, tous les anneaux de la chaîne ancestrale. Eh bien ! Voyez l'enfant : il est ignorant, et pourtant tourmenté de curiosité ; il est crédule, épris du merveilleux et tout enclin, soit à forger de toutes pièces, aussitôt que travaille sa turbulente imagination, des êtres surhumains soit à voir dans les éléments qui l'entourent ces êtres eux-mêmes.

Dès lors, est-il déraisonnable de penser qu'au cours de ses premiers siècles, à l'époque de son enfance, l'humanité ait procédé de même ?

***Ils se trompent donc ou plutôt ils vous trompent impudemment les imposteurs de toutes les religions qui prétendent que Dieu créa l'homme à son image. Nous voyons clairement à présent que, tout au contraire, c'est l'ignorance humaine qui donna naissance aux Dieux et les créa à l'image de l'individu lui-même.***

Oui, l'homme créa Dieu à son image, dotant les Dieux de tous les attributs dont l'idée lui était venue par la constatation de ses propres forces et de ses propres faiblesses, des qualités et de ses défauts, accordant aux uns la bonté, attribuant aux autres la méchanceté, auréolant ceux-ci de lumière, condamnant ceux-là à se mouvoir dans l'obscurité, les plaçant tous dans des conditions données de temps et de lieu, mais envisageant toutes ses Divinités à travers le verre grossissant de son imagination ignorante et, par suite, poussant jusqu'au-delà de l'observé, du vécu, les attributs de toute nature gratuitement concédés à ces fils de son cerveau.

## **Développement de l'idée religieuse**

On conçoit sans peine que l'idée de Dieu — tout d'abord purement spéculative — ne devait pas, ne pouvait pas tarder à se prolonger dans le domaine social.

***Admettre l'existence d'une Divinité, c'est reconnaître la nécessité des liens qui unissent la créature au Créateur et la religion (censure, reliaison) n'est autre chose qu'un ensemble de croyances et de pratiques, reliant l'homme à Dieu, stipulant les droits de celui-ci et les devoirs de celui-là.***

***Dès l'origine, l'idée de religion rencontre l'idée de supériorité s'incarnant dans les biceps les plus robustes.***

Les tribus primitives étaient en état perpétuel de guerre. Mais les guerriers comprirent vite que leur force musculaire n'aurait qu'un temps, qu'ils n'auraient pas toujours vingt-cinq ou trente ans, que de plus jeunes viendraient et les remplaceraient. Et pour conserver sa suprématie, l'autorité du coup de poing accepta avec empressement le concours de l'autorité morale, cette force nouvelle.

La coalition était fatale. Elle se produisit. C'est sous la forme du Dieu des armées qu'elle se manifesta. On vit une poignée de combattants soutenus par le fanatisme faire mordre la poussière à une armée entière, folle de terreur; parce que les oracles consultés s'étaient prononcés contre elle.

Le pilote, à son tour, invoqua le Dieu des tempêtes, le laboureur le Dieu des moissons, et il y eut bientôt une multitude de dieux et de demi-dieux se combattant dans leurs manifestations.

Mais le besoin de savoir rongea l'esprit humain. ***Des penseurs étaient nés qui crurent avec raison que la toute-puissance ne pouvait se diviser, qu'il ne saurait y avoir conflit, rivalité entre les tout-puissants. Et le monothéisme sortit sous la poussée de ces observations.***

***Le christianisme fit son apparition.*** À ses débuts, ce fut un courant populaire, une lutte des faibles contre les forts, et si nous voulions établir un parallèle entre l'époque où Jésus-Christ, né dans une étable, de parents pauvres, pauvre lui-même, choisissait douze apôtres parmi les plus pauvres, prêchait avec eux en faveur des déshérités; et l'époque que nous traversons aujourd'hui où des hommes à la parole ardente demandent plus de bien-être, plus de justice, plus d'égalité, il nous serait possible d'en démontrer l'analogie frappante.

Durant plus de deux siècles, le christianisme poursuivit son œuvre populaire, poussant les opprimés à la révolte, faisant la guerre aux riches. Aussi voyait-on le patriciat romain donner en pâture aux fauves des milliers et des milliers de chrétiens.

***Mais des hommes se mêlèrent à ce mouvement qui lui imprima une orientation nouvelle. Tirant parti du mysticisme de l'époque, comprenant que les temps du réalisme n'étaient pas encore venus, ils dépouillèrent insensiblement Jésus-Christ de son humanité, le divinisèrent, le convertirent en un fondateur de religion nouvelle et,***

*crédules, ignorants, fanatiques, les disciples de l'homme de Bethléem s'éloignèrent peu à peu des revendications immédiates et des préoccupations terrestres ; ils remplacent par la résignation et l'amour de la croix l'esprit de révolte qui les avait jusqu'alors animés ; ils n'aspirèrent plus qu'à un monde de béatitudes éternelles mettant en pratique cette parole de l'Écriture attribuée à Jésus-Christ : «Mon royaume n'est pas de ce monde».*

Et lorsque Constantin s'aperçut que le christianisme, tueur de colères et fomenteur de soumissions, était de nature à consolider son pouvoir, il lui tendit la main et la paix fut faite.

À partir de ce moment, l'idée chrétienne prit une extension extraordinaire, un développement vertigineux. Elle eut l'oreille des Grands, donna des conseils aux monarques. Devant elles les fronts les plus altiers se courbèrent.

*Du moment que la vie n'était qu'un court passage dans cette vallée de larmes qu'était la terre une seule chose importait : le salut de notre âme. Le progrès était retardé, la pensée enchaînée. Douter était un crime, aucune pénalité n'était assez sévère pour le réprimer.*

*On vit l'idée religieuse s'associer à tous les abus, à toutes les exploitations. Les papes dominent les rois ; les évêques commandent aux seigneurs.* À la voix enflammée des Pierre l'Ermite, des Saint-Bernard et des moines qui parlent au nom du Christ des millions de combattants s'ébranlent, au travers l'Europe en marche vers l'Orient, à la conquête du tombeau de Jésus et des terres qu'a foulées aux pieds le Messie.

Des générations de fidèles couvrent l'Occident de cathédrales magnifiques, de gigantesques basiliques. La musique, la poésie, la sculpture, le théâtre, la peinture, l'éloquence, la littérature, toutes les manifestations artistiques, pénétrées de catholicisme, retracent les grandes lignes de la Légende biblique. *Les esprits sont sous le charme, les volontés sous le joug. L'humanité tremble ; elle adore... Dieu triomphe ! C'est l'apogée.*

## **Disparition de l'idée religieuse**

Mais le besoin de savoir continue son œuvre.

À travers les siècles, les sciences ont progressé. Sorti de la longue et douloureuse période de tâtonnement, l'esprit humain commence à s'orienter résolument vers la lumière. D'audacieuses natures ont fièrement pris en main le flambeau de la raison. *Les vaines explications d'antan ne suffisent*

*plus à l'ardente curiosité de ces chercheurs. Ils secouent impatiemment le fardeau des superstitions.*

*La physique, la chimie, l'histoire naturelle, l'astronomie expliquent en partie ces phénomènes qui remplissaient de crainte et d'admiration les ancêtres. Les vieilles traditions sont ébranlées. La lutte devient ardente entre ceux qui veulent savoir et ceux qui se cristallisent dans la foi. Le Dogme et la Raison mettent aux prises un Dieu sans philosophie et une philosophie sans Dieu.*

Les conceptions antiques de l'univers sont bouleversées de fond en comble.

Les investigations des savants, secondées par de puissants appareils proménés à travers l'espace, mettent le monde terrestre en communication avec les lois de la mécanique céleste.

Les tendances matérialistes se font jour, s'affirment, se développent, battant en brèche le spiritualisme enfantin et grossier des âges précédents.

*L'hypothèse Dieu est de plus en plus éloignée. Un Dieu qui recule cesse d'être Dieu.*

*Un irrésistible courant entraîne vers l'athéisme nos générations désabusées.*

*Plus un homme sait, moins il est disposé à croire, et on se demande comment nos générations hésitent encore à se débarrasser d'une foi qui s'en va.*

L'idée religieuse ne se maintient plus que par la force de la vitesse acquise. Il y a également des impressions d'enfance dont on ne peut se débarrasser brusquement. Enfin, les idées et les croyances sont comme les vieilles amies avec lesquelles on a vécu trente quarante ans auxquelles mille souvenirs vous rattachent, et qu'on ne saurait abandonner brutalement.

Il n'est donc pas extraordinaire que nous mettions tant de temps à nous laisser aller à la vie matérialiste.

Mais, c'est indéniable, les dieux s'en vont, et nous en trouvons l'aveu sous la plume même de nos adversaires.

---

## Derniers avatars du cléricanisme

Cette décrépitude de l'idée religieuse a produit deux avatars. Dans le domaine politique, c'est la réconciliation de la République avec l'Église, de toute nécessité monarchiste.

Dans le domaine économique, c'est le socialisme chrétien.

Sentant le terrain se dérober sous ses pas, l'Église a fait acte d'adhésion officielle à la République par l'organe du pape lui-même et nous trouvons dans l'élection de Brest un curieux exemple dans ce sens.

Dans ce pays essentiellement monarchiste, deux candidats étaient en présence : le comte de Blois, partisan du trône et de l'autel, et l'abbé Gayraud, partisan de l'autel seulement. C'est ce dernier que, de toutes ses forces et ouvertement, le clergé a soutenu.

N'est-ce pas là une concession faite par l'Église qui, se sentant périr, a mis sur sa face un masque républicain?

Cette conversion ne peut être sincère, puisque l'Église admet un Dieu devant la volonté duquel tout doit s'incliner et que le Pouvoir doit venir d'en haut, alors que la République entend la volonté de tous exprimée et le pouvoir venant d'en bas.

Non content de se faire républicain, le Pape a arboré à sa tiare une cocarde socialiste. Voilà ce que nous ne saurions supporter.

***Qu'il vous plaise à vous, cléricaux, d'entrer dans la République et que les républicains vous y admettent, tant pis pour eux ! Mais que vous émettiez la prétention de résoudre la question sociale, nous ne vous le permettrons pas.***

***Qu'avez-vous fait durant les longs siècles de votre domination exclusive ? Vous vous êtes alliés aux patrons, aux nobles, aux rois. Vous vous êtes faits les complices de toutes les iniquités, de toutes les exploitations. Et c'est aujourd'hui que vous n'êtes plus rien, que vous ne pouvez plus rien faire, que cette idée vous vient de vous intéresser aux vaincus de la lutte sociale ?***

***Vous ne ferez rien, parce que vous ne pouvez rien faire.***

J'irai plus loin. Vous n'avez pas le droit de tenter quoi que ce soit en ce sens.

Tout ce qui existe est de par la volonté de Dieu. C'est parce que Dieu l'a voulu qu'il y a des pauvres et des riches, des exploités et des exploités, que les uns meurent de faim alors que d'autres crèvent d'indigestion, et ce serait sacrilège à vous de vouloir y changer quoi que ce soit, criminel de vouloir corriger l'œuvre du Créateur dont les desseins sont impénétrables.

Nous avons le droit de nous plaindre : vous, le devoir de vous résigner, confus, chagrins, mais soumis !

## **Terrain d'entente ? Conclusion**

Il y a pourtant un moyen de nous entendre. Vous avez vous-même dit : «Les biens terrestres sont périssables et méprisables alors que les biens célestes seront une jouissance, un bonheur qui n'aura pas de fin». Eh bien, nous ne vous disputerons pas les seconds, mais laissez-nous les autres. D'autant qu'il nous sera facile de faire de la terre un paradis ; la haine fera place à la bonté et la vallée de tourments à un Éden. Et l'heure est venue de faire tout cela. Je dis aux républicains, aux socialistes : Prenez garde ! Ces hommes à qui vous avez enlevé la foi veulent avoir de légitimes satisfactions. Il ne leur faut plus de vagues promesses. Il leur faut des solutions immédiates. Plus vous attendrez, plus les solutions violentes s'imposeront.

## **De l'absurdité criminelle des religions**

Qui sommes-nous ? D'où venons-nous ? Où allons-nous ? Et le monde qui nous entoure, d'où procède-t-il ? Le rigoureux enchaînement des faits dont la nature nous donne l'incessant et régulier spectacle, est-il le résultat du hasard ou d'un plan magnifique sorti d'une intelligence infinie, servie par une volonté toute-puissante ?...

Ces questions, d'une importance capitale, il y a des siècles que l'humanité se les pose.

Suivant la réponse qu'on y fait, la vie est une quantité négligeable ou d'extrême importance.

Ces problèmes ne sont pas encore résolus et, peut-être une certaine obscurité planera-t-elle toujours sur ces questions.

Toutefois, si la science n'est pas encore parvenue à dissiper toute hésitation sur ces divers points, elle a réussi à éliminer du nombre des conjectures que



ne peut admettre la raison, l'hypothèse «Dieu» qu'avaient enfantées les époques reculées d'ignorance.

L'état actuel de la science ne permet plus qu'aux esprits bourrés ou crédules de se réfugier dans la foi pour y trouver les données nécessaires à la solution de ces problèmes redoutables.

Supposons que, par une de ces nuits superbes où le scintillement des étoiles ravit nos regards, deux personnages se promènent et échangent les impressions que leur suggère ce grandiose spectacle.

Supposons que nos deux personnages soient un enfant et un prêtre.

L'enfant est de cet âge ou l'esprit tourmenté par la curiosité ne cesse de faire jaillir des lèvres mille et mille questions. Il interroge le prêtre sur le comment et le pourquoi de ces splendeurs infinies qui roulent dans l'espace.

Le prêtre lui répond :

«Mon enfant, tous ces mondes qui provoquent justement votre admiration sont l'œuvre de l'Être suprême. C'est son infinie sagesse qui règle leur marche, sa toute-puissante volonté qui maintient l'ordre et assure l'harmonie dans l'univers. Nous aussi, nous sommes l'œuvre de ce Créateur. Il a daigné nous faire connaître, par l'intermédiaire des êtres qu'il a choisis, les voies dans lesquelles il plate que nous marchions. Se conformer à ces voies, c'est le bien, la vertu. S'en éloigner, c'est le mal le péché. La vertu prépare une éternelle béatitude, le péché *[illisible]* châtiment *[illisible]* fin. Révélateur et Providence, tel est ce Dieu à qui nous devons tout».

Mais voici que survient un troisième promeneur. Celui-là est un matérialiste, un athée, un penseur, libre. Il prend part à la conversation. Il réplique à l'enfant que l'ordre qui règne dans la nature est le résultat des forces qui régissent l'ensemble des êtres et des choses. Il affirme que Dieu n'est qu'une invention sortie de l'imagination ignorante de nos ancêtres ; qu'il n'y a pas de Providence, etc.

La discussion qui s'élève alors entre le croyant et l'athée n'est que le résumé des ardentes controverses que soulève depuis des siècles la question religieuse.

C'est de cette discussion que ma conférence se propose de condenser en plaçant sous les yeux de mon auditoire toutes les pièces du litige.

**Au cours de cette discussion, je m'efforcerai d'établir :**

1. Que l'hypothèse « Dieu » n'est pas nécessaire ;
2. Qu'elle est inutile ;
3. Qu'elle est absurde ;
4. Qu'elle est criminelle.

Les deux premiers points se rattacheront plus spécialement au Dieu-Créateur; le troisième au Dieu-Rédempteur et le quatrième au Dieu-Providence.

## **L'hypothèse « dieu » n'est pas nécessaire**

Les preuves en faveur de lois régissant les rapports de toutes choses et mourant simultanément l'autonomie de chaque être et la dépendance mutuelle ou la solidarité (l'harmonie) dans l'ensemble, ces preuves sont de nos jours si abondantes et si décisives que les plus croyants des croyants eux-mêmes ont renoncé à le contester.

Mais avec cette souplesse de dialectique qui le caractérise et qui a donné naissance à une casuistique spéciale, l'Esprit religieux se réfugie derrière le raisonnement que voici :

«Il y a des lois naturelles auxquelles obéissent les monde éparpillés dans l'espace. Soit. Mais qui dit Loi dit Législateur. De plus, le législateur doit être revêtu d'une puissance supérieure et antérieure aux forces que sa loi soumet. Il existe donc un Législateur suprême».

Il faut avouer que bon nombre de personnes ont cru voir dans cette argumentation une considération décisive en faveur de l'hypothèse «Dieu» proclamée ainsi nécessaire.

L'erreur de ces personnes est explicable aisément. Elle provient de cette analogie que d'habiles sophistes cherchent à créer entre les lois naturelles qui régissent la matière et les lois humaines.

Le raisonnement de ces casuistes est le suivant :

«Les lois qui régissent les sociétés humaines ont nécessité l'intervention du législateur. Ceci et cela s'impliquent fatalement. En conséquence, l'existence des lois qui gouvernent les astres et les planètes comporte rigoureusement l'existence d'un Législateur suprême, supérieur et antérieur à ces lois et c'est ce Législateur que nous appelons Dieu».

Eh bien ! Cette analogie est radicalement erronée.

Il n'y a aucune similitude entre les lois naturelles et les lois humaines.

Première différenciation. *Les lois naturelles sont extérieures (antérieures et postérieures) à l'humanité. On sait et on conçoit que bien avant l'apparition sur notre globe des premières formes humaines, les lois de la mécanique céleste s'appliquaient à notre planète et à tous les corps gravitant dans l'espace. On sait et on conçoit également que, s'il advient que par une cause quelconque, les conditions d'existence nécessaires à l'espèce humaine disparaissent de la terre que nous foulons aux pieds, les astres et notre petite planète elle-même continueront leur évolution séculaire sans que la plus légère modification y soit apportée.*

*Tandis que les lois humaines sont – le mot l'indique – inhérentes à l'humanité. Ce sont des législations, c'est-à-dire un ensemble de prescriptions et de défenses formulées par des humains.*

Deuxième différenciation. Les lois naturelles ont un caractère de constance d'immutabilité. C'est la caractéristique de toutes les lois touchant à la physique, à la chimie, à l'histoire naturelle, à la mathématique.

*Toutes au contraire des précédentes, les lois humaines — parce que faites par des humains qui passent et applicables à des êtres qui passent aussi — sont essentiellement transitoires, fugitives et même contradictoires.*

Troisième différenciation. *Les lois naturelles ne supportent aucune infraction. L'infraction serait le miracle et il est prouvé que le miracle n'existe pas, ne peut pas exister.*

*Par contre, les codes humains sont à tout instant violés.* Les forces sociales, police, gendarmerie magistrature, etc. attestent que nombreuses sont les infractions que subit la Législation humaine.

Quatrième différenciation. Les lois naturelles enregistrent les faits sans les déterminer. Le pilote, par exemple, consulte la boussole et ce n'est point pour obéir à ses injonctions, mais parce qu'elle agit selon sa nature, que l'aiguille aimantée, en se dirigeant sensiblement vers le nord, permet au navigateur de s'orienter. Tandis que les lois humaines réglementent les faits sans, le plus souvent les enregistrer ou en tenir compte. C'est ainsi que, sans tenir compte des désirs qui nous mouvementent, des impulsions qui nous animent en vertu de l'irrésistible loi d'attraction des deux sexes entre eux, le législateur humain réglemente les rapports sexuels, les classe en permis et en défendus, les catégorise en légitimes et illégitimes.

On pourrait ajouter encore à cette liste des contradictions ou différences qui existent entre les lois naturelles et les lois humaines. Les précédentes suffisent et permettent de conclure que l'analogie à l'aide de laquelle on cherche à jeter la confusion dans les esprits est absolument inexacte et que les conséquences qu'on veut en tirer sont de tous points inadmissibles.

Donc, considérée à ce point de vue, l'hypothèse d'un «Dieu»-législateur suprême n'est pas nécessaire.

«Mais alors objectent les Déistes, comment expliquer l'Univers ? Dites-nous tout d'abord qui a fait la matière et ensuite d'où lui viennent ces forces qui la mouvementent et maintiennent les corps en équilibre dans le temps et dans l'espace ?».

## **Qui a créé la matière?**

Et tout d'abord, qui a créé la matière ? Voici ma réponse.

Par l'imagination tracez une ligne indéfinie à travers l'espace. Essayez d'en mesurer la longueur. Épuisez-y la langue de la mathématique. Additionnez des centaines de milliards à des milliards de milliards. Multipliez ce formidable total par une somme mille milliards de fois plus fabuleuse. Dites-moi si vous parviendrez à pouvoir fixer l'étendue de cette ligne imaginaire à travers l'espace ? Pouvez-vous dire : «Voici le point A d'où elle part ; voici le point B où elle aboutit» ? Non, vous ne le pouvez pas. L'espace est sans limite, et, dans tous les coins et recoins de cet incommensurable espace, on rencontre la matière à un état quelconque gazeux, liquide ou solide.

La matière est donc partout.

Cet «illimité» dans l'espace implique «l'illimité» dans le temps. Tous les «sans bornes» sont solidaires. Et de fait, tirez dans les siècles qui forment le passé une ligne imaginaire. Prolongez-la dans les successions des âges qui constituent l'avenir. Là encore, ajoutez les uns aux autres les chiffres les plus fantastiques. Pouvez-vous, remontant le cours des âges, trouver le point de départ, le principum, l'origine ? Pouvez-vous, descendant les siècles, en arriver à leur consommation définitive? Non.

La matière est donc non seulement partout, mais toujours.

Ces qualités d'«indéfini» on les retrouve encore dans toutes les autres propriétés de la matière : le volume par exemple.

Supposez un volume colossal de matière. Vous sera-t-il raisonnablement permis de prétendre qu'il faut en rester là ? Qu'on ne peut rien y ajouter ?

Faites maintenant l'opération inverse : divisez une partie en cent, en mille, en un million de parties. Serez-vous parvenus à l'extrême limite de cette divisibilité ? Ne pourrez-vous plus fractionner ?...

Donc, pas de limite non plus dans la divisibilité de la matière.

En conséquence, à cette première question : « Qui a fait la matière ? » je réponds que cette question n'aurait de raison d'être que s'il était possible d'assigner à cette matière une origine, un commencement, une borne. Or, il est constaté que cette assignation est impossible. Dès lors, point n'est besoin de recourir à une conjecture à laquelle on attribuerait un rôle qui n'est pas nécessaire.

À ce point de vue encore, l'hypothèse « Dieu » n'est pas nécessaire.

## **L'hypothèse « dieu » est inutile**

Les constatations qui précèdent ont acquis aujourd'hui une force telle et se sont si bien généralisées que les Déistes n'osent plus s'inscrire ouvertement en faux contre elles. Mais ce serait mal les connaître que de s'imaginer qu'ils désarment pour cela.

« Eh bien ! Soit ! » disent-ils.

« L'espace et le temps sont illimités. Nous vous accordons également que le mouvement est partout. Mais ce mouvement lui-même, d'où vient-il ? Quelle est la puissance qui l'a incorporé dans la matière ? Cette puissance qui non seulement mouvemente les corps, mais encore ordonne harmonieusement aux mouvements voilà ce que nous appelons Dieu. Les corps ne se sont pas Impulsés tout seuls. Il a bien fallu que l'élan leur soit donné ; la force communiquée. Ce coup de pouce initial mettant en branle tous les mondes, ne faut-il pas qu'un Être quelconque l'ait donné ? ».

C'est toujours la séculaire querelle entre spiritualistes et matérialistes qui, sous une forme légèrement rajeunie, se reproduit ici.

## **D'où vient le mouvement**

Croyant que, de par sa nature, la vile matière est inerte, les Déistes avancent que si on l'aperçoit mouvementée — ce qui est indéniable — c'est qu'une

énergie extérieure à la matière à l'origine, y a pénétré, s'y est installée et lui a impulsé la force qui lui faisait défaut.

Or, rencontre-t-on dans la nature un seul phénomène qui soit à même de donner quelque valeur à cette opinion ?

Absolument aucun ; et toutes les observations qu'on fait tendent à affirmer que le mouvement est une des propriétés inhérentes à la matière et matière lui-même. On a beau explorer l'espace, sonder les profondeurs de l'océan ou fouiller les entrailles du sol, non seulement on rencontre partout la matière, mais on la trouve constamment mouvementée.

Ce caractère d'universalité de la force dans l'espace suffirait à nous permettre de conclure à l'immanence de cette force dans le temps.

Cette immanence des milliers et des milliers de constatations viennent l'établir. La théorie de l'évolution consacre le transformisme incessant de la matière ; elle repose sur les métamorphoses ininterrompues que subissent les êtres et les choses ; elle sert à expliquer le perpétuel devenir. Cette modification sans arrêt, cette succession d'états aussi lente que certaine, n'est-ce pas l'irréfragable preuve de la continuité du mouvement, l'attestation sans réplique de la présence du mouvement dans les âges les plus reculés, comme la certitude de la même présence dans les avenir les plus lointains ?

Qui ne connaît le principe auquel, en mécanique, on a donné le nom de « persistance de la force » ? Qui ne sait que la force, le mouvement jamais ne disparaissent, jamais ne diminuent ; qu'il y a simplement mutation, c'est à dire changement dans la nature et les effets du mouvement, mais que, s'il est ici chaleur, là lumière, ailleurs électricité, le mouvement tout entier se transmet en dépit des aspects divers sous lesquels il se révèle, mais encore une fois, jamais ne subit la plus minime diminution.

***C'est l'application au mouvement de cette vérité en chimie : « Rien ne se crée, rien ne se perd ».***

Conséquemment, on peut affirmer que le mouvement est une propriété de la matière; qu'on ne peut concevoir celle-ci sans celui-là et que s'il est impossible d'assigner à la matière un commencement, il est non moins impossible d'assigner au mouvement une origine, puisqu'on ne peut pas plus observer la matière sans mouvement que le mouvement sans matière ; qu'ainsi, enfin, considérée comme ayant imprimé à la matière, par le coup de pouce initial, le mouvement originel, l'hypothèse «Dieu» n'est d'aucune utilité.

## L'ordre dans l'univers

Quant à ce que notre entendement appelle «l'ordre et l'harmonie dans l'Univers», remarque que nous qualifions d'ordonner ce qui est en accord avec les observations qu'il nous a été donné de faire. La succession régulière des jours, des nuits des saisons, la répétition prévue des mêmes phénomènes, la constatation des mêmes effets faisant suite aux mêmes causes, en un mot l'observation toujours identique à elle-même de ronchonement rigoureux et méthodiques des mêmes faits : voilà ce que nous appelons l'ordre.

Tout changement, toute infraction à ces sortes de règles issues de la multiplicité et de la constance de nos constatations personnelles et des observations générales constitue le désordre.

En un mot, ordre et désordre étant deux tertres dont la signification est exclusivement subjective, est considéré comme ordre tout ce qui est conforme aux notions que nous nous sommes faites ou que l'on nous a inculquées ; est considéré comme désordre tout ce qui y est contraire.

*En conséquence, l'harmonie que nous remarquons dans le cosmos procède de notre esprit.* Et ces admirables qualités d'ordre qui nous suspendent en Contemplation devant la régularité de l'agencement universel, c'est notre intellect qui a eu la générosité d'en doter la nature.

*L'ordre, le désordre sont des choses qui intrinsèquement n'existent pas. Dans les mondes solaires qui emplissent l'espace, il n'y a ni ordre ni désordre ; il y a purement et simplement des corps, qui en raison de leur volume, de leur densité, de leurs propriétés respectives et de leur distance se meuvent dans des conditions toujours les mêmes qu'il nous a été donné d'observer.*

De sorte qu'il n'a d'ordre dans le Grand Tout que celui que notre entendement y a introduit. *Le facteur de l'ordre, de l'harmonie, ce ne serait donc pas Dieu, ce serait l'homme !*

## L'hypothèse «dieu» est absurde

Forts de ce que la science est loin d'avoir tout expliqué et s'imaginant que en dehors de la conjecture d'une création, les origines du monde restent obstinément impénétrables, les croyants ont recours, pour expliquer ces origines, à l'hypothèse d'un Être éternel dont la Toute-puissance aurait tout créé.

Il faut s'entendre tout d'abord sur la valeur de cette expression religieuse créer.

Créer, ce n'est pas prendre un ou plusieurs éléments déjà existants et les coordonner ; ce n'est pas assembler des matériaux et les disposer d'une certaine façon. L'horloger, par exemple, ne crée pas une montre ; l'architecte ne crée pas une maison. Créer, c'est donner l'existence à ce qui n'existe pas, c'est tirer du néant c'est faire quelque chose de rien.

Eh bien ! L'hypothèse d'une création quelconque est une pure absurdité. Car il est inadmissible que de rien on puisse tirer quoi que ce soit ; et le célèbre aphorisme formulé par Lucrèce : *Ex nihilo nihil* est resté l'expression d'une invincible exactitude.

Si donc la matière n'a pu être tirée du néant c'est qu'elle a toujours existé, et dans ce cas, il faut se demander, dans l'hypothèse d'un Être créateur, où se trouvait cette matière.

Elle ne pouvait être qu'en lui ou hors de lui.

Dans le premier cas, Dieu cesse d'être un pur Esprit : la matière était en lui ; elle résidait dans son Être ; elle faisait partie intégrante de sa personnalité ; comme lui, elle est éternelle, infinie, toute-puissante, car l'Absolu ne comporte et ne peut comporter aucune contingence aucune relativité. Conséquemment, la matière est son auto créatrice et l'hypothèse d'une immatérialité ayant extrait d'elle-même des éléments matériels devient stupide.

Dans le second cas, c'est-à-dire si la matière n'était pas en Dieu, mais hors de lui, elle lui était coexistante. Elle n'a plus d'origine que lui ; elle est comme lui, de toute éternité ; dès lors, elle n'a pas été créée et la conjecture d'une création devient absurde.

Dans les deux cas, c'est l'incohérence, la déraison !

Mais où l'absurdité de la création chrétienne éclate d'une façon peut-être plus tangible parce qu'elle se présente à nous sous une forme moins abstraite, c'est dans la Révélation.

## **La révélation**

L'idée d'une création appelle fatalement celle d'une Législation suprême et l'idée d'une Législation suprême implique nécessairement celle d'une inévitable sanction.



Cela est si exact qu'il n'est pas une seule religion qui ne comporte à la fois des prescriptions et des défenses constituant la loi de Dieu, et un système de récompenses et de châtements destinés à sanctionner cette loi.

Il faut ajouter que, pour s'ériger en Juge suprême, il devient nécessaire que le Maître nous fasse connaître sa Loi, afin que nous sachions ce qu'il faut faire pour mériter la récompense, ce qu'il faut éviter pour fuir le châtement.

La Révélation, c'est l'acte par lequel le Créateur, principe de toute Justice et de toute Vérité, nous aurait fait connaître sa Loi. Il se serait servi, à titre d'intermédiaires, des Êtres de prédilection : prophètes et apôtres que la religion chrétienne nous présente comme inspirés de Dieu.

C'est donc par la bouche de ces personnages inspirés que le Verbe divin se serait fait entendre, et c'est dans les Écritures dites Saintes que serait consignée la Révélation.

Eh bien ! Que nous enseignent les Écritures touchant les origines du monde en général et de l'homme en particulier ? Elles nous enseignent des choses que l'ignorance de nos pères a pu prendre pour des vérités, mais qu'il n'est plus permis de croire aujourd'hui, tellement elles sont en désaccord avec les affirmations de la science contemporaine...

Elles nous enseignent que, sortant brusquement de sa séculaire inaction, le nommé Dieu eut la fantaisie de donner naissance à ce qui existe déjà et créa le tout en six jours.

À quel moment l'Éternel a-t-il fait cet ouvrage ? Quand s'est-il abaissé, comme dit Malebranche, jusqu'à daigner se faire créateur ? — À un moment donné du temps. Voilà ce qu'affirment toutes les Genèses ce qu'impliquent d'ailleurs le mot et l'idée de création. Alors Dieu se serait donc croisé les bras pendant toute l'éternité antérieure ?

Mais qu'est-ce qu'une éternité coupée en deux ? Comment admettre le grand géomètre dormant toute une première éternité, puis s'éveillant tout à coup pour évoquer du néant cet univers absent jusqu'alors, pour remplir et peupler le vide insondable pour donner à cette mort universelle la vie universelle ?

La contradiction est flagrante. L'Être nécessaire n'a pu rester un seul moment inutile. L'Être actif et éternel n'a pu manquer d'agir éternellement. Il faut donc admettre un monde éternel comme le créateur. Mais en admettant cette coexistence, on avoue que l'Univers n'a point été créé, que la création est un non-sens, une impossibilité. Les Écritures placent le déluge 700 ans après la création et 3700 ans avant la naissance de Jésus-Christ, dont 7900 ans nous

séparent. De l'addition de ces trois chiffres, il résulte que la création remonterait à 6300 ans. Tel est l'extrait de naissance qu'il a plu au Très-Haut de délivrer à son œuvre et de nous communiquer par la révélation.

Or, il est établi par des calculs rigoureusement exacts que les bouleversements géologiques qui ont révolutionné notre propre planète remontent à des milliers et à des centaines de milliers de siècles. Qui ne sait, par exemple, qu'une de nos plus hautes futaies actuelles ne produisant, réduite en houille, qu'une mince couche de 15 millimètres, on a calculé que, pour former des strates profondes d'un bassin houiller comme celui du Northumberland, il n'a pas fallu moins de neuf millions d'années ? Et pourtant la formation houillère n'est qu'une des cinq ou six grandes périodes qui ont précédé l'époque historique, l'apparition de l'homme sur la terre.

Quant à cette dernière époque, les preuves abondent qu'elle remonte à plusieurs milliers de siècles. On a, dans maints endroits, recueilli des ossements humains enfouis à des profondeurs considérables à côté de silex, de poteries et d'autres objets mêlés à des restes de grands pachydermes. Il devient évident, par le calcul de proportion, que l'homme, contemporain des éléphants et des rhinocéros, existait déjà il y a près de trois cent mille ans.

Parlerai-je de cette ridicule légende d'Adam et d'Ève dans le paradis terrestre, en état de parfaite félicité, frappés subitement de déchéance pour avoir enfreint la défense de goûter au fruit défendu ? Parlerai-je de Josué arrêtant le soleil ? Parlerai-je de Jonas séjournant trois jours dans le ventre d'une baleine, alors qu'il est démontré que l'œsophage de cet animal ne permet pas le passage d'un corps humain ? Parlerai-je de la traversée à pied sec de La Mer Rouge ? Parlerai-je ?

Non ! C'est trop ridicule. L'absurdité est trop flagrante. Quelle posture pour un Dieu, pour le principe et la source de toute vérité et de toute science, que cet étalage de stupidités, cet amoncellement de mensonges ou d'erreurs ! N'insistons pas.

## **L'hypothèse «dieu» est criminelle**

Les considérations qu'il me reste à développer se rattachent au Dieu Providence.

On nomme Providence le gouvernement du monde par le Dieu qui l'a créé.

Il saute aux yeux qu'un tel gouvernement, exercé par un Être qui prévoit tout, qui sait tout, qui peut tout, ne devrait supporter aucun désordre, aucune insubordination.

Or, le mal existe : mal physique et mal moral et l'existence du mal est radicalement inconciliable avec celle d'une Providence.

## **La providence et le mal**

Nous souffrons de l'intempérie des saisons, de l'éruption de volcans, des tremblements de terre des tempêtes, des cyclones, des incendies, des inondations, des sécheresses, de la famine, des maladies, des fléaux, des blessures, des douleurs, de la mort, etc., etc. C'est le mal physique.

Nous sommes témoins ou victimes d'innombrables injustices, violences, tyrannies, spoliations meurtres, guerres. Partout la fourberie triomphe de la sincérité l'erreur de la vérité, la cupidité du désintéressement. Les sciences, les arts, quel usage en font les gouvernements, sortes de providences terrestres ? Les font ils servir à la paix au bien-être à la félicité générale ! L'histoire, pleine de crimes atroces et d'effroyables calamités, n'est que le récit des malheurs de l'humanité. C'est le mal moral.

## **Le mal, d'où sort-il ?**

Si l'on admet l'existence de Dieu, on admet du même coup que tout ce qui existe procède de Lui. C'est donc Dieu, cet Être de vérité qui a engendré l'erreur ; c'est Dieu, ce principe de Justice qui a donné naissance à l'Iniquité ; Dieu, cette source de toute Bonté qui a enfanté le Crime !

Et c'est ce Dieu centre et foyer de la douleur et de la perversité, que je devrais respecter, servir, adorer?...

Le Mal existe, nul ne peut le nier.

Eh bien ! De deux choses l'une : ou bien Dieu peut supprimer le mal, mais il ne le veut pas ; dans ce cas, sa puissance reste entière, mais, s'il reste puissant, s'il devient méchant, féroce, criminel ; ou bien Dieu veut supprimer le mal, mais il ne le peut pas et alors, il cesse d'être féroce, criminel, mais il devient impuissant.

Ce raisonnement a toujours été et sera à tout jamais sans réplique.

Le concept et le sentiment que nous avons de l'Équité ne nous disent-ils pas que quiconque voit se commettre sous ses yeux une action coupable, et

pouvant aisément l'empêcher, la laisse s'accomplir, devient complice de cette action, et devient criminel au même titre que celui qui l'a perpétrée ?

***Ce Dieu, qui étant donné son omnipotence pourrait empêcher sans effort le mal et ses horreurs et qui n'intervient pas, ce Dieu est criminel, il est d'une férocité sans bornes. Que dis-je ? Lui seul est féroce, lui seul est criminel.*** Puisque seul il est capable de vouloir et de pouvoir ; seul il est coupable et doit assumer toutes les responsabilités.

## **Dieu et la liberté humaine**

Il est vrai qu'avec cette souplesse qui caractérise l'esprit religieux et à l'aide de ces sophismes captieux qui ont fait de la race des prêtres les casuistes les plus dangereux les Déistes objectent que le mal n'est pas le fait de leur Dieu, mais celui de l'homme à qui, dans sa souveraine bonté, Dieu aurait concédé cet attribut : la liberté, afin que, capable de discerner le bien du mal et de se déterminer en faveur du premier plutôt que du second, l'homme fût justiciable de ses actions et connût la récompense ou la peine attachée à la pratique du bien ou du mal.

Cette objection est sans valeur.

Et tout d'abord, si nous supposons un instant que Dieu existe, et qu'il a daigné nous gratifier de la liberté, on ne saurait méconnaître que, cette liberté nous venant de lui, c'est elle qui, par l'action, s'affirme dans le mal comme dans le bien. Peut-on expliquer que, de cette parcelle de liberté arrachée à l'Être souverainement libre, un aussi méchant usage soit fait sans que la liberté divine ait contenu, à l'état potentiel -telle la semence contient la moisson – cette récolte de turpitudes, de bassesses, de souffrances ?

Si le mensonge, l'ignorance, la méchanceté, le crime proviennent de cette liberté dont Dieu nous a gratifiés, Dieu lui-même est menteur, ignorant, méchant et criminel.

Mais concilier ces deux choses : l'existence de Dieu et la liberté humaine est impossible. ***Si Dieu existe, lui seul est libre.***

***L'être qui dépend partiellement d'un autre n'est libre que partiellement ; celui qui est sous l'entière sujétion d'un autre ne jouit d'aucune liberté. Il est le bien, la chose, l'esclave de ce dernier.***

***Dès lors, si Dieu existe, l'homme n'est plus que le jouet de son caprice, de sa fantaisie.*** Celui à qui rien n'échappe de nos intentions non plus que de nos actions, Celui qui tient en réserve des tortures sans fin prêtes à punir le téméraire qui violerait ses prescriptions ou ses défenses. ***Celui qui, plus rapide que la foudre peut nous frapper de mort à toute heure, à toute seconde, Celui-là seul est libre, parce que seul il propose et dispose. Il est le maître ; l'homme est son esclave.***

En tous cas, que dire de la sauvagerie de ce Juge qui prévoyant tous nos agissements et ceux-ci arrivant fatalement, conformément à la prescience divine, fait pleuvoir sur nous des torrents de feu et nous précipite dans l'éternel séjour des tourments inexprimables pour châtier une heure d'égarement, une minute d'oubli ?

De tous les tortionnaires, ce juge est le plus implacable, le plus inique, le plus cruel !

## **Les crimes de la religion**

Étonnez-vous ensuite du mal que les religions ont fait à l'humanité, des supplices dont elles ont peuplé la terre !

***Criminelle au point de vue métaphysique, l'idée de Dieu l'est encore plus — si possible — au point de vue historique.***

***Car Dieu, c'est la religion.***

Or, la religion, c'est la pensée enchantée. Le croyant a des yeux et il ne doit pas voir ; il a des oreilles et il ne doit pas entendre ; il a des mains et il ne doit pas toucher ; il a un cerveau et il ne doit pas raisonner. Il ne doit pas s'en rapporter à ses mains, à ses oreilles, à ses yeux, à son intellect. En toutes choses, il a pour devoir d'interroger la révélation, de s'incliner devant les textes, de conformer sa pensée aux enseignements de l'orthodoxie. ***L'évidence, il la traite d'impudence blasphématoire, quand elle se pose en adversaire de sa foi. La fiction et le mensonge il les proclame vérité et réalité quand ils servent les intérêts de son Dieu.***

Ne tentez pas de lui faire toucher du doigt l'ineptie de ses superstitions, il répliquera en vous fermant la bouche, s'il en a la force, en vous injuriant lâchement par derrière s'il est impuissant.

***La religion prend l'intelligence à peine éveillée de l'enfant, la façonne par des procédés irrationnels, t'acclimate à des méthodes erronées et la laisse désarmée en face de la raison, révoltée contre l'inexactitude. L'attentat que le Dogme cherche à accomplir contre l'enfant d'aujourd'hui, elle l'a consommé durant des siècles contre l'humanité-enfant. Profitant, abusant de la crédulité, de l'ignorance de l'esprit craintif de nos pères, les religions – toutes les religions – ont obscurci la pensée, enchaîné le cerveau des générations disparues.***

La religion, c'est encore le progrès retardé.

Pour celui qu'abêtit la stupide attente d'une éternité de joies ou de souffrances, la vie n'est rien.

Comme durée, elle est d'une extrême fugitivité, vingt, cinquante, cent ans n'étant rien auprès des siècles sans fin que comporte l'éternité. L'individu courbé sous le joug des religions va-t-il attacher quelque importance à cette courte traversée à ce voyage d'un instant ? Il ne le doit pas.

***À ses yeux la vie n'est que la préface de l'éternité qu'il attend ; la terre n'est que le vestibule qui y conduit.***

***Dès lors, pourquoi lutter, chercher, comprendre, savoir ? Pourquoi tant s'occuper d'améliorer les conditions d'un si court voyage ? Pourquoi s'ingénier à rendre plus spacieux, plus aéré, plus éclairé ce vestibule, ce couloir où l'on ne stationne qu'une minute ?***

***Une seule chose importe : faire le salut de son âme, se soumettre à Dieu.***

Or, le progrès n'est obtenu que par un effort opiniâtre ; celui-ci n'est réalisé que par qui en éprouve le besoin. Et puisque bien vivre, satisfaire ses appétits, diminuer sa peine, accroître son bien-être, sont choses de peu de prix aux regards de l'homme de foi, peu lui importe le progrès !

***Que les religions aient pour conséquences l'enchaînement de la pensée et la mise en échec du progrès, ce sont des vérités que l'histoire se charge de mettre en lumière, les faits venant ici confirmer en foules les données du raisonnement.***

Peut-on concevoir des crimes plus affreux ?....

Et les guerres sanglantes, qui au nom et pour le compte des divers cultes, ont mis aux prises des centaines, des milliers de générations, des millions et des centaines de millions de combattants ! ***Qui énumérera les conflits dont les religions ont été la source ?***

Qui formulera le total des meurtres des assassinats, des hécatombes, des fusillades, des crimes dont le sectarisme religieux et le mysticisme intolérant ont ensanglanté le sol sur lequel se traîne l'humanité écrasée par le tyran sanguinaire que les castes sacerdotales se sont donné la sinistre mission de nous faire adorer ?

Quel incomparable artiste saura jamais retracer, avec la richesse de coloris suffisante et l'exactitude de détails nécessaire, les tragiques péripéties de ce drame dont l'épouvante terrifia durant six siècles les civilisations assez déshéritées pour gémir sous la domination de l'Église catholique, drame que l'histoire a flétri du nom terrible d' «Inquisition» ?

***La religion, c'est la haine semée entre les humains, c'est la servilité lâche et résignée des millions de soumis; c'est la férocité arrogante des papes, des pontifes, des prêtres.***

*C'est encore le triomphe de la morale compressive qui aboutit à la mutilation de l'être : morale de macération de la chair et de l'esprit, morale de mortification, d'abnégation, de sacrifice ; morale qui fait à l'individu une obligation de réprimer ses plus généreux élans, de comprimer les impulsions instinctives, de mater ses passions, d'étouffer ses aspirations ; morale qui peuple l'esprit de préjugés ineptes et bourrelle la conscience de remords et de craintes ; morale qui engendre la résignation, brise les ressorts puissants de l'énergie, étrangle l'effort libérateur de la révolte et perpétue le despotisme des maîtres, l'exploitation des riches et la louche puissance des curés.*

***L'ignorance dans le cerveau, la haine dans le cœur, la lâcheté dans la volonté, voilà les crimes que j'impute à l'idée de Dieu et à son fatal corollaire la religion.***

Tous ces crimes dont j'accuse publiquement, au grand jour de la libre discussion, ***les imposteurs qui parlent et agissent au nom d'un Dieu qui n'existe pas, voilà ce que j'appelle «les Crimes de Dieu», parce que c'est en son nom qu'ils ont été et sont encore commis***, parce qu'ils ont été et sont encore engendrés par l'Idée de Dieu.

## **Conclusion**

L'heure est décisive.

Sous l'œil bienveillant du Ministère que nous subissons, le réveil clérical s'accroît. Les bataillons noirs s'agitent. L'Église tente un effort suprême ; elle livre bataille, tous ses soldats debout et toutes ses ressources déployées. À cette armée de fanatiques, opposons un front de bataille compact et énergique.

***Il ne s'agit point ici de l'avenir d'un parti ; c'est l'avenir de l'humanité, c'est le nôtre qui est en jeu.***

Sur ce terrain, l'entente peut, l'entente doit se faire entre tous les êtres de progrès, tous les penseurs, tous les virils.

Chacun peut conserver sa liberté d'allure et, sans rien abdiquer de ses convictions personnelles, marcher au combat contre le Dogme, contre le Mystère, contre l'Absurde, contre la Religion !

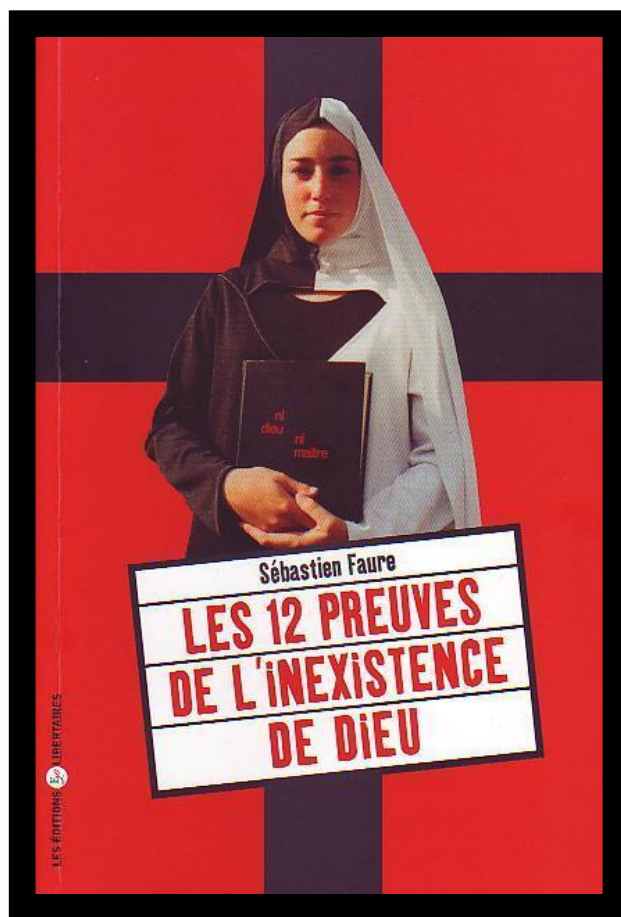
***Depuis trop longtemps, l'humanité s'inspire d'un Dieu sans philosophie ; il est temps qu'elle demande sa voie à une philosophie sans Dieu.***

Serrons nos rangs, camarades ! Luttons, bataillons, dépensons-nous. Nous rencontrerons, sur notre route, les embûches, les attaques soudaines ou prévues des sectaires. Mais la grandeur et la justesse de l'Idée que nous défendons soutiendront nos courages et nous assureront de la victoire.

---



# DOUZE PREUVES DE L'INEXISTENCE DE DIEU



**Sébastien Faure - 1908**

Camarades,

Il y a deux façons d'étudier et de tenter de résoudre le problème de l'inexistence de Dieu.

La première consiste à éliminer l'hypothèse Dieu du champ des conjectures plausibles ou nécessaires par une explication claire et précise par l'exposé d'un système positif de l'Univers, de ses origines, de ses développements successifs, de ses fins.

Cet exposé rendrait inutile l'idée de Dieu et détruirait par avance tout l'échafaudage métaphysique sur lequel les philosophes spiritualistes et les théologiens la font reposer.

Or, dans l'état actuel des connaissances humaines, si l'on s'en tient, comme il sied, à ce qui est démontré ou démontrable, vérifié ou vérifiable, cette explication manque, ce système positif de l'Univers fait défaut. Il existe,

certes, des hypothèses ingénieuses et qui ne choquent nullement la raison ; il existe des systèmes plus ou moins vraisemblables, qui s'appuient sur une foule de constatations et puisent dans la multiplicité des observations sur lesquelles ils sont édifiés un caractère de probabilité qui impressionne ; aussi peut-on hardiment soutenir que ces systèmes et ces suppositions supportent avantageusement d'être confrontés avec les affirmations des déistes ; mais, en vérité, il n'y a, sur ce point, que des thèses ne possédant pas encore la valeur des certitudes scientifiques et, chacun restant libre, somme toute, d'accorder la préférence à tel système ou à tel autre qui lui est opposé, la solution du problème ainsi envisagée, apparaît, présentement du moins, comme devant être réservée.

Les adeptes de toutes les religions saisissent si sûrement l'avantage que leur confère l'étude du problème ainsi posé, qu'ils tentent tous et constamment, de ramener celui-ci à ladite position ; et si, même sur ce terrain, le seul sur lequel ils puissent faire encore bonne contenance, ils ne sortent pas de la rencontre - tant s'en faut - avec les honneurs de la bataille, il leur est toutefois possible de perpétuer le doute dans l'esprit de leurs coreligionnaires et c'est pour eux, le point capital.

Dans ce corps à corps où les deux thèses opposées s'empoignent et s'efforcent à se terrasser, les déistes reçoivent de rudes coups ; mais ils en portent aussi ; bien ou mal, ils se défendent et, l'issue de ce duel demeurant, aux yeux de la foule, incertaine, les croyants, même quand ils ont été mis en posture de vaincus, peuvent crier victoire.

Ils ne se privent pas de le faire avec cette impudence qui est la marque des journaux à leur dévotion ; et cette comédie réussit à maintenir, sous la houlette du pasteur, l'immense majorité du troupeau.

C'est tout ce que désirent ces mauvais bergers.

### **Le problème posé en termes précis**

Toutefois, camarades, il y a une seconde façon d'étudier et de tenter de résoudre le problème de l'inexistence de Dieu.

Celle-là consiste à examiner l'existence du Dieu que les religions proposent à notre adoration.

Se trouve-t-il un homme sensé et réfléchi, pouvant admettre qu'il existe, ce Dieu dont on nous dit, comme s'il n'était enveloppé d'aucun mystère, comme si l'on n'ignorait rien de lui, comme si on avait pénétré toute sa pensée, comme si on avait reçu toutes ces confidences : Il a fait ceci, il a fait cela, et encore ceci, et encore cela. Il a dit ceci, il a dit cela, et encore cela. Il a agi et parlé dans un tel but et pour telle autre raison. Il veut telle chose, mais il défend telle autre chose ; il récompensera telles actions et il punira telles autres. Et il a fait ceci et il veut cela, parce qu'il est infiniment sage, infiniment juste, infiniment puissant, infiniment bon ?

À la bonne heure ! Voilà un Dieu qui se fait connaître ! Il quitte l'empire de l'inaccessible, dissipe les nues qui l'environnent, descend des sommets, converse avec les mortels, leur confie sa pensée, leur révèle sa volonté et donne mission à quelques privilégiés de répandre sa Doctrine, de propager sa Loi et, pour tout dire, de le représenter ici-bas, avec pleins pouvoirs de lier et de délier, au ciel et sur la terre !

Ce Dieu, ce n'est pas le Dieu Force, Intelligence, volonté, Energie, qui, comme tout ce qui est Energie, Volonté, Intelligence, Force, peut être tour à tour, selon les circonstances et par conséquent indifféremment, bon ou mauvais, utile ou nuisible, juste ou inique, miséricordieux ou cruel ; ce Dieu, c'est le Dieu en qui tout est perfection et dont l'existence n'est et ne peut être compatible, puisqu'il est parfaitement juste, sage, puissant, bon, miséricordieux, qu'avec un état de choses dont il serait l'auteur et par lequel s'affirmerait son infinie Justice, son infinie Sagesse, son infinie Puissance, son infinie bonté et son infinie Miséricorde.

Ce Dieu, vous le reconnaissez ; c'est celui qu'on enseigne, par le catéchisme, aux enfants ; c'est le Dieu vivant et personnel, celui à qui on élève des temples, vers qui monte la prière, en l'honneur de qui on accomplit des sacrifices et que prétendent représenter sur la terre tous les clergés, toutes les castes sacerdotales.

Ce n'est pas cet "Inconnu" cette Force énigmatique, cette Puissance impénétrable, cette Intelligence incompréhensible, cette Energie incognoscible, ce Principe mystérieux : hypothèse à laquelle, dans l'impuissance où il est encore d'expliquer le comment et le pourquoi des choses, l'esprit de l'homme se plaît à recourir ; ce n'est pas le Dieu spéculatif des métaphysiciens, c'est le Dieu que ses représentants nous ont abondamment décrit, lumineusement détaillé.

C'est, je le répète, le Dieu des Religions, et, puisque nous sommes en France, le Dieu de cette Religion qui, depuis quinze siècles, domine notre histoire : la religion chrétienne.

C'est ce Dieu-là que je nie, et c'est celui-là seulement que je veux discuter et qu'il convient d'étudier, si nous voulons tirer de cette **conférence** un profit positif, un résultat pratique.

Ce Dieu quel est-il ?

Puisque ses chargés d'affaires ici-bas ont eu l'amabilité de nous le dépeindre avec un grand luxe de détails, mettons à profit cette gracieuseté de ses fondés de pouvoirs ; examinons-le de près ; passons-le à la loupe : pour le bien discuter, il faut le bien connaître.



Ce Dieu, c'est lui qui, d'un geste puissant et fécond, a fait toutes choses de rien, celui qui a appelé le néant à l'être, qui a, par sa seule volonté, substitué le mouvement à l'inertie, la vie universelle à la mort universelle : il est Créateur !

Ce Dieu, c'est celui qui, ce geste de création accompli, bien loin de rentrer dans sa séculaire inaction et de rester indifférent à la chose créée, s'occupe de son œuvre, s'y intéresse, intervient quand il le juge à propos, la gère, l'administre, la gouverne : il est Gouverneur ou Providence.

Ce Dieu, c'est celui qui, Tribunal Suprême, fait comparaître chacun de nous après sa mort, le juge selon les actes de sa vie, établit la balance de ses bonnes et de ses mauvaises actions et prononce, en dernier ressort, sans appel, le jugement qui fera de lui, pour tous les siècles à venir, le plus heureux ou le plus malheureux des êtres : il est Justicier ou Magistrat.

Il va de soi que ce Dieu possède tous les attributs et qu'il ne les possède pas seulement à un degré exceptionnel ; il les possède tous à un degré infini.

Ainsi, il n'est pas seulement juste : il est la Justice infinie ; il n'est pas seulement bon : il est la Bonté infinie ; il n'est pas seulement miséricordieux : il est la Miséricorde infinie ; il n'est pas seulement puissant : il est la Puissance infinie ; il n'est pas seulement savant : il est la Science infinie.

Encore une fois, tel est le Dieu que je nie et dont, par douze preuves différentes (à la rigueur, une seule suffirait), je vais démontrer l'impossibilité.

## **Division du Sujet**

Voici l'ordre dans lequel je vous présenterai mes arguments.

Ceux-ci formeront trois groupes : le premier de ces groupes visera plus particulièrement le Dieu-Créateur ; il comprendra six arguments ; le deuxième de ces groupes concernera plus spécialement le Dieu-Gouverneur ou Providence ; il embrassera quatre arguments ; enfin, le troisième et dernier de ces groupes s'attachera au Dieu-Justicier ou Magistrat ; il comportera deux arguments.

Donc : six arguments contre le Dieu-Créateur ; quatre arguments contre le Dieu-Gouverneur ; deux arguments contre le Dieu-Justicier. Cela fera bien douze preuves de l'inexistence de Dieu.

Le plan de ma démonstration vous étant connu, vous pourrez plus aisément et mieux en suivre le développement.

# **PREMIÈRE SÉRIE D'ARGUMENTS**

## **PREMIER ARGUMENT**

Le Geste créateur est inadmissible

Qu'entend-on par créer ?

Qu'est-ce que créer ?

Est-ce prendre des matériaux épars, séparés, mais existants, puis, utilisant certains principes expérimentés, appliquant certaines règles connues, rapprocher, grouper, sérier, associer, ajuster ces matériaux, afin d'en faire quelque chose ?

Non ! Cela n'est pas créer. Exemples : Peut-on dire d'une maison qu'elle a été créée ? - Non ! Elle a été construite. Peut-on dire d'un meuble qu'il a été créé ? - Non ! Il a été fabriqué. Peut-on dire d'un livre qu'il a été créé ?

- Non ! Il a été composé, imprimé.

Donc, prendre des matériaux existants et en faire quelque chose ce n'est pas créer.

Qu'est-ce donc que créer ?

Créer... je suis, ma foi, fort embarrassé d'expliquer l'inexplicable, de définir l'indéfinissable ; je vais, néanmoins, tenter de me faire comprendre.

Créer, c'est tirer quelque chose de rien ; c'est avec rien du tout faire quelque chose ; c'est appeler le néant à l'être.

Or, j'imagine qu'il ne se trouve pas une seule personne douée de raison qui puisse concevoir et admettre que de rien on puisse tirer quelque chose, qu'avec rien il soit possible de faire quelque chose.

Supposez un mathématicien ; choisissez le calculateur le plus émérite, placez derrière lui un gigantesque tableau noir ; priez-le de tracer sur ce tableau noir des zéros et des zéros ; il aura beau totaliser, multiplier, se livrer à toutes les opérations de la mathématique, il ne parviendra jamais à extraire de l'accumulation de ces zéros une seule unité.

Avec rien, on ne fait rien ; avec rien on ne peut rien faire et le fameux aphorisme de Lucrèce *ex nihilo nihil* reste l'expression d'une certitude et d'une évidence manifeste.

Le geste créateur est un geste impossible à admettre et une absurdité.

Créer, c'est donc une expression mystique, religieuse, pouvant posséder quelque valeur aux yeux des personnes à qui il plaît de croire ce qu'elles ne comprennent pas et à qui la foi s'impose d'autant plus qu'elles comprennent moins ; mais créer est une expression vide de sens pour tout homme avisé, attentif, aux yeux de qui les mots n'ont de valeur que dans la mesure dans laquelle ils représentent une réalité ou une possibilité.

En conséquence, l'hypothèse d'un Être véritablement créateur est une hypothèse que la raison repousse.

L'Être créateur n'existe pas, ne peut pas exister.

## DEUXIÈME ARGUMENT

Le "pur Esprit" ne peut avoir déterminé l'Univers ;

Aux croyants qui, en dépit de toute raison, persistent à admettre la possibilité de la création, je dirai qu'il est, en tous les cas, impossible d'attribuer cette création à leur Dieu.

Leur Dieu est pur Esprit. Et je dis que le pur Esprit : l'Immatériel ne peut avoir déterminé l'Univers : le Matériel. Voici pourquoi :

Le pur Esprit n'est pas séparé de l'Univers par une différence de degré, de quantité, mais par une différence de nature, de qualité.

En sorte que le pur Esprit n'est et ne peut pas plus être une amplification de l'Univers que l'Univers n'est et en peut être une réduction du pur Esprit. La différence ici n'est pas seulement une distinction, mais une opposition, opposition de nature : essentielle, fondamentale, irréductible, absolue.

Entre le pur Esprit et l'Univers, il n'y a pas seulement un fossé plus ou moins large et profond qu'il serait, à la rigueur, possible de combler ou de franchir ; il y a un véritable abîme, dont telles sont la profondeur et l'étendue que, quel que soit l'effort tenté, rien personne ne saurait combler ni franchir cet abîme. Et je mets le philosophe le plus subtil comme le mathématicien le plus consommé au défi de jeter un pont, c'est-à-dire d'établir un rapport -quel qu'il soit - (et à plus forte raison un rapport aussi direct et aussi étroit que celui qui relie la cause à l'effet) entre le pur Esprit et l'Univers.

Le pur Esprit ne supporte aucun alliage matériel ; il ne comporte ni forme, ni corps, ni ligne, ni matière, ni proportion, ni étendue, ni durée, ni profondeur, ni surface, ni volume, ni couleur, ni son, ni densité.

Or, dans l'Univers, tout, au contraire est forme, corps, ligne, matière, proportion, étendue, durée, profondeur, surface, volume, couleur, son, densité.

Comment admettre que cela a été déterminé par ceci ?

C'est impossible.

Arrivé à ce point de ma démonstration, je campe solidement sur les deux arguments qui précèdent, la conclusion suivante :

Nous avons vu que l'hypothèse d'une Puissance véritablement créatrice est inadmissible ; nous avons vu, en second lieu, que, même si l'on persiste à croire en cette Puissance, on ne saurait admettre que l'Univers essentiellement matériel ait été déterminé par le pur Esprit essentiellement immatériel ;

Si, néanmoins, vous vous obstinez, croyants, à affirmer que c'est votre Dieu qui a créé l'Univers, le moment est venu de nous demander où, dans l'hypothèse Dieu, se trouvait la Matière, à l'origine, au commencement.

Eh bien ! De deux choses l'une : ou bien la Matière était hors de Dieu ; ou bien elle était en Dieu (et vous ne sauriez lui assigner une troisième place). Dans le premier cas, si elle était hors de Dieu, c'est que Dieu n'a pas eu besoin de la créer, puisqu'elle existait déjà ; c'est qu'elle coexistait avec Dieu, c'est qu'elle était concomitante avec lui et, alors, votre Dieu n'est pas créateur ;

Dans le second cas, c'est-à-dire, si elle n'était pas hors de dieu, elle était en Dieu ; et dans ce cas, j'en conclus :

1° Que Dieu n'est pas pur Esprit, puisqu'il portait en lui une parcelle de matière, et quelle parcelle : la totalité des Mondes matériels !

2° Que Dieu, portant la matière en lui, n'a pas eu à la créer, puisqu'elle existait ; il n'a eu qu'à l'en faire sortir ; et, alors, la création cesse d'être un acte de création véritable et se réduit à un acte d'extériorisation.

Dans les deux cas, pas de création.

### **TROISIÈME ARGUMENT**

Le Parfait ne peut produire l'imparfait

Je suis certain que si je posais à un croyant cette question : L'imparfait peut-il produire le parfait ? Ce croyant me répondrait sans la moindre hésitation et sans crainte de se tromper : L'imparfait ne peut produire le parfait.

Or, je dis, moi : Le parfait ne peut pas produire l'imparfait et je soutiens que ma proposition possède la même force et la même exactitude que la précédente, et pour les mêmes raisons.

Ici encore : entre le parfait et l'imparfait il n'y a pas seulement une différence de degré, de quantité, mais une différence de qualité, de nature, une opposition essentielle, fondamentale, irréductible, absolue.

Ici encore : entre le parfait et l'imparfait, il n'y a pas seulement un fossé plus ou moins profond et large, mais un abîme si vaste et si profond que rien ne saurait le franchir, ni le combler.

Le parfait, c'est l'absolu ; l'imparfait, c'est le relatif ; au regard du parfait qui est tout, le relatif, le contingent n'est rien ; au regard du parfait, le relatif est sans valeur, il n'existe pas, et il n'est au pouvoir d'aucun mathématicien ni d'aucun philosophe d'établir un rapport d'établir un rapport - quel qu'il soit - entre le relatif et l'absolu ; a fortiori, ce rapport est-il impossible, quand il s'agit d'un rapport aussi rigoureux et précis que celui qui doit nécessairement uni la Cause à l'Effet.

Il est donc impossible que le parfait ait déterminé l'imparfait.

Par contre, il existe un rapport direct, fatal, et, en quelque sorte mathématique, entre l'œuvre et celui qui en est l'auteur : tant vaut l'œuvre tant vaut l'ouvrier ; tant vaut l'ouvrier tant vaut l'œuvre ; c'est à l'œuvre qu'on reconnaît l'ouvrier, comme c'est au fruit qu'on reconnaît l'arbre.

Si j'examine une rédaction mal faite, où abondent les fautes françaises, où les phrases sont mal construites, où le style est pauvre et relâché, où les idées sont rares et banales, où les connaissances sont inexactes, je n'aurai pas l'idée d'attribuer cette mauvaise page de français à un ciseleur de phrases, à un des maîtres de la littérature.

Si je jette les yeux sur un dessin mal fait, où les lignes sont mal tracées, les règles de la perspective et de la proportion violées, il ne me viendra jamais à la pensée d'attribuer cette ébauche rudimentaire à un professeur, à un maître, à un artiste. Sans la moindre hésitation, je dirai : c'est l'œuvre d'un élève, d'un apprenti, d'une enfant ; et j'ai l'assurance de ne pas commettre d'erreur, tant il est vrai que l'œuvre porte la marque de l'ouvrier et que, par l'œuvre, on peut apprécier l'auteur de celle-ci.

Or, la Nature est belle ; l'Univers est magnifique et j'admire passionnément, autant que qui que ce soit, les splendeurs, les magnificences dont il nous offre l'incessant spectacle. Pourtant, si enthousiaste que je sois aux beautés de la Nature et quelque'hommage que je leur rende, je ne puis dire que l'Univers est une œuvre sans défaut, irréprochable, parfaite. Et personne n'oserait soutenir une telle opinion.

L'Univers est donc une œuvre imparfaite.

En conséquence je dis :

Il y a toujours entre l'œuvre et l'auteur de celle-ci un rapport rigoureux, étroit, mathématique ; or, l'Univers est une œuvre imparfaite ; donc l'auteur de cette œuvre ne peut être qu'imparfait.

Ce syllogisme aboutit à frapper d'imperfection le Dieu des croyants et, conséquemment, à le nier.

Je puis encore raisonner comme suit :

Ou bien ce n'est pas Dieu qui est l'auteur de l'Univers (j'exprime ainsi ma conviction).

Ou bien, si vous persistez à affirmer que c'est lui qui en est l'auteur, l'Univers étant une œuvre imparfaite, votre Dieu est lui-même imparfait.

Syllogisme ou dilemme, la conclusion du raisonnement reste la même :

Le parfait ne peut déterminer l'imparfait.

## **QUATRIÈME ARGUMENT**

L'Être éternel, actif, nécessaire, ne peut, à aucun moment, avoir été inactif ou inutile

Si Dieu existe, il est éternel, actif et nécessaire.

Éternel ? Il l'est par définition. C'est sa raison d'être. On ne peut le concevoir enfermé dans les limites du temps ; on ne peut l'imaginer commençant ou finissant ; il ne peut avoir ni apparition ni disparition. Il existe de tout temps.

Actif ? Il l'est et ne peut pas ne pas l'être, puisque c'est son activité qui a tout engendré, puisque son activité s'est affirmée, disent les croyants, par le geste le plus colossal, le plus majestueux : la Création des Mondes.

Nécessaire ? Il l'est et ne peut pas ne pas l'être, puisque sans lui rien ne serait ; puisqu'il est l'auteur de toutes choses ; puisqu'il est le foyer initial d'où tout a coulé ; puisque, seul, se suffisant à lui-même, il a dépendu de sa seule volonté que tout soit ou que rien ne soit. Il est donc : éternel, actif et nécessaire.

Je prétends et je vais démontrer que, s'il est éternel, actif et nécessaire, il doit être éternellement actif et éternellement nécessaire ; que, conséquemment, il n'a pu, à aucun moment, être inactif ou inutile ; que, conséquemment, enfin, il n'a jamais créé.

Dire que Dieu n'est pas éternellement actif, c'est admettre qu'il ne l'a pas toujours été, qu'il l'est devenu, qu'il a commencé à être actif, qu'avant de l'être, il ne l'était pas ; et, puisque c'est par la création que s'est manifestée



son activité, c'est admettre du même coup que, durant les milliards et les milliards de siècles qui, peut-être, ont précédé l'action créatrice, Dieu était inactif.

Dire que Dieu n'est pas éternellement nécessaire, c'est admettre qu'il ne l'a pas toujours été, qu'il l'est devenu, qu'il a commencé à être nécessaire, qu'avant de l'être, il ne l'était pas et, puisque c'est la Création qui proclame et atteste la nécessité de Dieu, c'est admettre du même coup que, durant les milliards et les milliards de siècles qui peut-être ont précédé l'action créatrice, Dieu était inutile.

Dieu oisif et paresseux !

Dieu inutile et superflu !

Quelle posture pour l'Être essentiellement actif et essentiellement nécessaire !

Il faut donc confesser que Dieu est de tout temps actif et de tout temps nécessaire.

Mais alors, il ne peut l'avoir créé ; car l'idée de création implique, de façon absolue, l'idée de commencement, d'origine. Une chose qui commence ne peut pas avoir existé de tout temps. Il fut nécessairement un temps où, avant d'être, elle n'était pas encore. Si court ou si long que fut ce temps qui précède la chose créée, rien ne peut le supprimer ; de toute façon, il est.

Il en résulte que :

Ou bien Dieu n'est pas éternellement actif et éternellement nécessaire ; et, dans ce cas, il l'est devenu par la création. S'il en est ainsi, il manquait à Dieu, avant la création, ces deux attributs : l'activité et la nécessité. Ce Dieu était incomplet ; c'était un tronçon de Dieu, pas plus ; et il a eu besoin de créer pour devenir actif et nécessaire, pour se compléter.

Ou bien Dieu est éternellement actif et nécessaire ; et, dans ce cas, il a créé éternellement la création est éternelle ; l'Univers n'a jamais commencé ; il a existé de tout temps ; il est éternel comme Dieu ; il est Dieu lui-même et se confond avec lui.

S'il en est ainsi, l'Univers n'a pas eu de commencement ; il n'a pas été créé.

(Dans le premier cas, Dieu, s'il n'était ni) actif, ni nécessaire, était incomplet, c'est-à-dire imparfait ; et, alors, il n'existe pas ; dans le second cas, Dieu étant éternellement actif et éternellement nécessaire, ne peut pas l'être devenu ; et, alors, il n'a pas créé.

## **CINQUIÈME ARGUMENT**

L'être immuable ne peut avoir créé

Si Dieu existe, il est immuable. Il ne change pas ; il ne peut pas changer. Tandis que, dans la Nature, tout se modifie, se métamorphose, se transforme, tandis que rien n'est définitivement et que tout devient, Dieu, point fixe, immobile dans le temps et l'espace, n'est sujet à aucune modification, ne connaît et ne peut connaître aucun changement.

Il est aujourd'hui ce qu'il était hier ; il sera demain ce qu'il est aujourd'hui. Qu'on envisage Dieu dans le lointain des siècles révolus ou dans celui des siècles futurs, il est constamment identique à lui-même.

Dieu est immuable.

Je prétends que, s'il a créé, il n'est pas immuable, parce que, dans ce cas, il a changé deux fois.

Se déterminer à vouloir, c'est changer. De toute évidence, il y a eu un changement entre l'être qui ne veut pas encore et l'être qui veut.

Si je veux aujourd'hui ce que je ne voulais pas, ce à quoi je ne songeais même pas, il y a quarante-huit heures, c'est qu'il s'est produit en moi ou autour de moi une ou plusieurs circonstances qui m'ont déterminé à vouloir. Ce vouloir nouveau constitue une modification : il n'y a pas lieu d'en douter : c'est indiscutable.

Pareillement : se déterminer à agir, ou agir, c'est se modifier.

Il est, en outre, certain que cette double modification : vouloir, agir, est d'autant plus considérable et marquée, qu'il s'agit d'une résolution plus grave et d'une action plus importante.

Dieu a créé, dites-vous ? - Soit. Alors il a changé deux fois : la première fois, lorsqu'il a pris la détermination de créer ; la seconde fois, lorsque, mettant à exécution cette détermination, il a accompli le geste créateur.

S'il a changé deux fois, il n'est pas immuable.

Et s'il n'est pas immuable, il n'est pas Dieu, il n'existe pas.

L'Être immuable ne peut avoir créé.

## **SIXIÈME ARGUMENT**

Dieu ne peut avoir créé sans motif ;

Or, il est impossible d'en discerner un seul.

De quelque façon qu'on l'envisage, la Création reste inexplicable, énigmatique, vide de sens.

Il saute aux yeux que, si Dieu a créé, il est impossible d'admettre qu'il ait accompli cet acte grandiose et dont les conséquences devaient être fatalement proportionnées à l'acte lui-même, par conséquent incalculables, sans y être déterminé par une raison de premier ordre.

Eh bien ! Quelle peut être cette raison ? Pour quel motif Dieu a-t-il pu se résoudre à créer ? Quel mobile l'a impulsé ? Quel désir l'a pris ? Quel dessein a-t-il formé ? Quel but a-t-il poursuivi ? Quelle fin s'est-il proposée ?

Multipliez, dans cet ordre d'idées, les questions et les questions : tournez et retournez le problème ; envisagez-le sous tous ses aspects ; examinez-le dans tous les sens ; et je vous mets au défi de le résoudre, autrement que par des balivernes ou de subtilités.

Tenez : voici un enfant élevé dans la religion chrétienne. Son catéchisme lui affirme, ses maîtres lui enseignent que c'est Dieu qui l'a créé et mis au monde. Supposez qu'il se pose à lui-même cette question : Pourquoi Dieu m'a-t-il créé

et mis au monde ? Et qu'il y veuille trouver une réponse sérieuse, raisonnable. Il n'y parviendra pas. Supposez encore que, confiant dans l'expérience et le savoir de ses éducateurs, persuadé que, par le caractère sacré dont, prêtres ou pasteurs, ils sont revêtus, ils possèdent des lumières spéciales et des grâces particulières, convaincu que, par leur sainteté, ils sont plus près de Dieu que lui et mieux initiés que lui aux vérités révélées, supposez que cet enfant ait la curiosité de demander à ses maîtres pourquoi Dieu l'a créé et mis au monde, j'affirme que ceux-ci ne peuvent faire à cette simple interrogation aucune réponse plausible, sensée.

En vérité, il n'y en a pas.

Serrons de près la question, creusons le problème.

Par la pensée, examinons Dieu avant la création. Prenons-le dans son sens absolu. Il est tout seul ; il se suffit à lui-même. Il est parfaitement sage, parfaitement heureux, parfaitement puissant. Rien ne peut accroître sa sagesse ; rien ne peut augmenter sa félicité ; rien ne peut fortifier sa puissance.

Ce Dieu ne peut éprouver aucun désir, puisque son bonheur est infini ; il ne peut poursuivre aucun but, puisque rien ne manque à sa perfection ; il ne peut former aucun dessein, puisque rien ne peut étendre sa puissance ; il ne peut se déterminer à aucun vouloir, puisqu'il ne ressent aucun besoin.

Allons ! Philosophes profonds, penseurs subtils, théologiens prestigieux, répondez à cet enfant qui vous interroge et dites-lui pourquoi Dieu l'a créé et mis au monde.

Je suis bien tranquille ; vous ne pouvez pas répondre à moins que vous ne disiez : Les desseins de Dieu sont impénétrables, et que vous ne teniez cette réponse pour suffisante.

Et sagement vous ferez en vous abstenant de répondre, car toute réponse, je vous en préviens charitablement, serait la ruine de votre système, l'écroulement de votre Dieu.

La conclusion s'impose, logique, impitoyable : Dieu, s'il a créé, a créé sans motif, sans savoir pourquoi, sans but.

Savez-vous, camarades, où nous conduisent forcément les conséquences d'une telle conclusion ?

Vous allez le voir.

Ce qui différencie les actes d'un homme doué de raison des actes d'un homme frappé de démence, ce qui fait que l'un est responsable et l'autre pas, c'est qu'un homme de raison sait toujours, en tous cas peut toujours savoir, quand il a agi, quels sont les mobiles qui l'ont impulsé, quels sont les motifs qui l'ont déterminé à agir. Quand il s'agit d'une action importante et dont les conséquences peuvent engager lourdement sa responsabilité, il suffit que l'homme en possession de sa raison, se replie sur lui-même, se livre à un examen de conscience sérieux, persistant et impartial, il suffit que, par le souvenir, il reconstitue le cadre dans lequel les événements l'ont enfermé,

qu'en un mot, il revive l'heure écoulée, pour qu'il parvienne à discerner le mécanisme des mouvements qui l'ont fait agir.

Il n'est pas toujours très fier des mobiles qui l'ont impulsé ; il rougit souvent des raisons qui l'ont déterminé à agir ; mais, que ces motifs soient nobles ou vils, généreux ou bas, il parvient toujours à les découvrir.

Un fou, au contraire, agit sans savoir pourquoi ; son acte accompli, même le plus chargé de conséquences, interrogez-le ; pressez-le de questions ; insistez ; harcelez-le. Le pauvre dément balbutiera quelques folies et vous ne l'arracherez pas à ses incohérences.

Donc, ce qui différencie les actes d'un homme sensé des actes d'un insensé, c'est que les actes du premier s'expliquent, c'est qu'ils ont une raison d'être, c'est qu'on en distingue la cause et le but, l'origine et la fin ; tandis que les actes d'un homme privé de raison ne s'expliquent pas, qu'il est incapable lui-même de discerner la cause et le but, qu'ils n'ont pas de raison d'être.

Eh bien ! Si Dieu a créé sans but, sans motif, il a agi à la façon d'un fou et la Création apparaît comme un acte de démence.

## **DEUX OBJECTIONS CAPITALES**

Pour en finir avec le Dieu de la création, il me paraît indispensable d'examiner deux objections.

Vous pensez bien qu'ici les objections abondent ; aussi, quand je parle de deux objections à étudier, je parle de deux objections capitales, classiques.

Ces deux objections ont d'autant plus d'importance qu'on peut, avec l'habitude de la discussion, ramener toutes les autres à celle-ci :

### **PREMIÈRE OBJECTION**

Dieu vous échappe

On me dit : Vous n'avez pas le droit de parler de Dieu comme vous le faites. Vous nous présentez un Dieu caricatural, systématiquement rapetissé aux proportions que daigne lui accorder votre entendement. Ce Dieu-là n'est pas le nôtre. Le nôtre, vous ne pouvez le concevoir, car il vous dépasse, il vous échappe. Sachez que ce qui serait fabuleux pour l'homme le plus puissant en force, en sagesse et en savoir n'est, pour Dieu, qu'un jeu d'enfant. N'oubliez pas que l'Humanité ne saurait se mouvoir sur le même plan que la Divinité. Ne perdez pas de vue qu'il est aussi impossible à l'homme de comprendre la façon d'opérer de Dieu qu'il est impossible aux minéraux d'imaginer les modes d'opérer des animaux et aux animaux de comprendre les modes d'opérer des hommes.

Dieu plane à des hauteurs que vous ne sauriez atteindre ; il occupe des sommets qui vous restent inaccessibles.

Sachez que quelle que soit la magnificence d'une intelligence humaine, quel que soit l'effort réalisé par cette intelligence, quelle que soit la persistance de

cet effort, jamais l'intelligence humaine ne pourra s'élever jusqu'à Dieu. Rendez-vous compte enfin que, si vaste qu'il puisse être, le cerveau de l'homme est fini et que, par conséquent, il ne peut concevoir l'infini.

Ayez donc la loyauté et la modestie de confesser qu'il ne vous est pas possible de comprendre, ni d'expliquer Dieu. Mais de ce que vous ne pouvez ni le comprendre, ni l'expliquer, il ne s'ensuit pas que vous ayez le droit de le nier.

Et je réponds aux déistes :

Vous me donnez, Messieurs, des conseils de loyauté auxquels je suis tout disposé à me conformer. Vous me rappelez à la modestie légitime qui sied à l'humble mortel que je suis. Il me plaît de ne pas m'en écarter.

Vous dites que Dieu me dépasse, qu'il m'échappe ? Soit. Je consens à le reconnaître ; et affirmer que le fini ne peut ni concevoir ni expliquer l'Infini, c'est une vérité tellement certaine, et même évidente, que je n'ai pas la moindre envie d'y faire opposition. Nous voilà, jusqu'ici, bien d'accord et j'espère que vous êtes tout à fait contents.

Seulement, Messieurs, permettez que, à mon tour, je vous donne les mêmes conseils de loyauté ; souffrez que, à mon tour, je vous rappelle à la même modestie. N'êtes-vous pas des hommes, comme j'en suis un ? Dieu ne vous dépasse-t-il pas, comme il me dépasse ? Ne vous échappe-t-il pas comme il m'échappe ? Auriez-vous la prétention de vous mouvoir sur le même plan que la Divinité ? Auriez-vous l'outrecuidance de penser et la sottise de déclarer que, d'un coup d'aile, vous avez gravi les sommets que Dieu occupe ? Seriez-vous présomptueux au point d'affirmer que votre cerveau fini a embrassé l'Infini ?

Je ne vous fais pas l'injure, Messieurs, de vous croire frappés d'une telle extravagante vanité.

Ayez donc, tout comme moi, la loyauté et la modestie de confesser que, s'il m'est impossible de comprendre et d'expliquer Dieu, vous vous heurtez à la même impossibilité. Ayez donc la probité de reconnaître que si, de ce que je ne puis concevoir ni expliquer Dieu, il ne m'est pas permis de le nier, puisque vous ne pouvez, vous non plus, ni le comprendre ni l'expliquer, il ne vous est pas permis de l'affirmer.

Et gardez-vous de croire, Messieurs, que nous voilà, désormais, logés à la même enseigne. C'est vous qui, les premiers avez affirmé l'existence de Dieu, c'est donc vous qui, les premiers, devez mettre fin à vos affirmations. Aurais-je jamais songé à nier Dieu, si, alors que j'étais tout petit, on ne m'avait pas imposé de croire en lui ? Si, adulte, je ne l'avais pas entendu affirmer tout autour de moi ? Si, devenu homme, mes regards n'avaient pas constamment observé des Églises et des Temples élevés à Dieu ?

Ce sont vos affirmations qui provoquent et justifient mes négations.

Cessez d'affirmer et je cesserai de nier.

## SECONDE OBJECTION

Il n'y a pas d'effet sans cause

La seconde objection paraît autrement redoutable. Beaucoup la considère encore comme sans réplique. Elle nous vient des philosophes spiritualistes.

Ces Messieurs nous disent sentencieusement : Il n'y a pas d'effet sans cause ; or, l'Univers est un effet ; donc cet effet a une cause que nous appelons Dieu. L'argument est bien présenté ; il paraît bien construit, il semble solidement charpenté.

Le tout est de savoir s'il l'est véritablement.

Ce raisonnement est ce que, en logique, on appelle un syllogisme. Un syllogisme est un argument composé de trois propositions : la majeure, la mineure et la conséquence ; et comprenant deux parties : les prémisses, constituées par les deux premières propositions, et la conclusion représentée par la troisième.

Pour qu'un syllogisme soit inattaquable, il faut : 1° que la majeure et la mineure soient exactes ; 2° que la troisième découle logiquement des deux premières.

Si le syllogisme des philosophes spiritualistes réunit ces deux conditions, il est irréfutable et il ne me reste qu'à m'incliner ; mais s'il lui manque une seule de ces deux conditions, il est nul, sans valeur et l'argument s'effondre tout entier.

Pour en connaître la valeur, examinons les trois propositions qui la composent.

### **Première proposition majeure :**

Il n'y a pas d'effet sans cause.

Philosophes, vous avez raison. Il n'y a pas d'effet sans cause ; rien n'est plus exact. Il n'y a pas, il ne peut pas y avoir d'effet sans cause. L'effet n'est que la suite, le prolongement, l'aboutissant de la cause. Qui dit effet dit cause ; l'idée d'effet appelle nécessairement et immédiatement l'idée de cause. S'il en était autrement, l'effet sans cause serait un effet de rien ; ce qui serait absurde.

Donc, sur cette première proposition, nous sommes d'accord.

Deuxième proposition, mineure :

Or, l'Univers est un effet.

Ah ! Ici, je demande à réfléchir et je sollicite des explications. Sur quoi s'appuie une affirmation aussi nette, aussi tranchante ? Quel est le phénomène ou l'ensemble de phénomènes, quelle est la constatation ou l'ensemble de constatations qui permet de se prononcer sur un ton aussi catégorique ?

Et d'abord, l'Univers, le connaissons-nous suffisamment ? L'avons-nous assez étudié, scruté, fouillé, compris pour qu'il nous soit permis d'être aussi affirmatifs ? En avons-nous pénétré les entrailles ? En avons-nous exploré les espaces incommensurables ? Sommes-nous descendus dans les profondeurs des océans ? Avons-nous escaladé toutes les altitudes ? Connaissons-nous

toutes choses appartenant au domaine de l'Univers ? Celui-ci nous a-t-il livré tous ses secrets ? Avons-nous arraché tous les voiles, pénétré tous les mystères, découvert toutes les énigmes ? Avons-nous tout vu, tout entendu, tout palpé, tout senti, tout observé, tout noté ? N'avons-nous plus rien à apprendre ? Ne nous reste-t-il rien à découvrir ? Bref, sommes-nous en état de porter sur l'Univers une appréciation formelle, un jugement définitif, un arrêt indubitable ?

Nul ne pourrait répondre par l'affirmative à toutes ces questions et il serait profondément à plaindre le téméraire, on peut dire l'insensé, qui oserait prétendre qu'il connaît l'Univers.

L'Univers ! C'est-à-dire, non pas seulement cette infime planète que nous habitons et sur laquelle se traînent nos misérables carcasses, non seulement ces millions d'astres et de planètes que nous connaissons, qui font partie de notre système solaire, ou que nous découvrons dans la lenteur du temps ; mais encore ces Mondes et ces Mondes dont nous connaissons ou conjecturons l'existence et dont le nombre, la distance et l'étendue restent incalculables !

Si je disais : L'Univers est une cause, j'ai la certitude que je déchaînerais spontanément les huées et les protestations des croyants ; et, cependant, mon affirmation ne serait pas plus folle que la leur.

Ma témérité serait égale à la leur ; voilà tout.

Si je me penche sur l'Univers, si je l'observe autant que le permettent à l'homme d'aujourd'hui les connaissances acquises, je constate comme un ensemble incroyablement complexe et touffu, comme un enchevêtrement inextricable et colossal de causes et d'effets qui se déterminent, s'enchaînent, se succèdent, se répètent et se pénètrent. J'aperçois que le tout forme comme une chaîne sans fin dont les anneaux sont indissolublement liés et je constate que chacun de ces anneaux est à la fois cause et effet : effet de la cause qui l'a déterminé, cause de l'effet qui suit.

Qui peut dire : Voilà le premier anneau ; l'anneau Cause ? Qui peut dire : Voilà le dernier anneau : l'anneau Effet ? Et qui peut dire : Il y a nécessairement une cause numéro premier, il y a nécessairement un effet numéro dernier ?...

**La deuxième proposition :** Or, l'Univers est un effet manque donc de la condition indispensable : l'exactitude.

En conséquence, le fameux syllogisme ne vaut rien.

J'ajoute que, même dans le cas où cette deuxième proposition serait exacte, il resterait à établir, pour que la conclusion fût acceptée, que l'Univers est l'effet d'une Cause unique, d'une Cause première, de la Cause des Causes, d'une Cause sans Cause, de la Cause éternelle.

J'attends sans trouble, sans inquiétude cette démonstration. Elle est de celles qu'on a maintes fois tentées et qui n'ont jamais été faites. Elle est de celles dont on peut dire sans trop de témérité qu'elles ne seront jamais établies sérieusement, positivement, scientifiquement.

J'ajoute, enfin, que même dans le cas où le syllogisme tout entier serait irréprochable, il serait aisé de le retourner contre la thèse du Dieu Créateur, en faveur de ma démonstration.

Essayons : Il n'y a pas d'effets sans cause ? - Soit. Or, l'Univers est un effet ? - D'accord. Donc cet effet a une cause et c'est cette cause que nous appelons Dieu ? - Soit encore.

Ne vous hâtez pas de triompher, déistes, et écoutez-moi bien.

S'il est évident qu'il n'y a pas d'effet sans cause, il est aussi rigoureusement évident qu'il n'y a pas de cause sans effet. Il n'y a pas, il ne peut pas y avoir de cause sans effet. Qui dit cause dit effet ; l'idée de cause implique nécessairement et appelle immédiatement l'idée d'effet ; s'il en était autrement, la cause sans effet serait une cause de rien, ce qui serait aussi absurde qu'un effet de rien.

Donc, il est bien entendu qu'il n'y a pas de cause sans effet.

Or, vous dites que l'Univers a pour cause Dieu. Il convient donc de dire que la Cause-Dieu a pour effet l'Univers.

Il est impossible de séparer l'effet de la cause ; mais il est également impossible de séparer la cause de l'effet.

Vous affirmez enfin que Dieu-Cause est éternel. J'en conclus que l'Univers-Effet est également éternel, puisqu'à une cause éternelle doit inéluctablement correspondre un effet éternel.

S'il en était autrement, c'est-à-dire si l'Univers avait commencé, durant les milliards et les milliards de siècles qui, peut-être, ont précédé la création de l'Univers, Dieu aurait été une cause sans effet, ce qui est impossible, une cause de rien, ce qui serait absurde.

En conséquence, Dieu étant éternel, l'Univers l'est aussi, et si l'Univers est éternel, c'est qu'il n'a jamais commencé, c'est qu'il n'a pas été créé.

## **DEUXIÈME SÉRIE D'ARGUMENTS**

### **PREMIER ARGUMENT**

Le Gouverneur nie le Créateur

Il en est - et ils sont légion - qui, malgré tout, s'obstinent à croire. Je conçois que, à la rigueur, on puisse croire à l'existence d'un créateur parfait ; je conçois que, à la rigueur, on puisse croire à l'existence d'un gouverneur nécessaire ; mais il me semble impossible qu'on puisse raisonnablement croire à l'un et à l'autre, en même temps : ces deux Êtres parfaits s'excluent catégoriquement ; affirmer l'un, c'est nier l'autre ; proclamer la perfection du premier, c'est confesser l'inutilité du second ; proclamer la nécessité du second, c'est nier la perfection du premier.



En d'autres termes, on peut croire à la perfection de l'un ou à la nécessité de l'autre ; mais il est déraisonnable de croire à la perfection des deux : il faut choisir.

Si l'Univers créé par Dieu eût été une œuvre parfaite, si, dans son ensemble et dans ses moindres détails, cette œuvre eût été sans défaut, si le mécanisme de cette gigantesque création eût été irréprochable, si tel et si parfait eût été son agencement qu'il n'eût point été à redouter qu'il se produisît un seul détraquement, une seule avarie, bref, si l'œuvre eût été digne de cet ouvrier génial, de cet artiste incomparable, de ce constructeur fantastique qu'on appelle Dieu, le besoin d'un gouverneur ne se serait nullement fait sentir.

Le coup de pouce initial une fois donné, la formidable machine une fois mise en branle, il n'y avait plus qu'à l'abandonner à elle-même, sans crainte d'accident possible.

Pourquoi cet ingénieur, ce mécanicien, dont le rôle est de surveiller la machine, de la diriger, d'intervenir quand il le faut et d'apporter à la machine en mouvement les retouches nécessaires et les réparations successives ? Cet ingénieur eût été inutile, ce mécanicien sans objet.

Dans ce cas, pas de Gouverneur.

Si le Gouverneur existe, c'est que sa présence, sa surveillance, son intervention sont indispensables.

La nécessité du Gouverneur est comme une insulte, un défi jeté au Créateur ; son intervention atteste la maladresse, l'incapacité, l'impuissance du Créateur.

Le Gouverneur nie la perfection du Créateur.

## **DEUXIÈME ARGUMENT**

La multiplicité des Dieux atteste qu'il n'en existe aucun ;

Le Dieu Gouverneur est et doit être puissant et juste, infiniment puissant et infiniment juste.

Je prétends que la multiplicité des Religions atteste qu'il manque de puissance et de justice.

Négligeons les dieux morts, les cultes abolis, les religions éteintes. Celles-ci se chiffrent par milliers et par milliers. Ne parlons pas des religions en cours.

D'après les estimations les mieux fondées, il y a, présentement, huit cents religions qui se disputent l'empire des seize cents millions de consciences qui peuplent notre planète. Il n'est pas douteux que chacune s'imagine et proclame que, seule, elle est en possession du Dieu vrai, authentique, indiscutable, unique, et que tous les autres Dieux sont des Dieux pour rire, de faux Dieux, des Dieux de contrebande et de pacotille, qu'il est œuvre pie de combattre et d'écraser.

J'ajoute que, n'y eut-il que cent religions au lieu de huit cents, n'y en eut-il que dix, n'y en eut-il que deux, mon raisonnement garderait la même vigueur.

Eh bien ! Je dis que la multiplicité de ces Dieux atteste qu'il n'en existe aucun, parce qu'elle certifie que Dieu manque de puissance ou de justice.

Puissant, il aurait pu parler à tous aussi aisément qu'à quelques-uns. Puissant, il aurait pu se montrer, se révéler à tous sans plus d'efforts qu'il ne lui en a fallu pour se révéler à quelques-uns.

Un homme - quel qu'il soit - ne peut se montrer, ne peut parler qu'à un nombre limité d'hommes ; ses cordes vocales ont une puissance qui ne peut excéder certaines bornes ; mais Dieu !...

Dieu peut parler à tous - quelle qu'en soit la multitude - aussi aisément qu'à un petit nombre. Quand elle s'élève, la voix de Dieu peut et doit retentir aux quatre points cardinaux. Le verbe divin ne connaît ni distance, ni obstacle. Il traverse les océans, escalade les sommets, franchit les espaces sans la plus petite difficulté.

Puisqu'il lui a plu - la Religion l'affirme - de parler aux hommes, de se révéler à eux, de leur confier ses desseins, de leur indiquer sa volonté, de leur faire connaître sa Loi, il aurait pu parler à tous sans plus d'effort qu'à une poignée de privilégiés.

Il ne l'a pas fait, puisque les uns le nient, puisque d'autres l'ignorent, puisque d'autres, enfin, opposent tel Dieu à tel de ses concurrents.

Dans ces conditions, n'est-il pas sage de penser qu'il n'a parlé à aucun et que les multiples révélations ne sont que de multiples impostures ; ou encore que, s'il n'a parlé qu'à quelques-uns, c'est qu'il n'a pas pu parler à tous ?

S'il en est ainsi, je l'accuse d'impuissance.

Et, si je ne l'accuse pas d'impuissance, je l'accuse d'injustice.

Que penser, en effet, de ce Dieu qui se montre à quelques-uns et se cache aux autres ? Que penser de ce Dieu qui adresse la parole aux uns et, pour les autres, garde le silence ?

N'oubliez pas que les représentants de ce Dieu affirment qu'il est le Père et que, tous, au même titre et au même degré, nous sommes les enfants bien-aimés du Père qui règne dans les cieux.

Eh bien ! Que pensez-vous de ce père qui, plein de tendresse pour quelques privilégiés, les arrache, en se révélant à eux, aux angoisses du doute, aux tortures de l'hésitation, tandis que, volontairement, il condamne l'immense majorité de ses enfants aux tourments de l'incertitude ? Que pensez-vous de ce père qui se montre à une partie de ses enfants dans l'éclat éblouissant de Sa Majesté, tandis que, pour les autres, il reste environné de ténèbres ? Que pensez-vous de ce père qui, exigeant de ses enfants, un culte, des respects, des adorations, appelle quelques élus à entendre la parole de Vérité, tandis que, de propos délibéré, il refuse aux autres cette insigne faveur ?

Si vous estimez que ce père est juste et bon, vous ne serez pas surpris que mon appréciation soit différente.

La multiplicité des religions proclame donc que Dieu manque de puissance ou de justice. Or, Dieu doit être infiniment puissant et infiniment juste ; les

croyants l'affirment ; s'il lui manque un de ces deux attributs : la puissance ou la justice, il n'est pas parfait ; s'il n'est pas parfait, il n'existe pas. La multiplicité des Dieux démontre donc qu'il n'en existe aucun.

### **TROISIÈME ARGUMENT**

Dieu n'est pas infiniment bon : l'Enfer l'atteste ;

Le Dieu Gouverneur ou Providence est et doit être infiniment bon, infiniment miséricordieux. L'existence de l'enfer prouve qu'il ne l'est pas.

Suivez bien mon raisonnement : Dieu pouvait - puisqu'il est libre - ne pas nous créer ; il nous a créés.

Dieu pouvait - puisqu'il est tout-puissant - nous créer tous bons ; il a créé des bons et des méchants.

Dieu pouvait - puisqu'il est bon - nous admettre tous son paradis, après notre mort, se contentant de ce temps d'épreuves et de tribulations que nous passons sur la terre.

Dieu pouvait enfin - parce qu'il est juste - n'admettre dans son paradis que les bons et en refuser l'accès aux pervers, mais anéantir ceux-ci à leur mort plutôt que de les vouer à l'enfer.

Car, qui peut créer peut détruire ; qui a le pouvoir de donner la vie a celui d'anéantir.

Voyons : vous n'êtes pas des Dieux. Vous n'êtes pas infiniment bons, ni infiniment miséricordieux. J'ai, pourtant, la certitude, sans que je vous attribue des qualités que vous ne possédez peut-être pas, que, s'il était en votre pouvoir, sans qu'il vous en coûtât un effort pénible, sans qu'il en pût résulter pour vous ni préjudice matériel, ni dommage moral, si, dis-je, il était en votre pouvoir, dans les conditions que je viens d'indiquer, d'éviter à un de vos frères en humanité, une larme, une douleur, une épreuve, j'ai la certitude que vous le feriez. Et cependant, vous n'êtes ni infiniment bons, ni infiniment miséricordieux !

Seriez-vous meilleurs et plus miséricordieux que le Dieu des Chrétiens ?

Car enfin, l'enfer existe. L'Église l'enseigne ; c'est l'horrible vision à l'aide de laquelle on épouvante les enfants, les vieillards et les esprits craintifs, c'est le spectre qu'on installe aux chevets des agonisants, à l'heure où l'approche de la mort leur enlève toute énergie et toute lucidité.

Eh bien ! Le Dieu des chrétiens, Dieu qu'on dit être de pitié, de pardon, d'indulgence, de bonté, de miséricorde, précipite une parité de ses enfants - pour toujours - dans ce séjour peuplé des tortures les plus cruelles, des supplices les plus indicibles.

Comme il est bon ! Comme il est miséricordieux !

Vous connaissez cette parole des Écritures : Il y aura beaucoup d'appelés, mais fort peu d'élus. Cette parole signifie, si je ne m'abuse, qu'infime sera le nombre des élus et considérable le nombre des damnés. Cette affirmation est d'une cruauté si monstrueuse qu'on a tenté de lui donner un autre sens.

Peu importe : l'enfer existe et il est évident que des damnés - en grand ou petit nombre - y endureront les plus douloureux tourments.

Demandons-nous à qui peuvent être profitables les tourments des damnés. Serait-ce aux élus ? - Evidemment non ! Par définition les élus seront les plus justes, les vertueux, les fraternels, les compatissants, et on ne saurait supposer que leur félicité, déjà inexprimable, serait accrue par le spectacle de leurs frères torturés.

Serait-ce aux damnés eux-mêmes ? - Pas davantage puisque l'Église affirme que le supplice de ces malheureux ne finira jamais et que, dans des milliards et des milliards de siècles, leurs tourments seront intolérables comme au premier jour.

Alors ?...

Alors, en dehors des élus et des damnés, il n'y a que Dieu, il ne peut y avoir que lui.

C'est donc à Dieu que seraient profitables les souffrances des damnés ? C'est donc à lui, ce père infiniment bon, infiniment miséricordieux, qui se repaîtrait sadiquement des douleurs auxquelles il aurait volontairement voué ses enfants ?

Ah ! S'il en est ainsi, ce Dieu m'apparaît comme le bourreau le plus féroce, comme le tortionnaire le plus implacable que l'on puisse imaginer.

L'enfer prouve que Dieu n'est ni bon, ni miséricordieux. L'existence d'un Dieu de bonté est incompatible avec celle de l'Enfer.

Ou bien il n'y a pas d'Enfer, ou bien Dieu n'est pas infiniment bon.

## **QUATRIÈME ARGUMENT**

Le problème du Mal ;

C'est le problème du Mal qui me fournit mon quatrième et dernier argument contre le Dieu-Gouverneur, en même temps que mon premier argument contre le Dieu-Justicier.

Je ne dis pas : l'existence du mal, mal physique, mal moral, est incompatible avec l'existence de Dieu ; mais je dis qu'elle est incompatible avec l'existence d'un Dieu infiniment puissant et infiniment bon.

Le raisonnement est connu, ne serait-ce que par les multiples réfutations - toujours impuissantes, du reste - qu'on lui a opposées.

On le fait remonter à Épicure. Il a donc déjà plus de vingt siècles d'existence ; mais, si vieux qu'il soit, il a gardé toute sa vigueur.

Le voici :

Le mal existe ; tous les êtres sensibles connaissent la souffrance. Dieu qui sait tout ne peut pas l'ignorer. Eh bien ! De deux choses l'une :

Ou bien Dieu voudrait supprimer le mal, mais il ne le peut pas ;

Ou bien Dieu pourrait supprimer le mal, mais il ne le veut pas.

Dans le premier cas, Dieu voudrait supprimer le mal ; il est bon, il compatit aux douleurs qui nous accablent, aux maux que nous endurons. Ah ! S'il ne

dépendait que de lui ! Le mal serait anéanti et le bonheur fleurirait sur la terre. Encore une fois, il est bon ; mais il ne peut supprimer le mal et, alors, il n'est pas tout-puissant.

Dans le second cas, Dieu pourrait supprimer le mal. Il lui suffirait de vouloir pour que le mal fût aboli : il est tout-puissant ; mais il ne veut pas le supprimer ; et, alors il n'est pas infiniment bon.

Ici, Dieu est puissant, mais il n'est pas bon ; là, Dieu est bon, mais il n'est pas puissant.

Or, pour que Dieu soit, il ne suffit pas qu'il possède l'une de ces perfections : puissance ou bonté, il est indispensable qu'il les possède toutes les deux.

Ce raisonnement n'a jamais été réfuté.

Entendons-nous : je ne dis pas qu'on n'a jamais essayé de le réfuter ; je dis qu'on n'y est jamais parvenu.

L'essai de réfutation le plus connu est celui-ci :

Vous posez en termes tout à fait erronés le problème du mal. C'est bien à tort que vous en rendez Dieu responsable. Oui, certes, le mal existe et il est indéniable ; mais c'est l'homme qu'il convient d'en rendre responsable. Dieu n'a pas voulu que l'homme soit un automate, une machine, qu'il agisse fatalement. En le créant il lui a donné la liberté ; il en a fait un être entièrement libre ; de la liberté qu'il lui a généreusement octroyée, Dieu lui a laissé la faculté de faire, en toutes circonstances, l'usage qu'il voudrait ; et, s'il plaît à l'homme, au lieu de faire un usage judicieux et noble de ce bien inestimable, d'en faire un usage odieux et criminel, ce n'est pas Dieu qu'il faut en accuser, ce serait injuste ; il est équitable d'en accuser l'homme.

Voilà l'objection ; elle est classique.

Que vaut-elle ? Rien.

Je m'explique :

Distinguons d'abord le mal physique du mal moral.

Le mal physique, c'est la maladie, la souffrance, l'accident, la vieillesse avec son cortège de tares et d'infirmités, c'est la mort, la perte cruelle de ceux que nous aimons ; des enfants naissent qui meurent quelques jours après sans avoir connu autre chose que la souffrance ; il y a une foule d'êtres humains pour qui l'existence n'est qu'une longue suite de douleurs et d'afflictions, en sorte il vaudrait mieux qu'ils ne fussent pas nés ; c'est, dans le domaine de la nature, les fléaux, les cataclysmes, les incendies, les sécheresses, les famines, les inondations, les tempêtes, toute cette somme de tragiques fatalités qui se chiffrent par la douleur et la mort.

Qui oserait dire de ce mal physique que l'homme doit en être rendu responsable ?

Qui ne comprend que, si Dieu a créé l'Univers, si c'est lui qui l'a doté des formidables lois qui le régissent et si le mal physique est l'ensemble de ces fatalités qui résultent du jeu normal des forces de la Nature, qui ne comprend

que l'auteur responsable de ces calamités, c'est, en toute certitude, celui qui a créé cet Univers, celui qui le gouverne ?

Je suppose que, sur ce point, il n'y a pas de contestation possible.

Dieu qui gouverne l'Univers est donc responsable du mal physique.

Cela seul suffirait, et ma réponse pourrait s'en tenir là.

Mais je prétends que le mal moral est imputable à Dieu au même titre que le mal physique, puisque, s'il existe, il a présidé à l'organisation du monde moral comme à celle du monde physique et que, conséquemment, l'homme, victime du mal moral comme du mal physique, n'est pas plus responsable de l'un que de l'autre.

Mais il faut que je rattache ce que j'ai à dire sur le mal moral à la troisième et dernière série de mes arguments.

## **TROISIÈME GROUPE D'ARGUMENTS**

### **PREMIER ARGUMENT**

Irresponsable, l'homme ne peut être ni puni ni récompensé

Que sommes-nous ?

Avons-nous présidé aux conditions de notre naissance ? Avons-nous été consultés sur la simple question de savoir s'il nous plaisait de naître ? Avons-nous été appelés à fixer nos destinées ? Avons-nous eu, sur un seul point, voix au chapitre ?

Si nous avions eu voix au chapitre, chacun de nous se serait, dès le berceau, gratifié de tous les avantages : santé, force, beauté, intelligence, courage, bonté, etc., etc. Chacun eût été résumé de toutes les perfections, une sorte de Dieu en miniature.

Que sommes-nous ?

Sommes-nous ce que nous avons voulu être ?

Incontestablement non !

Dans l'hypothèse Dieu, nous sommes, puisque c'est lui qui nous a créés, ce qu'il a voulu que nous soyons.

Dieu, puisqu'il est libre, aurait pu ne pas nous créer.

Il aurait pu nous créer moins pervers, puisqu'il est bon.

Il aurait pu nous créer vertueux, bien portants, excellents. Il aurait pu nous combler de tous les dons physiques, intellectuels et moraux, puisqu'il est tout-puissant.

Pour la troisième fois, que sommes-nous ?

Nous sommes ce que Dieu a voulu que nous soyons. Il nous a créés comme il lui a plu, à son gré.

Il n'y a pas d'autre réponse à cette interrogation : que sommes-nous ? Si on admet que Dieu existe et que nous sommes ses créatures.

C'est Dieu qui nous a donné nos sens, nos facultés de compréhension, notre sensibilité, nos moyens de percevoir, de sentir, de raisonner et d'agir. Il a prévu, voulu, déterminé nos conditions de vie : il a conditionné nos besoins, nos désirs, nos passions, nos craintes, nos espérances, nos haines, nos tendresses, nos aspirations. Toute la machine humaine correspond à ce qu'il a voulu qu'elle soit. Il a conçu, agencé de toutes pièces le milieu dans lequel nous vivons ; il a préparé toutes les circonstances qui, à chaque instant, donneront l'assaut à notre volonté et détermineront nos actions.

Devant ce Dieu formidablement armé, l'homme est irresponsable.

Celui qui n'est sous la dépendance de personne est entièrement libre ; celui qui est un peu sous la dépendance d'un autre est un peu esclave, il est libre pour la différence ; celui qui est beaucoup sous la dépendance d'un autre est beaucoup esclave, il n'est libre que pour le reste ; enfin celui qui est tout à fait sous la dépendance d'un autre est tout à fait esclave et ne jouit d'aucune liberté.

Si Dieu existe c'est dans cette dernière posture, celle de l'esclavage, qu'il se trouve par rapport à Dieu, et son esclavage est d'autant plus entier qu'il y a plus d'écart entre le Maître et lui.

Si Dieu existe, lui seul sait, peut, veut ; lui seul est libre ; l'homme ne sait rien, ne peut rien, ne veut rien ; sa dépendance est complète.

Si Dieu existe, il est tout ; l'homme n'est rien.

L'homme ainsi tenu en esclavage, placé sous la dépendance plein et entière de Dieu, ne peut avoir aucune responsabilité.

Et, s'il est irresponsable, il ne peut être jugé.

Tout jugement implique un châtement ou une récompense ; et les actes d'un être irresponsable, n'ayant aucune valeur morale, ne relèvent d'aucun jugement.

Les actes de l'irresponsable peuvent être utiles ou nuisibles ; moralement, ils ne sont ni bons ni mauvais, ni méritoires ni répréhensibles ; ils ne sauraient équitablement être récompensés ni châtiés.

En s'érigeant en Justicier, en punissant ou en récompensant l'homme irresponsable, Dieu n'est qu'un usurpateur ; il s'arroge un droit arbitraire et il en use à l'encontre de toute justice.

De ce que je viens de dire, je conclus :

- a) Que la responsabilité du mal moral est imputable à Dieu comme lui est imputable celle du mal physique ;
- b) Que Dieu est un Justicier indigne, parce que : irresponsable, l'homme ne peut être ni récompensé, ni châtié.

## SECOND ARGUMENT

Dieu viole les règles fondamentales de l'équité

Admettons, un instant, que l'homme soit responsable et nous allons voir que, même dans cette hypothèse, la divine Justice viole les règles les plus élémentaires de l'équité.

Si l'on admet que la pratique de la Justice ne saurait être exercée sans comporter une sanction et que le magistrat a pour mandat de fixer cette sanction il est une règle sur laquelle le sentiment est et doit être unanime : c'est que, de même qu'il y a une échelle de mérite et de culpabilité, il doit y avoir une échelle de récompenses et de châtiments.

Ce principe posé, le magistrat qui pratiquera le mieux la justice, sera celui qui proportionnera le plus exactement la récompense au mérite et le châtiment à la culpabilité ; et le magistrat idéal, impeccable, parfait, sera celui qui fixera un rapport d'une rigueur mathématique entre l'acte et la sanction.

Je pense que cette règle élémentaire de justice est acceptée par tous.

Eh bien ! Dieu, par le ciel et par l'enfer, méconnaît cette règle et la viole.

Quel que soit le mérite de l'homme, il est borné (comme l'homme lui-même) et, cependant, la sanction de récompense : le ciel est sans borne, ne serait-ce que par son caractère de perpétuité.

Quelle que soit la culpabilité de l'homme, elle est limitée (comme l'homme lui-même) et, pourtant la sanction du châtiment : l'enfer est sans limite, ne serait-ce que par son caractère de perpétuité.

Il y a donc disproportion entre le mérite et la récompense, disproportion entre la faute et la punition ; disproportion partout. Donc, Dieu viole les règles fondamentales de l'équité.

Ma thèse est achevée ; il ne me reste plus qu'à récapituler et à conclure.

## RÉCAPITULATION

Camarades,

Je vous avais promis une démonstration serrée, substantielle, décisive de l'inexistence de Dieu. Je crois pouvoir dire que j'ai tenu cette promesse.

Ne perdez pas de vue que je ne me suis pas proposé de vous apporter un système de l'Univers rendant inutile tout recours à l'hypothèse d'une Force supra naturelle, d'une Energie ou d'une Puissance extra mondiale, d'un Principe supérieur ou antérieur à l'Univers. J'ai eu la loyauté, comme je devais l'avoir, de vous dire qu'envisagé de la sorte, le problème ne comporte, dans l'état actuel des connaissances humaines, aucune solution définitive et que la seule attitude qui convienne à des esprits réfléchis et raisonnables, c'est l'expectative.

Le Dieu dont j'ai voulu établir, dont, je puis le dire maintenant, j'ai établi l'impossibilité, c'est le Dieu des religions, le Dieu Créateur, Gouverneur et



Justicier, le Dieu infiniment sage, puissant, juste et bon, que les clergés se flattent de représenter sur la terre et qu'ils tentent d'imposer à notre vénération.

Il n'y a pas, il ne peut y avoir d'équivoque. C'est ce Dieu que je nie ; et, si l'on veut discuter utilement, c'est ce Dieu qu'il faut défendre contre mes attaques. Tout débat sur un autre terrain sera, - je vous en préviens, car il faut que vous vous mettiez en garde contre les ruses de l'adversaire - tout débat sur un autre terrain sera une diversion et sera, par surcroît, la preuve que le Dieu des religions ne peut être défendu, ni justifié.

J'ai prouvé que, comme Créateur, il serait inadmissible, imparfait, inexplicable ; j'ai établi que, comme gouverneur, il serait inutile, impuissant, cruel, odieux, despotique ; j'ai montré que, comme justicier, il serait un magistrat indigne, violant les règles essentielles de la plus élémentaire équité.

## CONCLUSION

Tel est pourtant le Dieu que, depuis des temps immémoriaux, on a enseigné et que, de nos jours encore, on enseigne à une multitude d'enfants, dans une foule de familles et d'écoles. Que de crimes ont été commis en son nom !

Que de haines, de guerres, de calamités ont été furieusement déchaînées par ses représentants ! Ce Dieu, de quelles souffrances il a été la source ! Quels maux il engendre encore !

Depuis des siècles, la Religion tient l'humanité courbée sous la crainte, vautrée dans la superstition, prostrée dans la résignation.

Ne se lèvera-t-il donc jamais le jour où, cessant de croire en la Justice éternelle, en ses arrêts imaginaires, en ses réparations problématiques, les humains travailleront, avec une ardeur inlassable, à l'avènement, sur la terre, d'une Justice immédiate, positive et fraternelle ?

Ne sonnera-t-elle donc jamais l'heure où, désabusés des consolations et des espoirs fallacieux que leur suggère la croyance en un paradis compensateur, les humains feront de notre planète un Éden d'abondance, de paix et de liberté, dont les portes seront fraternellement ouvertes à tous ?

Trop longtemps, le contrat social s'est inspiré d'un Dieu sans justice ; il est temps qu'il s'inspire d'une justice sans Dieu. Trop longtemps, les rapports entre les nations et les individus ont découlé d'un Dieu sans philosophie ; il est temps qu'ils procèdent d'une philosophie sans Dieu. Depuis des siècles, monarques, gouvernants, castes et clergés, conducteurs de peuples directeurs

de consciences, traitent l'humanité comme le vil troupeau, bon tout juste à être tondu, dévoré, jeté aux abattoirs.

Depuis des siècles, les déshérités supportent passivement la misère et la servitude, grâce au mirage décevant du Ciel, et à la vision horrifique de l'Enfer. Il faut mettre fin à cet odieux sortilège, à cette abominable duperie.

O toi qui m'écoutes, ouvre les yeux, regarde ; observe ; comprends. Le ciel dont on te parle sans cesse, le ciel à l'aide duquel on tente d'insensibiliser ta misère, d'anesthésier ta souffrance et d'étouffer la plainte qui, malgré tout, s'exhale de ta poitrine, ce ciel est irréel et désert. Seul, ton enfer est peuplé et positif.

Assez de lamentations : les lamentations sont vaines.

Assez de prosternations : les prosternations sont stériles.

Assez de prières : les prières sont impuissantes.

Redresse-toi, ô homme ! Et, debout, frémissant, révolté, déclare une guerre implacable au Dieu dont, si longtemps, on imposa à tes frères et à toi-même l'abrutissante vénération.

Débarrasses-toi de ce tyran imaginaire et secoue le joug de ceux qui se prétendent ses chargés d'affaires ici-bas.

Mais souviens-toi que ce premier geste de libération accompli, tu n'auras rempli qu'une partie de la tâche qui t'incombe.

N'oublie pas qu'il ne te servirait de rien de briser les chaînes que les Dieux imaginaires, célestes et éternels, ont forgées contre toi, si tu ne brisais aussi celles qu'ont forgées contre toi les Dieux passagers et positifs de la terre.

Ces Dieux rôdent autour de toi, cherchant à t'affamer et à t'asservir. Ces Dieux ne sont que des hommes comme toi.

Riches et Gouvernants, ces Dieux de la terre ont peuplé celle-ci d'innombrables victimes, d'inexprimables tourments.

Puissent les damnés de la terre se révolter enfin contre ces scélérats et fonder une Cité où ces monstres seront ; à tout jamais, rendus impossibles !

**Quand tu auras chassé les Dieux du ciel et de la terre, quand tu te seras débarrassé des Maîtres d'en haut et des Maîtres d'en bas, quand tu auras accompli ce double geste de délivrance, alors, mais seulement alors, ô mon frère, tu t'évaderas de ton enfer et tu réaliseras ton ciel !**

## **CHANSON “LA RÉVOLTE”**



***Sébastien Faure (1896)***

***Chantée sous le texte par les 4 Barbus (1969)***

Nous sommes les persécutés  
De tous les temps et de toutes les races  
Toujours nous fûmes exploités  
Par les tyrans et les rapaces  
Mais nous ne voulons plus fléchir  
Sous le joug qui courba nos pères  
Car nous voulons nous affranchir  
De ceux qui causent nos misères

*Refrain :*

*Église, Parlement, Capitalisme, État, Magistrature  
Patrons et Gouvernants, libérons nous de cette pourriture  
Pressant est notre appel, donnons l'assaut au monde autoritaire  
Et d'un cœur fraternel nous réaliserons l'idéal libertaire*

*Ouvrier ou bien paysan  
Travailleur de la terre ou de l'usine  
Nous sommes dès nos jeunes ans  
Réduits aux labeurs qui nous minent  
D'un bout du monde à l'autre bout  
C'est nous qui créons l'abondance  
C'est nous tous qui produisons tout  
Et nous vivons dans l'indigence*

(Refrain)

L'État nous écrase d'impôts  
 Il faut payer ses juges, sa flicaille  
 Et si nous protestons trop haut  
 Au nom de l'ordre on nous mitraille  
 Les maîtres ont changés cent fois  
 C'est le jeu de la politique  
 Quels que soient ceux qui font les lois  
 C'est bien toujours la même clique

(Refrain)

Pour défendre les intérêts  
 Des flibustiers de la grande industrie  
 On nous ordonne d'être prêts  
 À mourir pour notre patrie  
 Nous ne possédons rien de rien  
 Nous avons horreur de la guerre  
 Voleurs, défendez votre bien  
 Ce n'est pas à nous de le faire

(Refrain)

Déshérités, soyons amis  
 Mettons un terme à nos tristes disputes  
 Debout! Ne soyons plus soumis  
 Organisons la Grande Lutte  
 Tournons le dos aux endormeurs  
 Qui bercent la misère humaine  
 Clouons le bec aux imposteurs  
 Qui sèment entre nous la haine

(Refrain)

Partout sévit l'Autorité  
 Des gouvernants l'Internationale  
 Jugule notre liberté  
 Dont le souffle n'est plus qu'un rôle  
 L'heure a sonné de réagir  
 En tous lieux la Révolte gronde  
 Compagnons, sachons nous unir  
 Contre tous les Maîtres du Monde

(Refrain)

**« La révolte », par les Quatre Barbus (1969) :**

[https://www.youtube.com/watch?time\\_continue=1&v=WWp9onuo1w4](https://www.youtube.com/watch?time_continue=1&v=WWp9onuo1w4)

# **RÉSISTANCE POLITIQUE : LES FORCES DE LA RÉVOLUTION**



Saturday, June 30, 1917. The Hand That Will Rule the World—One Big Union.

## **Les forces de la révolution**

*Sébastien Faure - 1921*

### *1<sup>ère</sup> partie*

Camarades,

J'ai exposé — rapidement, mais d'une façon suffisante — la première partie du communisme libertaire, la partie critique, négative ou de démolition, et, j'espère que je suis parvenu à vous convaincre que la misère, l'ignorance, la haine, la servitude, la souffrance sous toutes ses formes, la détresse des corps, des esprits et des consciences sont le résultat fatal du milieu social dans lequel nous vivons.

Si, comme je l'espère, vous êtes parvenus à cette conviction, vous devez également être convaincus de la nécessité et de l'urgence de mettre fin à un régime social qui engendre de telles douleurs. C'est précisément ce que nous allons commencer à étudier ce soir. Il faut détruire l'ordre social établi puisqu'il est générateur de souffrances, d'inégalités, d'injustices et de misères. Il faut le détruire à tout prix ; il faut le détruire au plus tôt ; il faut le détruire de fond en comble.

Voici les termes du problème qu'il nous faut résoudre : étant donné que les formes sociales actuelles sont en contradiction formelle avec les besoins de l'heure présente et avec les aspirations des générations actuelles, ces formes

sociales doivent disparaître. Quelles sont les forces que nous pouvons mettre en ligne et opposer aux forces sociales présentes qui maintiennent les formes actuelles ? De quel esprit les militants qui constituent ces vastes organisations que j'appelle les forces de révolution doivent-ils être animés ? Quel est le but de chacune de ces organisations, de chacune de ces forces ? Est-il possible, alors que chacune cependant est indépendante, autonome, qu'elle a sa doctrine, ses principes, ses méthodes, sa tactique, est-il cependant possible de les réunir dans un bloc commun pour constituer, en face de ce que j'appelle le bloc conservateur, le bloc de la Révolution ?

Tel est le problème que nous nous poserons et que nous avons à résoudre. Il est net. Il est clair.

Donc, sur quelles forces pouvons-nous appuyer notre action de démolition ?

Ces forces sont les suivantes : Libre-pensée, Parti socialiste, Syndicalisme, Coopératisme, Anarchisme.

Je ne parle là évidemment que des grands courants, que des organisations puissantes. Je suis obligé de négliger quelque peu une foule de groupements qui cependant ont leur très grande utilité dans un mouvement de masses. Je ne puis les examiner tous. Et encore la carrière que j'aurai à parcourir ce soir sera longue et vous aurez besoin de m'accorder une attention soutenue pour me suivre jusqu'au bout... Je ne puis, dis-je, m'arrêter qu'aux vastes organisations et aux grands courants.

***Libre-pensée, d'abord.*** Il peut paraître singulier que je considère comme une force de Révolution la libre-pensée. Elle a été, en effet, — j'en fais l'aveu et j'en suis tout attristé — tellement galvaudée depuis vingt-cinq ans ! Elle est tombée dans la saleté des trafics électoraux. Elle a servi de tremplin à quantité de profiteurs qui n'ont songé qu'à faire fortune politique sur le dos de cette libre-pensée. Et une foule de nobles aspirations et de courants généreux ont été ainsi confisquées par des arrivistes et des intrigants. La faiblesse, je dirai même l'impuissance de la libre pensée, provient de l'erreur fondamentale dans laquelle elle est tombée. Elle a réduit la lutte qu'elle se proposait de mener à des petites et des mesquineries. On n'a vu dans la libre-pensée qu'une affirmation antireligieuse, et surtout anticléricale et anticatholique. Je reconnais que cette faiblesse était un peu contenue dans la nature même des choses. Le libre-penseur trouve toujours en face de lui le représentant de l'Église. C'est celui-ci qui est le maître, qui fait la loi, qui est écouté ; c'est lui qui, tous les dimanches, monte en chaire et, du haut de cette chaire, enseigne à ses ouailles ce qu'ils doivent penser, ce qu'ils doivent faire. Il était naturel que contre cette puissance d'étouffement s'élevât le mouvement de libre-pensée. Mais le champ d'action de la libre-pensée aurait dû s'élargir, s'élever. Il n'en a rien été. La libre-pensée a commis la faute de ne pas comprendre et de ne pas vouloir comprendre que ce problème auquel elle avait attaché son action et qui constituait en quelque sorte la raison d'être

de son activité devait être relié au problème social lui-même. Les libres-penseurs, se cantonnant dans la lutte contre l'Église, n'ont pas aperçu que ce qui fait la force de l'Église, en même temps que son danger au point de vue social, c'est qu'elle est un des piliers qui soutiennent l'édifice social tout entier et que, dès lors, il fallait s'attaquer, en même temps qu'à ce pilier, à l'édifice lui-même. Les libres-penseurs n'ont pas compris que la pensée ne peut être libre qu'à la condition que l'homme lui-même soit libre. Ils n'ont pas compris qu'on peut appliquer ici la parole du latin : *Mens sana in corpore sano*, — un esprit sain dans un corps sain. On peut l'appliquer ici avec une légère modification de la manière suivante : *La pensée libre dans un corps libre*. C'est cette méconnaissance de la vérité qui a été cause de la faiblesse et de l'impuissance de la libre-pensée.

Aujourd'hui, les idées nouvelles pénètrent partout. Elles ont fait leur chemin du côté de la libre-pensée comme ailleurs. Voilà pourquoi quantité de libres-penseurs comprennent maintenant ce qu'ils n'avaient pas compris jusqu'alors. Les libres-penseurs viennent à cette idée que la pensée ne peut être libre qu'à la condition que le corps soit libre également.

À cette vieille formule « la libre-pensée », j'oppose la formule — qui n'est pas nouvelle, mais nouvelle en raison de son opposition avec la précédente — « la pensée libre ». En mathématiques, vous le savez, on a coutume de dire que les facteurs peuvent être intervertis sans que le produit ou le total puisse être changé. Trois et deux font cinq, comme deux et trois font cinq. Six fois neuf ou neuf fois six font pareillement cinquante-quatre. On pourrait croire, par conséquent, que bonnet blanc et blanc bonnet, c'est comme libre-pensée et pensée libre. Ce serait une erreur. L'expression de libre-pensée est mal comprise, et peut-être même disqualifiée. Voilà pourquoi à la « libre pensée », formule d'hier, j'oppose « la pensée libre », formule de demain.

Ainsi compris, le courant de la libre-pensée, se rattachant au problème social lui-même, pourrait être une force de révolution de grande valeur.

Une force autrement importante de révolution, c'est le Parti socialiste. Le Parti socialiste organise sur le terrain politique la masse ouvrière et ses amis. J'ajoute avec intention « ses amis », parce qu'il n'y a pas, dans le Parti socialiste, que des ouvriers. Le Parti socialiste place le problème économique en tête de ses préoccupations ; je dirai même que la doctrine socialiste est avant tout une doctrine économique. Les socialistes savent, en effet, que, *dans le régime capitaliste, la situation économique domine la situation politique, que les pouvoirs publics ne sont que l'expression politique de la puissance économique de la classe bourgeoise*. Ils reconnaissent et déclarent que le pouvoir n'est que l'installation aux affaires

publiques des mandataires, des chargés d'affaires, des ambassadeurs, des représentants des puissances d'argent. Simplement, le Parti socialiste dit : « Il y a deux organisations : une organisation spécifiquement ouvrière et, par conséquent, spécifiquement économique, c'est la Confédération Générale du Travail » ; il appartient donc au Parti socialiste de représenter, dans le grand mouvement qui entraîne l'humanité vers des destinées nouvelles, l'effort politique à accomplir.

De même que le syndicalisme a pour but de mettre la main sur les moyens de production et d'échange, de même le Parti socialiste a pour but de prendre possession, par tous les moyens, du Gouvernement, de l'État, des Pouvoirs publics.

J'ai connu il y a quelques trente-cinq ans — ce qui ne me fait pas jeune — un parti socialiste qui était alors comme moi, plein d'ardeur, plein de fougue. J'ai gardé quelque peu la mienne. Hélas ! Lui a perdu presque toute la sienne. À ce moment-là, il n'y avait pas de chapelles, on ne coupait pas des cheveux en quatre ; on combattait l'organisation sociale, on voulait à tout prix se débarrasser du régime, et on était pris d'un espoir fou.

Le Parti socialiste était alors fougueusement, impétueusement révolutionnaire. Il était jeune. Hélas ! Il a bien vieilli. Je pourrais indiquer comment, de jeune et révolutionnaire qu'il était il y a trente-cinq ans, il est devenu vieux et quelque peu petit bourgeois. Mais je préfère laisser la parole à quelqu'un dont l'opinion vous paraîtra d'autant plus impartiale qu'il appartient lui-même au Parti socialiste. Voici un article tout récent — du 20 janvier 1921 — de Victor Méric, dans l'Humanité :

Le socialisme a été jeune. Il était jeune lorsqu'il proclamait que les travailleurs n'ont pas de patrie et que la force est la grande accoucheuse des sociétés. Il était singulièrement vivant et combatif lorsqu'il en appelait à la violence insurrectionnelle, lorsqu'il conviait les masses, cependant inéduquées et inorganisées, à la conquête immédiate du Pouvoir. Il était terriblement ardent et batailleur lorsqu'il proclamait la nécessité de l'émancipation des travailleurs par eux-mêmes et ce, affirmait Jules Guesde, par tous les moyens, y compris les moyens légaux.

... Les années ont coulé. Les cheveux ont blanchi sur les crânes. Les barbes flamboyantes sont devenues de vieilles barbes. Le socialisme français, qui était, à l'origine, un socialisme de révolution et d'opposition irréductible à la classe ennemie, n'adoptait les méthodes électorales ou parlementaires, comme nous les adoptions nous-mêmes, que comme moyens d'agitation et de propagande intensifiée. Le socialisme français, sous les espèces du guesdisme, du blanquisme, de l'allemanisme préconisait, au sein des organisations, une



discipline de fer et la loi des majorités. Il prétendait tenir, sous son joug et sous sa volonté, les élus, délégués par ses soins au parlement bourgeois. Il affirmait la nécessité de la propagande antimilitariste, et conscient de l'impossibilité où il se trouvait de transformer légalement l'ordre social présent, justifiait le recours aux moyens violents, les seuls efficaces. Il serait trop facile d'encombrer les colonnes de ce journal avec des textes et de multiplier les citations. Ceux qui proclament le contraire ignorent tout du socialisme ou abusent effrontément de la naïveté de leurs auditeurs. ***Peu à peu, en vieillissant, en se développant, le socialisme s'est adouci. En entrant au Parlement les militants les plus sûrs se sont tout doucement gâtés au contact des « honorables collègues ». Insensiblement, ils en sont venus à négliger leurs principes, à édulcorer leurs programmes, à ne prendre souci que de leurs intérêts électoraux, à n'envisager les problèmes que du point de vue étriqué, étroitement mesquin des combinaisons parlementaires. En même temps, le socialisme s'épanouissant, attirait à lui toutes les ambitions malsaines qui ne visaient qu'à s'en servir. Les microbes bourgeois s'introduisaient dans l'organisme jusqu'alors sain et vigoureux. Si bien que, sur le chemin des compromis et des reniements, conduit par des chefs usés et blanchis, le socialisme entrainait, lentement, en agonie.*** Il y a cinq jours seulement que cet article de Victor Méric a paru dans l'Humanité. Vous voyez que je ne vais pas bien loin chercher mes auteurs. Et j'aime mieux que ce que j'aurais dit ait été non seulement dit, mais écrit par un membre du Parti, car la parole improvisée peut quelque fois dépasser la pensée, tandis que, lorsqu'on écrit, on peut ramener sa pensée à sa juste expression. C'est pourquoi j'ai préféré vous lire cette citation en entier.

***En 1914, le socialisme était arrivé*** — de l'aveu des socialistes eux-mêmes, de Victor Méric, de Rappoport et de tant d'autres dont vous lisez les articles — ***à cette phase du patriotisme politique. Son état de sénilité était déjà fort avancé.*** La guerre est venue et ce n'est plus seulement la sénilité, c'est en quelque sorte la mort du socialisme révolutionnaire qui, alors, a sonné. ***Les principaux chefs du mouvement socialiste ont accepté la thèse de la défense nationale et de l'union sacrée. Ils ont abandonné le terrain de la lutte de classes, pactisé avec le Pouvoir bourgeois. Ils sont entrés dans les conseils du Gouvernement.*** Le Parti socialiste a délégué au pouvoir un certain nombre des siens, et des meilleurs, Guesde, Sembat, Albert Thomas, puis, comme commissaires, c'est-à-dire comme sous-ministres, Compère-Morel à l'Agriculture, Bouisson à la Marine, etc. Le Parti socialiste s'est donc trouvé représenté officiellement dans un gouvernement de défense nationale, et, durant la guerre, à part quelques très rares et très honorables exceptions, les élus du Parti socialiste ont voté les crédits en faveur de la guerre. C'est de l'histoire, de l'histoire que nous avons vécue, de l'histoire

d'hier, qui est encore celle d'aujourd'hui. Cela constitue, il faut le reconnaître, — et je serai tout à l'heure aussi sévère contre certains de mes amis qu'à l'égard des voisins, — une trahison véritable. Et cependant le Parti socialiste, avant la guerre, avait déclaré qu'il était contre la guerre. Tout le monde a gardé le souvenir des discours de ses chefs les plus qualifiés ; de ses porte-parole les plus connus qui, dans des manifestations populaires, prenaient, au nom du Parti, l'engagement public et solennel de s'opposer à toute déclaration de guerre ou, du moins, s'ils ne pouvaient empêcher la déclaration de guerre, de s'opposer à la mobilisation, et, en tout cas et au pis-aller, de tout faire pour abrégier la durée d'une guerre qu'ils n'auraient pu réussir à éviter. Aucun de ces engagements n'a été tenu. C'est une constatation que nous avons tous le regret de faire. À la rigueur, nous nous en consolerions si nous nous trouvions en face d'hommes qui, après avoir commis une erreur, — c'est dans la nature humaine d'en commettre — reconnaissent celle-ci, s'ils avaient le courage de dire : « Nous nous sommes trompés, nous avons été débordés par les événements, entraînés par le courant, nous avons subi la fièvre générale ; la contagion s'est emparée de nous, nous n'avons pas su résister ; mais maintenant que nous sommes revenus au calme, que nous pouvons, de sang-froid, étudier les événements, les circonstances, les individus, nous reconnaissons que nous nous sommes trompés. » S'ils avaient la loyauté et le courage de tenir un tel langage, peut-être pourrions-nous oublier leur trahison d'hier. Ce qui fait que nous ne pouvons pas l'oublier, c'est qu'au contraire, ils persévèrent dans leur erreur et déclarent qu'ils n'ont rien à renier de ce qu'ils ont fait hier, et que, dans les mêmes circonstances, demain ils le referaient encore.

Par bonheur, camarades, la Révolution russe est venue. Elle nous a apporté, de loin, un air plus pur, un souffle révolutionnaire puissant. Franchissant les quelques milliers de kilomètres qui nous séparent d'elle, la Révolution russe nous a apporté sa voix, sa voix forte, mâle, énergique, résolue. Elle a créé dans notre pays, et surtout au sein du Parti socialiste, un courant nouveau ; ou plutôt, elle a rappelé le Parti socialiste à la pureté de ses origines. Et nous assistons, heureux, — je vous prie de le croire — très heureux, au mouvement de redressement qui s'opère au sein du Parti. ***Expropriation politique et économique de la classe bourgeoise, premier point. Socialisation des moyens de production, de transport et d'échange, deuxième point. Action nationale et internationale des travailleurs, troisième point : voilà tout le socialisme.*** Et je m'y connais : il y a assez longtemps que j'étudie le socialisme et le mouvement socialiste pour être sûr que ce que je dis n'est pas hérésiarque, hétérodoxe, mais bien orthodoxe. C'est la vérité même, la vérité fondamentale du socialisme, tout son programme est contenu dans ces trois points qu'il a trop longtemps oubliés et auxquels il revient. Et je vous assure encore une fois que je suis le premier à saluer avec une joie très

grande, très sincère, très profonde ce retour à la pureté originelle du Socialisme.

Seulement, on a beau être l'ami de quelqu'un, je considère que la meilleure façon de lui prouver cette amitié, c'est de lui dire nettement, franchement ce qu'on pense. Ce n'est pas de fermer les yeux sur les défauts de cet ami, sur les erreurs et les crimes que peut commettre cet ami. Ce n'est qu'en lui parlant en toute franchise qu'on peut lui prouver réellement la sincérité de son attachement. L'amitié éclairée, réfléchie, loyale et franche consiste à lui dire : « Tu vas commettre telle ou telle faute » ou : « tu as commis telle ou telle erreur. C'est par amitié que je te donne mon avis ; je te mets sur tes gardes, et, en cela, je me montre bien mieux ton ami que si, sachant que tu cours un danger et t'engages dans une mauvaise voie, je n'avais pas le courage de te le signaler. »

*Eh bien ! Camarades affiliés à la troisième Internationale, à l'Internationale de Moscou, je vous dis : Prenez garde ! Je vous signale un écueil ; cet écueil, le voici :*

*Vous reconnaissez que la mort de la deuxième Internationale est due à deux causes :*

*1° le réformisme;*

*2° le ministérialisme.*

*Ce sont là les deux fautes que vous avez constatées vous-mêmes publiquement et sur lesquelles l'Internationale de Moscou s'est dix fois, vingt fois, cent fois nettement exprimée.*

*Or, ces deux maladies qui ont tué la deuxième Internationale : réformisme et ministérialisme, ne sont que la conséquence, la suite, le prolongement d'une autre maladie : le parlementarisme.*

*Je dis à nos amis de la troisième Internationale : prenez garde ! Si vous ne voulez pas que votre troisième Internationale tombe dans les mêmes erreurs que la deuxième, si vous ne voulez pas vous engager dans un chemin qui vous mènerait à la même faillite, si vous ne voulez pas souffrir un jour, et peut-être dans un avenir plus rapproché qu'on ne croit, de ces deux maladies, fuyez-en la cause génératrice, c'est-à-dire le parlementarisme. Quittez la Chambre et ne tentez plus d'y pénétrer.*

Accomplissez ce beau geste. Vous êtes douze au Parlement. Que ferez-vous ? De temps en temps, parleront Cachin, Vaillant-Couturier, Alexandre Blanc, Aussoleil, Berthon, Renaud, — je ne puis les citer tous — chacun d'eux est capable de faire un discours, de présenter un amendement, de déposer une proposition, de lire une déclaration ; de temps en temps, ils interviendront. Que feront-ils ? Rien ! Rien !

Et cependant, par leur présence au Parlement, ils feront croire aux militants, aux milliers de bons militants qui suivent que l'espoir dans la révolution, c'est-à-dire dans un soulèvement des masses contre le régime établi, peut être fondé en partie au moins sur le pouvoir d'en haut, c'est à dire sur l'action parlementaire. Ils détourneront ainsi de l'action fertile des foules les énergies qui se consacreront à l'action stérile du parlementarisme.

***Amis, faites donc ce beau geste. Crachez votre démission à la figure de tous vos collègues. Faites claquer les portes. Puis, répandez-vous dans le pays. Allez partout dire pourquoi vous avez fui cette atmosphère empestée du Parlement. Faites sentir que votre place est avec les foules, avec ceux qui souffrent, puisque vous avez la noble mission de les libérer et que vous serez toujours en opposition irréductible avec le Pouvoir que vous ne voulez partager à aucun degré. Vous vous trouverez ainsi sur votre véritable terrain : le terrain de la lutte des classes.*** Vous affirmerez d'une façon rigoureuse la nécessité d'une action révolutionnaire violente, brutale et vous inspirerez confiance à tous par la noblesse de votre désintéressement et la pureté de vos intentions. Il ne se glissera pas alors parmi vous des éléments malsains, sorte de vers rongeurs qui pénètrent dans le fruit et le pourrissent ; enfin, vous deviendrez ainsi une véritable et puissante force de révolution.

***Une autre force considérable de révolution, c'est le syndicalisme.***

Le syndicalisme groupe la classe ouvrière sur le terrain purement, strictement, spécifiquement économique.

Le syndicalisme a un avantage tout particulier et qui lui est propre : il est un groupement naturel, et que je qualifierai en quelque sorte d'instinctif. Groupement constitué non par des éléments hétérogènes, mais, au contraire, par des éléments homogènes. Il n'y a, au sein du syndicalisme, que des éléments ouvriers, des salariés, des hommes dont la vie dépend ou d'un patron, ou d'un directeur, ou d'une administration, et qui, par conséquent, appartiennent véritablement par leur situation, par leur labeur de tous les jours à la classe ouvrière. Il y a un avantage très spécial dans ce fait que le syndicalisme est un groupement naturel, instinctif, homogène, Quand des animaux — et nous ne sommes que des animaux ayant la prétention d'être des animaux supérieurs, mais je ne suis pas bien sûr que cette prétention soit justifiée, — ***quand des animaux sont menacés d'un danger, ils se rapprochent les uns des autres. Ils n'ont pas besoin de se donner le mot. Il n'est pas nécessaire, comme en cas de guerre dans notre civilisation, de sonner la trompette et de battre le tambour pour que les animaux se rapprochent. Il suffit que l'ennemi soit là et alors, immédiatement, toutes les fourmis, toutes les abeilles, tous les oiseaux***

*qui font partie de la même race, de la même espèce, de la même famille, qui vivent dans le même milieu, sentant un danger les menacer, tous se rapprochent, s'unissent, et de leur faiblesse ainsi additionnée sort une force de résistance et de défense incalculable.*

*Le syndicalisme est ce groupement naturel, c'est l'association instinctive contre l'ennemi qui est, en l'espèce, le patron, l'exploiteur, le capitaliste, de tous ceux qui souffrent du patronat, de l'exploitation, du capitalisme.*

Le syndicalisme est régi par la législation de 1884, dont l'auteur est Waldeck-Rousseau. *Ne croyez pas cependant que les groupements syndicalistes et corporatifs datent de cette époque. Ils lui étaient bien antérieurs, et, ici comme toujours, le législateur s'est borné tout simplement à reconnaître, à enregistrer afin de le réglementer, de le canaliser, de le tenir en quelque sorte sous sa dépendance, sous sa domination, un mouvement qui existait déjà.*

Seulement, jusqu'alors, le mouvement ouvrier était absolument corporatif; chaque corporation avait des revendications spéciales, concernant ses conditions de travail, ses coutumes, suivant les lieux où s'exerçait le travail ou l'industrie. On s'occupait fort peu du voisin.



## **RÉSISTANCE POLITIQUE : LES FORCES DE LA RÉVOLUTION**



### **Les forces de la révolution**

*Sébastien Faure - 1921*

### **2ème partie**

Pelloutier est venu. Il a rendu au syndicalisme ce service inappréciable, dont la classe ouvrière doit garder à Pelloutier et à ceux qui ont continué son œuvre une reconnaissance immuable ; il est venu apporter au syndicalisme une doctrine, une organisation, une méthode.

#### **La doctrine ?**

*Il a dit aux ouvriers : « Vous n'êtes les uns et les autres qu'une parcelle d'un grand tout. » Il a dit aux corporations : « Vous n'êtes les unes et les autres que des cellules s'agglomérant autour d'un noyau, lequel, à son tour, s'agglomère à d'autres noyaux. Vous êtes tous de la même famille ; la famille des travailleurs. Quel que soit l'outil que manie votre main, quel que soit le lieu dans lequel vous exerciez votre profession, quels que soient le patron, la, société pour lesquels vous travailliez, vous êtes frères ; vous souffrez tous des mêmes douleurs, vous êtes courbés les uns et les autres sous les mêmes humiliations, vous êtes tous victimes de la même exploitation, vous êtes voués les uns et les autres aux mêmes incertitudes du lendemain, à une vieillesse*

*avilie par la misère, la pauvreté, les privations. Si vous êtes unis dans la détresse, vous devez être également unis dans l'effort pour vous libérer tous ensemble.* » Telle a été la doctrine puissante de Pelloutier.

### ***L'organisation ?***

Pelloutier a apporté également au syndicalisme une organisation ***basée sur le fédéralisme***. C'est d'en bas que doivent venir la poussée, l'impulsion, l'énergie, le stimulant. Ce qui est en haut n'est destiné qu'à exécuter les volontés d'en bas, qu'à enregistrer celles-ci, à en assurer l'exécution et le développement ; à tout instant et jusqu'à ce qu'elle devienne maîtresse de ses destinées d'une façon complète, la classe ouvrière peut rectifier son tir, changer sa position, indiquer de nouveau ce qu'elle veut en s'inspirant des circonstances, modifier sa manière de voir, sa tactique et ses moyens, et tout cela, à l'aide d'un mécanisme souple et libre. En bas, tout le pouvoir : inspiration, impulsion. En haut, au contraire, non pas des chefs qui ordonnent, mais simplement des agents d'exécution qui administrent.

### ***La méthode ?***

Pelloutier a enfin apporté au syndicalisme cette méthode qui se résume en deux mots : action directe.

Qu'est-ce à dire ? Le commun des mortels pense que l'action directe est celle qui se manifeste par le coup de poing et la chaussette à clous. C'est possible, cela arrive, mais ce n'est pas toute l'action directe. On entend par action directe l'action qui s'exerce sans intervention, sans interposition entre celui qui attaque et celui qui se défend... Je suis aux prises avec quelqu'un, je donne des coups, j'en reçois, je pratique l'action directe contre celui qui, dans de telles circonstances, me fait vis-à-vis. Mais voici qu'arrive un troisième ou un quatrième individu qui se jettent entre nous deux ; se mettent, soit avec l'un, soit avec l'autre, ou bien encore contre nous deux, alors il n'y a plus action directe puisqu'il y a intervention.

***L'action directe de la classe ouvrière est celle que la classe ouvrière exerce directement, elle-même, elle seule, par la pression qu'elle peut exercer sur les pouvoirs publics quand il s'agit de choses touchant plus particulièrement à la législation ou à la politique, ou bien contre le patronat quand il s'agit de revendications ayant un caractère précis et restant sur le terrain purement économique ; c'est l'action directe du prolétariat contre son ennemi de classe.***

Sous l'influence de Pelloutier et de ses continuateurs, sous leur pression constante, grâce à leur activité, le syndicalisme devint, pendant les quelques années qui précédèrent la guerre, une force de révolution de premier ordre, tant par le nombre croissant des syndiqués que par la solidité de ses assises, l'esprit qui animait ses militants et les méthodes qu'ils pratiquaient.

La guerre est venue, hélas ! Ce que j'ai dit tout à l'heure des chefs socialistes trouve ici malheureusement sa place en ce qui concerne les chefs syndicalistes.

Il y eut là aussi, par bonheur, quelques exceptions ; quelques hommes qui sauvèrent, en quelque sorte, l'honneur du syndicalisme menacé par la défection de ses chefs.

Aujourd'hui, il règne dans le syndicalisme tant de confusion et d'obscurité que l'on peut compter le nombre de ceux qui savent très exactement ce qu'est la C.G.T.

Il y faudrait consacrer toute une conférence et vous pensez bien que ce soir je ne pourrai pas le faire.

Cependant, il y a ici un nombre si considérable de travailleurs que, si j'ouvre une parenthèse de cinq minutes sur ce sujet, ce ne sera peut-être pas inutile.

***On m'a demandé souvent : Si vous aviez à définir le syndicalisme, quelle serait votre définition ?***

***Voici celle que je vous propose ;*** elle éclaire assez bien la situation, et, en même temps, elle précède logiquement les autres développements qu'il me reste à vous fournir sur cette force de révolution qu'est le syndicalisme :

***« Le syndicalisme, c'est le mouvement de la classe ouvrière en marche vers son affranchissement total par la suppression du salariat. »***

« ... Le mouvement », c'est-à-dire l'action, quelque chose comme la vie qui ne s'arrête jamais, quelque chose d'essentiellement actif ; ***« le mouvement » voilà le caractère du syndicalisme.***

Mais, mouvement de qui ? Mouvement « de la classe ouvrière ». C'est un mouvement dont les éléments constitutifs nous sont nettement indiqués. Ils sont définis et limités. C'est le mouvement de la classe ouvrière, par conséquent, dirigé contre ceux qui ne font pas partie de cette classe. ***C'est le mouvement des travailleurs, des prolétaires, des salariés, de cette sorte de groupement naturel, instinctif, dont je parlais tout à l'heure, et qui n'admet dans son sein que les hommes et les femmes appartenant pour ainsi dire à la même famille, la famille des exploités.*** C'est donc un mouvement de classe, ***le mouvement de la classe ouvrière, en opposition avec la classe capitaliste.***

Je continue : « ... En marche vers son émancipation totale, vers son affranchissement total ». « Émancipation ? », « Affranchissement ? » Mais si la classe ouvrière est en marche vers son émancipation, c'est qu'elle n'est pas émancipée. Si elle est en marche vers son affranchissement, c'est qu'elle n'est pas affranchie. Et si elle n'est ni émancipée, ni affranchie, c'est qu'elle est esclave. Elle est en état d'esclavage, non plus sous la force inhumaine de cet esclavage antique qui faisait de l'esclave le bien et la chose de son maître, ni sous cette forme adoucie du servage qui attachait le serf à la glèbe, mais ***sous la forme détournée, hypocrite du salariat qui semble laisser libre le salarié, mais qui le condamne cependant au travail forcé, parce qu'il***



*ne peut vivre qu'à condition de manger, qu'il ne peut manger qu'à condition de travailler, et qu'il ne peut travailler qu'à condition de trouver un maître qui l'emploie.*

« Émancipation totale », ai-je dit. Il ne s'agit pas, en effet, d'émanciper seulement une aristocratie ouvrière, une minorité de travailleurs, mais la totalité des travailleurs; pas davantage, il ne s'agit d'une libération partielle ou incomplète, mais d'un affranchissement intégral, absolu, total.

Et enfin : « Par la suppression du salariat. » ***Quel est le moyen pour le travail de se racheter, de se libérer ? C'est de supprimer le salariat, et par conséquent aussi le patronat. L'un n'est que la conséquence de l'autre. Ainsi le mouvement syndical apparaît comme nettement révolutionnaire. Peut-on trouver une conception économique plus révolutionnaire que celle de la suppression du salariat ?*** Non, puisque toute l'organisation économique actuelle repose sur le profit illicite, et j'entends par là injuste, que le patron prélève sur le travail de l'ouvrier qu'il ne paye pas suffisamment.

Je ne dis pas que la suppression du salariat soit tout le problème et toute la révolution, Il n'est pas moins vrai que cette suppression du salariat et du patronat est la base même, l'assise indispensable d'un mouvement de révolution, et de révolution digne de ce nom.

***Alors, nous nous trouvons en présence et en possession d'une définition complète, claire, exacte : « Le syndicalisme, c'est le mouvement de la classe ouvrière en marche vers son émancipation totale par la suppression du salariat. »***

« Le mouvement », voilà le caractère, « De la classe ouvrière », voilà l'élément constitutif. « Vers son émancipation totale », voilà le but. « Par la suppression du salariat », voilà le moyen.

***En résumé, le syndicalisme est donc une action engagée sur le terrain de la lutte des classes, une action qui doit être directe, parce que les ouvriers doivent trouver en eux-mêmes la force qui les inspire et les anime, et ne doivent pas rechercher ailleurs l'appui qu'ils doivent trouver dans leurs seuls moyens. Enfin, c'est un mouvement de révolution puisqu'il a pour objet de mettre fin au régime présent dont sont bénéficiaires les capitalistes.***

Ainsi conçu et pratiqué, quelle force de révolution pourrait être le syndicalisme ! Ici comme dans le Parti socialiste, nous assistons également à un effort de bonne volonté accompli par un certain nombre d'hommes qui ont pris la résolution de faire retour au syndicalisme d'avant-guerre, de revenir au syndicalisme lutte de classes, au syndicalisme d'action directe, au syndicalisme révolutionnaire d'autrefois.

Ici encore, je dis : Bravo ! J'assiste avec une joie très grande, très sincère, très profonde — je vous l'assure — à ce mouvement de redressement ; et dans la faible mesure de mes moyens je suis tout prêt à donner mon appui, si tant est qu'il puisse avoir quelque utilité, à ceux qui font effort dans ce sens.

Seulement, je me permettrai de leur donner un conseil pour les préserver de certains dangers. Il ne s'agit pas, dans un mouvement aussi vaste que le syndicalisme, de modifier le personnel, de changer purement et simplement les hommes. ***Si vous changez seulement les hommes, vous n'aurez rien fait, Ce sont les méthodes qui doivent être changées,*** Si la machine grince, si elle ne fonctionne pas bien, si elle ne se dirige pas vers le but à atteindre ; si elle ne réalise pas ce qu'elle doit réaliser, il faut voir d'où vient ce défaut de la machine, afin d'y apporter le remède nécessaire, indispensable. Ce n'est pas dans les hommes que réside le vice du syndicalisme. Aujourd'hui, le syndicalisme est devenu une machine puissante et, en raison même de cette puissance formidable, il a pris un caractère massif, lourd, pesant. Il souffre d'un centralisme qui l'éloigne de la base fédéraliste que Pelloutier et ses continuateurs lui avaient donnée. Ce centralisme nécessite une armée formidable de fonctionnaires. Et voyez comme parfois la langue suffit à indiquer tout une situation : on les appelle des « permanent », ce qui veut dire qu'ils sont là en permanence et s'y incrustent si longtemps qu'on ne peut plus parvenir à les changer

Les mêmes personnes exercent les mêmes fonctions pendant des années et des années. Je ne fais pas le procès des personnes puisque j'ai eu soin de vous dire tout à l'heure que si vous changiez celles-ci tout en conservant les mêmes méthodes vous n'auriez rien fait. C'est dire, par conséquent, que je n'en veux pas particulièrement aux permanents actuels ; ***le remède ne consiste pas à remplacer ceux qui y sont par d'autres qui s'y immobiliseraient et s'y incrusteraient à leur tour.*** Je signale seulement ce danger qu'il y a dans le centralisme qui nécessite une armée formidable de fonctionnaires constituant une manière d'État dans l'État, et qui met au pouvoir de quelques individus, qu'on le veuille ou non, tous les ressorts puissants de cette organisation magnifique que pourrait être la C. G. T. Ils ont entre leurs mains les pouvoirs à la fois les plus absolus et les plus étendus. Centralisme, fonctionnarisme qui en découle, tel est le premier vice du syndicalisme actuel. Et comme tout se tient, tout s'enchaîne, le second provient du premier : c'est le séjour trop prolongé des mêmes personnes dans les mêmes fonctions, des mêmes hommes dans l'accomplissement du même mandat. Je trouve qu'il y a là quelque chose de grave dans ses conséquences. Les permanents qui, depuis cinq ans, dix ans — nous en connaissons même qui ont plus que ça de fonction — s'immobilisent dans leurs fonctions, finissent par perdre le contact avec la foule, par n'avoir plus le sentiment, la sensation qu'ils font partie du prolétariat, qu'ils étaient hier à l'atelier et que demain ils y retourneront. Quand ils sont restés cinq ans, dix ans dans la même fonction, ils sont devenus, en quelque sorte, bureaucrates, fonctionnaires de la C.G.T., mais n'allant pas au « boulot ». Leurs mains finissent par devenir blanches ; ne manipulant plus l'outil, ils ne connaissent plus les vicissitudes des travailleurs ; ils n'appréhendent pas, le samedi venu, le congé que peut-être on leur donnera. Ils peuvent laisser

passer le chômage, leur traitement continue, ils mangent quand même. Ils sont en quelque sorte une aristocratie ouvrière...

(Interruption : mais lesquels qu'on mettra ?) (sic.)

Voici un camarade qui me demande : « Qui mettra-t-on à leur place ? » Si vous deviez tous ne pas m'écouter plus attentivement et ne pas me comprendre mieux que ce camarade, il vaudrait mieux réellement que je cessasse de parler. J'ai déjà dit et répété qu'il ne s'agit pas seulement de changer les hommes et que si vous changez purement et simplement la personne!, sans transformer et modifier les statuts, vous n'aurez rien fait. Il n'y a donc que cela qui vous turlupine et vous désirez savoir, qui sera permanent demain au lieu et place de qui l'est aujourd'hui ? Moi, je m'en moque. Et je dis que si ceux qui détiennent un mandat ou exercent une fonction parce qu'ils ont la confiance de leurs camarades, soit en raison de leur compétence, soit parce qu'ils sont actifs, soit parce qu'ils ont des aptitudes particulières, étaient obligés de renoncer à ce mandat ou d'abandonner cette fonction au bout d'un temps déterminé — un an, dix-huit mois ou deux ans, par exemple — j'indique la chose, c'est à vous de la rendre pratique ; il est bien évident qu'alors vous n'auriez pas cette armée de permanents dont je parlais tout à l'heure qui finissent par n'être plus des ouvriers, ou en tout cas par l'être moins. Il y a là pour eux une situation de tout repos. Une fois qu'ils y sont, ils ne tiennent pas aux mouvements de grèves, aux conflits avec les patrons. Pas d'histoires, mais une existence paisible pour eux. Et vous en êtes victimes par répercussion. Une expression populaire a bien caractérisé la chose en les comparant à des rats à l'intérieur d'un fromage. Syndicalistes, revenez à la pratique loyale et constante du fédéralisme ; et puis, assignez un terme au mandat de vos fonctionnaires. Alors, vous aurez un mouvement syndicaliste souple, vivant, combatif, toujours jeune, les fonctionnaires fussent-ils vieux, parce que se seront de jeunes secrétaires, de jeunes fonctionnaires, vieux peut-être par l'âge, mais jeunes dans leur fonction, vieux peut-être par l'expérience acquise, mais jeunes dans l'exercice de leur mandat. Vous aurez alors moins d'éléments douteux et vous donnerez au syndicalisme une force de révolution incomparable.

Autre force de révolution : le Coopératisme.

Quand on examine de quelle façon fonctionnent la plupart des coopératives, on a quelque peine à s'imaginer que le coopératisme puisse être une force de révolution appréciable ; et cependant, au même titre que le syndicalisme, vous m'entendez, la coopération pourrait être une force de révolution incalculable. Au même titre ? Pourquoi ? Parce que la coopération a pour objet de grouper le monde ouvrier sur le terrain de la consommation, comme le syndicalisme a pour objet de grouper la classe ouvrière sur le terrain de la production.

*Travailleurs, vous n'êtes pas seulement des producteurs, — et en ce moment même, il y en a pas mal d'entre vous qui, frappés par le chômage, ne peuvent pas produire, — mais vous êtes avant tout, toujours et nécessairement des consommateurs. Comprenez-vous bien l'importance qu'il y a de vous grouper sur ce terrain-là, comme il y a une énorme importance de vous grouper sur le terrain de la production ? Eh bien ! C'est précisément le rôle de la coopération.*

Les bénéfices de la production vont au patronat ; or, le syndicalisme a pour objet de supprimer le patronat. *Les bénéfices de la consommation vont au commerce, à tous les intermédiaires, à tous ces rongeurs qui s'interposent entre le producteur et le consommateur ; le coopératisme a et doit avoir pour but la suppression des intermédiaires ruineux.*

*La classe ouvrière est grugée, exploitée, spoliée de toute façon. L'ouvrier est, en effet, contribuable, il est locataire, il est producteur et il est consommateur.*

Comme contribuable, il est pressuré par l'impôt, de plus en plus lourd, de plus en plus écrasant ; comme locataire, il est exploité par la rapacité des vautours ; comme producteur, il est grugé par l'âpreté au gain du patron ; comme consommateur, il est volé par le mercantilisme et les intermédiaires. Comment voulez-vous que la classe ouvrière trouve de quoi se nourrir, lorsqu'elle est obligée tout d'abord de gorger tous les voleurs dont je viens de parler ? Comment voulez-vous que la classe ouvrière puisse économiser et s'enrichir, lorsqu'elle est obligée tout d'abord de gaver et d'enrichir les milliers et les milliers de parasites dont il est question ?

On raconte, camarades (et ce sont là, en France du moins, les débuts de la coopération), on raconte la petite histoire suivante :

Un jour, se trouvant à Paris, Fourier (je crois que c'était Fourier, mais je n'en suis pas absolument sûr ; en tout cas, si ce n'était pas lui, c'était un autre, la chose n'a pas autrement d'importance), Fourier, dis-je, se trouvant à Paris et ayant besoin de manger, entre dans un restaurant. Il y mange sobrement : c'était un homme frugal. Arrivé au dessert, il demande une pomme ; on lui en apporte une et quand sonne le « quart d'heure de Rabelais », c'est-à-dire quand on lui présente la note à payer, il voit qu'on lui a compté 25 centimes pour sa pomme (aujourd'hui, c'est beaucoup plus cher !) « Vingt-cinq centimes une pomme ! » s'écrie-t-il, « et dans mon pays on ne les ramasse même pas... » Mais en réfléchissant ensuite, il se dit : « Mais, cette pomme n'est pas venue ici toute seule, on l'y a apportée ; elle a dû vraisemblablement être achetée à un marchand de demi-gros, car ce n'est certainement pas le restaurateur qui l'a achetée directement. Ce marchand de demi-gros l'a achetée lui-même à un marchand de gros, lequel l'a lui-même achetée d'un commissionnaire des Halles qui, lui, l'aura fait venir en provenance directe... Je ne suis donc plus surpris que je paie cinq sous ma pomme : il s'est trouvé quatre ou cinq flibustiers qui ont touché qui 2, qui 3, qui 5 centimes sur le prix de cette

pomme et voilà pourquoi, au lieu de la payer un sou, qui est sa valeur réelle, je la paie cinq sous. C'est fantastique ! »

Alors l'idée lui vint qu'il y aurait à supprimer toute cette masse de parasites qui servent d'intermédiaires entre le producteur et le consommateur. C'est cette idée, camarades, qui est à la base de l'idée coopérative.

**Les coopératives ont pour objet de se procurer directement au profit de leurs sociétaires ou de ceux qui achètent chez eux, les produits dont cette clientèle a besoin, sans faire supporter à ces produits les bénéfices que réalisent d'ordinaire tous ceux qui servent d'intermédiaires, depuis le marchand de gros jusqu'au petit détaillant, en passant par la foule des courtiers et des commissionnaires, — et vous savez combien tout ce monde-là est nombreux.**

Vous voyez, camarades, qu'il y a là une pensée qui, mise à profit, et dans un esprit de transformation sociale et non pas seulement dans un esprit d'économie ou de lucre, pourrait devenir le point de départ d'une force de révolution... Malheureusement, avec leur succès (car les coopératives ont commencé à connaître la prospérité et le succès), l'état d'esprit des coopérateurs n'est plus resté le même. Aujourd'hui, c'est cette machine puissante qu'on appelle le Magasin de Gros, qui fait 140 ou 150 millions d'affaires par an ; qui a une organisation formidable et dont les bénéfices s'élèvent chaque année à des dizaines de millions ! Il y a, tout autour, un nombre plus ou moins élevé de personnes qui sont attachées à la prospérité commerciale (disons le mot) de cet établissement ; de telle sorte que l'esprit de révolution, l'esprit de transformation sociale qui aurait dû diriger les initiateurs de ce mouvement et leurs continuateurs, cet esprit a presque totalement disparu. Les pratiques sont devenues défectueuses et, de révolutionnaire, l'esprit des coopérateurs est devenu, hélas ! « Petit-bourgeois ».

Ici, j'indique le remède : Je suis l'adversaire de ce qu'on appelle la « ristourne » ou « boni ristourné ». Vous savez en quoi il consiste : à la fin de chaque année, de chaque exercice, on établit les comptes, on les arrête, on fait la balance et on voit les profits faits. Ces profits sont, par exemple, de 10, 12, 20 %. On en attribue une part aux sociétaires ou clients de la coopérative, à titre de remboursement, de boni ristourné ou de trop-perçu. Le reste est affecté aux frais généraux, au paiement du personnel, au fonds de réserve et, enfin, à l'extension de l'affaire. Eh bien, je suis opposé à la ristourne du boni, et voici pourquoi j'en suis l'adversaire :

La perspective de ce boni, la nécessité d'en attribuer une partie aux sociétaires et de montrer ainsi qu'on sait faire ses affaires, cette nécessité entraîne la réalisation de gros bénéfices et, naturellement, sous cette forme, la coopérative fait retour au commerce, le commerce consistant à acheter le meilleur marché possible, pour revendre le plus cher possible. Une société

coopérative qui a le désir de ristourner à ses sociétaires un bénéfice appréciable est obligée de réaliser des bénéfices sérieux et, tout naturellement, elle fait retour, sans le vouloir, instinctivement, aux habitudes commerciales et aux pratiques du mercantilisme.

De plus, cette ristourne, ce boni ristourné stimule l'amour du gain chez le sociétaire, entretient chez lui le désir de voir arriver l'époque où il touchera son boni et entretient, par conséquent, chez lui aussi l'esprit de conservation sociale. En outre, ces distributions de boni entraînent une lourde comptabilité, et pour tenir cette comptabilité il faut des employés nombreux, un personnel considérable, de là aggravation des charges.

Le boni oblige à maintenir les prix commerciaux : on vend à peu près comme le voisin, comme le commerçant d'à côté, seulement on dit à la clientèle des sociétaires : « Ici, vous ne trouverez pas immédiatement une économie quelconque à venir acheter ce dont vous avez besoin chez nous, mais à la fin de l'année, vous retrouverez, sous forme de boni qui vous sera ristourné, une partie des bénéfices que nous aurons réalisés. »

Telles sont les raisons pour lesquelles je suis contre le boni ristourné. Et cependant je suis d'avis de maintenir un écart léger entre le prix de revient et le prix de vente, constituant un bénéfice brut sur lequel doivent être prélevés les frais généraux, les réserves à constituer et la mise à exécution des projets d'extension de l'affaire même. Le reste serait attribué aux œuvres sociales que doivent soutenir les coopératives.

Quand je songe qu'à Paris, ou dans la région parisienne, c'est par millions, — vous entendez : c'est par millions, — que se chiffrent les bénéfices réalisés par les entreprises coopératives !... Remarquez que je trouve tout naturel que ceux qui travaillent dans la coopérative vivent de cette coopérative : ils y consacrent leur temps, leur activité, leur savoir, il est donc parfaitement normal qu'ils en vivent. Mais, cela étant, et tout se passant convenablement et raisonnablement, vous voyez d'ici, avec les millions réalisés chaque année dans la région parisienne, quelles œuvres sociales admirables on pourrait faire ! Où sont-elles les œuvres ou bien créées ou bien soutenues par le mouvement coopératif ?...

Je sais bien que, de ci de là, quelques grandes coopératives donnent quelques centaines ou quelques milliers de francs à ces œuvres, mais y a-t-il, de ce côté, un effort comparable à celui qui pourrait, qui devrait être réalisé ? Quel effort puissant d'éducation pourrait être accompli surtout en faveur de la femme et de l'enfant, qu'on pourrait intéresser ainsi au mouvement révolutionnaire : fêtes données, écoles fondées, colonies scolaires, écoles de vacances, etc. Que de bien serait fait et quelle mentalité on pourrait faire pénétrer dans ces masses qui viennent là simplement pour acheter et qui sont obligées d'y venir. Je signale en passant cette idée. Elle n'est pas de moi : il y a longtemps qu'elle court les rues et qu'on la laisse courir... Il faudrait l'arrêter au passage et en tirer parti. Alors, pénétrée d'un esprit nouveau, renonçant aux pratiques

défectueuses, s'éloignant de plus en plus de l'esprit commercial, la coopération pourrait devenir, elle aussi, une sorte de pendant au syndicalisme et une force de révolution puissant.

Et voici que j'arrive à la dernière des forces de Révolution que je veux étudier : l'Anarchisme.

C'est, selon moi, la force de révolution par excellence, la force de révolution incomparable.

J'entends bien qu'on va me dire : « Monsieur Josse, vous êtes orfèvre ! Ce n'est pas étonnant que vous vantiez votre marchandise, c'est-à-dire l'anarchisme, puisque vous êtes anarchiste. C'est tout naturel ! »

Eh ! Oui, c'est tout naturel. Mais si je ne croyais pas que l'anarchisme est la meilleure de toutes les doctrines sociales, comme la plus pure et la plus haute des philosophies, si je ne l'estimais pas comme le mouvement révolutionnaire le plus noble et le plus désintéressé, et que j'en connusse un autre qui fût plus pur et plus fécond que l'anarchisme, j'irais à cet autre !

***L'anarchisme, camarades, résume toutes les forces dont j'ai déjà parlé. Il en est, pour ainsi dire, comme la synthèse et les bourgeois, eux, ne s'y trompent pas : c'est plus particulièrement contre la propagande anarchiste qu'ils sévissent d'une façon implacable, car ils ont promulgué des lois spéciales contre la propagande anarchiste. On en étend, il est vrai, l'application à ceux qui ne sont pas anarchistes — c'est le cas des communistes impliqué dans le complot — mais cela n'empêche pas que c'est d'abord pour être appliquées aux anarchistes que ces lois ont été édictées. On les appelle « Lois Scélérates » comme si, dans cette scélératesse suprême qu'est la loi, il pouvait y avoir quelque chose de plus scélérat encore !...***

Non seulement les bourgeois ne s'y trompent pas, mais ***tous les sociologues éminents, tous les philosophes, tous les penseurs qui se sont occupés de la question sociale, tous les théoriciens, même ceux des écoles qui ne sont pas anarchistes, ont reconnu très loyalement que l'anarchisme était comme le point terminus, le point culminant de l'idéal social et que c'était de ce côté-là, qu'à travers mille et mille lenteurs, mille et mille difficultés, l'humanité, enfin libérée, se dirigerait un jour.***

Le communisme intégral ou l'anarchisme, c'est la même chose. C'est, en effet, vers cet idéal magnifique que, quelle que soit l'école à laquelle vous apparteniez, doivent tendre vos pensées et vos désirs en vue de sa réalisation. Nous croyons qu'il faut y aller tout de suite ; nous pensons qu'il n'est pas nécessaire de prendre une route détournée et qu'il faut nous diriger tout droit vers le but, et j'ai la certitude que, tous, vous admirez la grandeur, la noblesse et la beauté de cet idéal merveilleux. L'anarchisme est, en effet, comme la réunion de toutes les forces dont j'ai parlé ce soir, il en est, ai-je dit, la synthèse : l'anarchisme est avec la libre-pensée dans la lutte que celle-ci mène contre la religion et contre toutes les formes d'oppression intellectuelle et

morale ; l'anarchisme est avec le Parti socialiste dans la lutte qu'il poursuit contre le régime capitaliste ; l'anarchisme est avec le syndicalisme dans la lutte qu'il mène pour la rédemption ouvrière contre le patronat exploiteur du travail ; l'anarchisme est avec la coopération dans sa lutte contre le parasitisme commercial et contre les intermédiaires qui sont les profiteurs de ce parasitisme. *N'avais-je pas raison de dire que l'anarchisme est comme la synthèse, comme le résumé de toutes les autres forces de révolution ; qu'il les condense, les couronne et les réunit toutes ?*

Oui, il en est le résumé et le couronnement ! *L'anarchisme ne respecte aucune forme de la domination de l'homme sur l'homme, aucune forme de l'exploitation de l'homme par l'homme, puisqu'il attaque toutes les formes de l'autorité :*

*L'autorité politique : l'État.*

*L'autorité économique : la Propriété.*

*L'autorité morale : la Patrie, la Religion, la Famille.*

*L'autorité judiciaire : la Magistrature et la police.*

Toutes les forces sociales reçoivent indistinctement les coups bien portés,

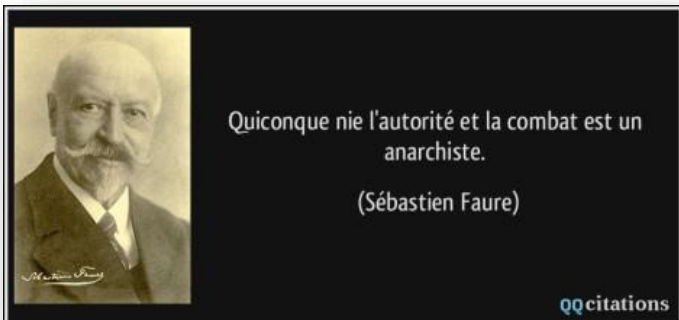
vigoureux et incisifs que les anarchistes leur portent.

*L'anarchisme, en effet, se dresse contre toutes les oppressions, contre toutes les contraintes, il n'assigne aucune limite à son action, car il prend l'être tout entier dans sa chair, dans son esprit et dans son cœur. Il se penche sur la nature humaine, il voit les larmes tomber et le*

*sang couler ; il se penche sur celui qui souffre et lui demande d'où viennent ses souffrances !*

*D'où viennent ses souffrances ? L'anarchiste sait qu'elles sont dues presque en totalité à un état social défectueux.* Je mets de côté les douleurs inhérentes à la nature elle-même, mais toutes les autres souffrances, toutes les autres douleurs ont pour cause une mauvaise organisation sociale.

L'anarchiste, en se penchant sur les douleurs humaines, est apitoyé, car il a le cœur sensible, il est révolté, car il a la conscience droite, et il est résolu, parce qu'il a une volonté ferme.





Après avoir, grâce à son cerveau lucide, envisagé la vérité, l'anarchiste tend sa main secourable vers celui qui souffre et lui dit : « Lutte avec nous contre tous ceux qui te font souffrir : contre la propriété qui fait que tu es sans abri et sans pain ; — contre l'État qui t'opprime par des lois iniques et qui t'écrase par les impôts ; — contre ton patron qui exploite ton travail en te donnant pour huit, dix ou douze heures de labeur quotidien, un salaire de famine ; — contre tous les Mercantis qui te dévorent ; — contre tous les rapaces qui te grugent ; — contre toutes les Forces mauvaises, contre toutes les Puissances de l'heure !... »

Voilà ce que dit l'anarchiste à l'opprimé, au souffrant.

On pouvait espérer qu'une aussi haute philosophie, qu'une aussi pure doctrine serait épargnée par l'influence néfaste de la Guerre. Hélas ! Il n'en fut rien. Je le dis à notre confusion et à notre honte ! Parmi les anarchistes les plus notoires, parmi ceux que nous avons l'habitude de considérer comme des directeurs de conscience, — non pas comme des chefs, il n'y en a pas chez nous, mais vous savez aussi bien que moi qu'il y a des voix qui sont plus écoutées que d'autres et des consciences qui semblent refléter la conscience des autres anarchistes, — nous avons eu la douleur de voir que quelques-uns de ceux-là, que nous considérions comme nos frères aînés, comme nos directeurs de conscience, ont subi la défaillance maudite ! Ils ont cru que cette guerre n'était pas comme les autres, que la France avait été attaquée et dans la nécessité de se défendre énergiquement ; ils se sont faits les collaborateurs de l'« Union sacrée » et ont pactisé avec les défenseurs de la nation, ils ont été des guerriers, des jusqu'aboutistes...

Et le malheur c'est que, depuis, eux non plus n'ont pas reconnu leur erreur ; ils s'y sont entêtés. Allez donc demander à quelqu'un qui croit avoir l'étoffe d'un chef de se désavouer lui-même ! Allez demander à quelqu'un qui jusqu'alors avait proclamé des vérités devant lesquelles on semblait s'incliner presque sans discussion, allez demander à cet homme de reconnaître qu'il a commis une erreur ! Cet homme, se crût-il anarchiste, vous regardera de haut et n'admettra jamais qu'il ait pu se tromper.

Comme tous les chefs et les meneurs de peuples, comme tous les conducteurs de foules, les anarchistes-guerriers ont été victimes de leur sot orgueil, et ils ont placé leur vanité personnelle au-dessus de tout. Et pourtant, j'imagine que lorsqu'on a commis une faute, il est convenable et digne de la reconnaître loyalement et que le seul moyen de la réparer est de la proclamer publiquement.

Nous n'avons pas eu besoin, nous, anarchistes, d'exclure ces jusqu'aboutistes, de les chasser : ils ont bien compris qu'ils n'avaient plus rien de commun avec nous, qu'il fallait qu'ils s'éliminassent d'eux-mêmes, et ils sont restés chez eux.

Je ne cite personne, mais vous les connaissez tous, ceux qui, anarchistes avant la guerre, après avoir déclaré pendant vingt ans qu'il n'y avait pas de guerre sainte, que toute guerre était maudite et que, si elle survenait, le devoir de tout anarchiste était de refuser de servir, ont poussé les compagnons au massacre. Après avoir trahi, après avoir renié leur passé, ces hommes sont aujourd'hui seuls. Sans qu'on ait pris contre eux aucune sanction, sans que nous ayons formulé contre eux aucune condamnation, ils se sont condamnés volontairement à l'isolement et c'est là leur châtiment ; ils ne sont plus entourés aujourd'hui que de leur solitude et de leur abandon...

***De toutes les forces de révolution que j'ai citées, l'anarchisme est peut-être la moins nombreuse. Nous ne nous faisons pas illusion sur notre puissance numérique, nous savons que nous n'avons pas, comme le Parti socialiste, le syndicalisme et la coopération des bataillons compacts : les anarchistes ont toujours été une minorité et, — rappelez-vous ce que je vous dis, — ils resteront toujours une minorité. C'est fatal.***

Ah ! Nous voudrions bien, nous aussi, faire du recrutement, c'est entendu et nous en faisons ; mais le recrutement n'est pas facile chez nous. D'abord, notre idéal est tellement haut et tellement large ! De plus c'est un idéal en quelque sorte illimité qui devient chaque jour, avec les événements, plus haut et plus large, de telle sorte que, pour embrasser cet idéal, le suivre et le propager, il faut des hommes pour ainsi dire supérieurs.

Je n'ai pas l'air bien modeste en disant cela, et cependant, je dois le dire parce que c'est la vérité et que c'est mon sentiment ; et puis, il n'y a pas de vanité à parler avantageusement de soi-même et de ses camarades, quand on le fait franchement et loyalement.

Oui, il faut faire partie de l'élite, il faut être un homme supérieur pour s'élever jusqu'à de telles altitudes, pour s'élever jusqu'aux sommets où plane l'idée anarchiste [*Note de R71 : nous ne sommes bien entendu absolument pas d'accord avec cette dernière remarque de Faure... L'élitisme est anti-anarchiste par excellence, grave erreur de Faure ici, dommage...*]. Ce qui fait surtout que le recrutement anarchiste est difficile, c'est qu'il n'y a rien à gagner avec nous ; rien à gagner et tout à perdre... Nous n'avons, en effet, ni mandats, ni

fonctions, ni attributions, ni rien... pas même la notoriété à offrir à nos adeptes.

Je me trompe : il y a, au contraire, beaucoup à gagner parmi nous ; mais ces gains dont je veux parler ne séduisent sans doute que cette minorité, que cette élite dont je parlais il y a un instant.

Il n'y a rien à gagner comme situation ni comme argent, mais il y a beaucoup à gagner, si l'on veut se contenter, à titre de compensation, des joies pures et nobles d'un cœur satisfait, d'un esprit tranquille, d'une conscience haute. Et, en effet, l'anarchiste trouve des joies incomparables et qui valent infiniment plus à ses yeux que des avantages matériels et que les hochets de la vanité.

Nous sommes donc une minorité, mais, tel est le sort commun de toutes les idées nouvelles ; celles-ci n'ont jamais réuni autour d'elles qu'une infime minorité. Quand une idée commence à grouper autour d'elle une minorité imposante, c'est que la vérité qui est en marche (et elle l'est toujours sans jamais s'arrêter), a fait surgir une idée nouvelle, plus exacte ou plus jeune et c'est cette idée plus jeune, plus hardie, plus juste, qui groupe autour d'elle l'élite. Sous l'Empire, la minorité (c'est-à-dire l'élue) était constituée par les rouges, par les républicains ; pendant les premières années de la République, et jusqu'à il y a seulement dix ou quinze ans avant que le socialisme devint petit-bourgeois et réformiste, le socialisme ne réunissait qu'une infime minorité, c'était l'élite d'alors. Aujourd'hui, c'est l'anarchisme qui réunit cette élite.

Minorité, oui : mais il n'est pas nécessaire d'être bien nombreux pour faire beaucoup de besogne ; il vaut même mieux, souvent, être moins nombreux et être meilleurs : la qualité ici l'emporte sur la quantité. J'aime mieux une centaine d'individus qu'on trouve partout, qui vont là où il y a de la besogne à faire, où il y a de l'intelligence et de l'activité à déployer ; j'aime mieux cent individus qui parlent, qui écrivent, qui agissent, en un mot qui se livrent avec ardeur à la propagande, que mille qui restent tranquillement chez eux et qui s'imaginent avoir accompli leur devoir, les uns quand ils se sont cotisés et les autres quand ils ont voté.

***Les anarchistes sont et seront donc toujours peu nombreux, mais ils sont partout. Ils sont ce que j'appellerai le levain qui soulève la pâte.*** Déjà, vous les voyez qui s'infiltrèrent partout. À côté des quelques milliers d'anarchistes déclarés qui sont groupés, nous en voyons des milliers et des milliers, qui se trouvent dans d'autres groupes : les uns dans la Libre-Pensée les autres, dans le Parti Socialiste, les autres à la C. G. T. J'en connais même des quantités, dans telles petites villes et à la campagne qui sentant le besoin

de faire quelque chose, poussés par le désir de se mêler aux luttes locales et à la propagande qui se fait chez eux et autour d'eux, adhèrent au mouvement socialiste ; ils n'abandonnent pas pour cela leurs idées anarchistes ; il y en a également dans le syndicalisme, dans la coopération, il y en a partout... Il y en a même qui s'ignorent ! Car aussitôt qu'on leur explique ce qu'est l'anarchisme, ils disent : « Mais si c'est ça, je suis anarchiste ! Je suis avec vous ! » Oui, l'anarchisme est partout...

Telles sont les forces de révolution qu'il était indispensable de passer ce soir en revue. Je termine, car voilà près de deux heures que nous assistons à ce défilé. Il aurait fallu une conférence entière pour étudier chacune de ces forces et nous n'aurions même pas épuisé la matière. Je me suis livré ce soir à une simple monographie de chaque courant, de chaque organisation, monographie rapide et brève, des forces qui mériteraient une description plus détaillée : je me suis contenté d'en faire l'esquisse et j'ai négligé un certain nombre d'autres courants, d'autres forces, d'autres groupements qui ne sont pas sans valeur et qui, au jour de la Révolution, influeraient sur le mouvement général ; tels sont, par exemple, les groupements féministes et les courants néo-malthusien, antialcoolique et antimilitariste, et entre autres l'Association républicaine des anciens combattants qui a pour objet de grouper tout spécialement ceux qui sont les victimes de la dernière guerre. Enfin, nous avons surtout les jeunesses socialistes, syndicalistes et anarchistes, pépinières des militants actifs de demain. C'est cette jeunesse qui est tout notre espoir et qui, aujourd'hui épi, sera la moisson abondante de demain !

Il y a donc, comme vous le voyez, toute une légion de groupements pleins de bonne volonté et désireux d'aller de l'avant.

Je n'ai parlé ce soir que des grands courants parce que je ne pouvais pas évidemment m'arrêter à chacune de ces forces, moindres mais réelles.

Les grands courants dont j'ai parlé ce soir sont autonomes, les forces que nous venons d'examiner sont indépendantes ; chacune d'elles trouve à déployer largement son drapeau sur le terrain qui lui est particulier. L'ennemi sent la menace, il s'organise et se coalise : jamais la répression n'a été aussi sévère, jamais le patronat n'a été si solidement organisé, jamais la police n'a été aussi arrogante, jamais la magistrature n'a distribué des condamnations d'une main plus infatigable, jamais, en un mot, l'ennemi ne s'est plus vaillamment défendu. ***Il s'agit donc d'engager la bataille avec toutes nos forces réunies. Nous ne demandons à personne, pour cela, de sacrifier ses principes, ses doctrines, ses méthodes, son action : nous désirons, au contraire, que chacun, que chaque groupement garde et conserve ses méthodes, sa doctrine, ses principes, afin que tout cela puisse être***

*utilisé quand l'heure sonnera, car nous avons un but à atteindre, une grande œuvre à accomplir et toutes ces forces associées seront indispensables.* L'édifice social menace ruine. Il n'est pas prêt à crouler, ne vous y trompez pas : il y a des lézardes ; toutefois, l'édifice social est encore solide et il faudra un rude coup d'épaule pour le démolir et le jeter bas. *Ce qui est nécessaire, à l'heure actuelle, c'est qu'un souffle puissant de révolte se lève et passe sur tous les hommes de bonne volonté, car l'arrogance de nos maîtres est faite de notre platitude, leur force est faite de notre faiblesse, leur courage est fait de notre défaillance et leur richesse est faite de notre pauvreté !* L'esprit de soumission a abaissé les caractères, la révolte les relèvera ; *l'habitude de l'obéissance a courbé les échine, la révolte les redressera ; des siècles de résignation ont perdu l'humanité en pesant lourdement sur elle, la révolution la sauvera.*

Quant à nous, anarchistes, nous ne voulons plus vivre en esclaves, Nous avons déclaré à la Société une guerre impitoyable, oui, la guerre au couteau ! Nous savons qu'il nous faut vaincre ou mourir, mais nous y sommes résolus. Nous sommes donc décidés à livrer bataille, bataille de tous les instants à toutes les entraves et à toutes les contraintes : Religion, Capital, Gouvernement, Militarisme, Police, etc.

*Et nous sommes résolus à mener cette bataille jusqu'à la complète victoire. Nous voulons non seulement être libres nous-mêmes, mais encore que tous les hommes le soient comme nous-mêmes. Aussi longtemps qu'il y aura des chaînes, quand même elles seraient dorées, quand même elles seraient légères, quand même elles seraient relâchées et affaiblies, quand même elles ne lieraient qu'un seul de nos semblables, nous ne désarmerons pas : nous voulons que toutes les chaînes tombent, toutes et à jamais !*



# **RÉSISTANCE POLITIQUE : MASCARADE** **ÉLECTORALE ET ILLUSION** **DÉMOCRATIQUE (SÉBASTIEN FAURE)**



*Ce texte de Sébastien Faure aura 100 ans l'an prochain... Qu'y-a-t-il de changer ?... Pourquoi ce texte et tant d'autres de biens des penseurs anarchistes sont-ils si lucides et si visionnaires ? Pourquoi la vaste majorité des peuples ne parvient-elle pas à sortir de cette transe illusoire où elle a été plongée par tous les Mandrake de l'illusion démocratique ?*

## **Citation Coluche**

«Ce n'est pas parce qu'il  
sont nombreux à avoir tort  
qu'ils on raison»

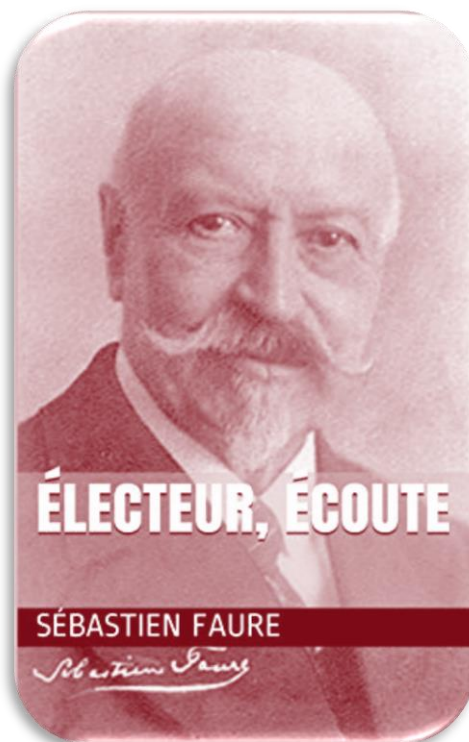


**« Ce n'est pas parce qu'ils sont nombreux à avoir tort qu'ils ont raison... » Disait déjà Coluche il y a plus de 30 ans.**

*Pourquoi faudra-t-il une catastrophe politico-sociale d'une ampleur inégalée pour que finisse par se mettre en place la société des sociétés qui seule peut émanciper l'humanité ?*

~ Résistance 71 ~

## Électeur, écoute



*Sébastien Faure*

### *Bureau antiparlementaire 1919, réédition 1924*

Chaque fois que les pouvoirs de la Chambre des Députés arrivent à expiration, c'est un cri unanime : « Enfin ! Elle va, donc disparaître, cette Chambre infâme ! Le pays va donc être débarrassé de ce Parlement maudit ! » Ce langage traduit expressément les sentiments successifs : déception, lassitude, écoëurement qu'ont fait naître, dans l'esprit public, au cours de la législature qui prend fin, l'incapacité, la corruption, l'incohérence et la lâcheté des Parlementaires.

***Pourquoi faut-il que l'engouement irréfléchi du populaire, son ignorance et son inobservation le poussent à espérer que la Chambre qui va naître vaudra mieux que celle qui va mourir ?***

Il est vraiment inconcevable que, périodiquement trompée, constamment abusée, la confiance de l'électeur survive aux déceptions dont il souffre et dont il se lamente ; et, ***pour l'être raisonnable et pensant, c'est une stupeur que de constater que les législatures se succèdent, chacune laissant derrière elle le même désenchantement, la même réprobation et que, néanmoins l'électeur persiste à considérer comme un devoir de voter.***

La période électorale s'ouvre, elle est ouverte. C'est la crise qui, périodiquement, convulsionne la multitude. Elle dure officiellement quelques semaines et, si l'on tient compte de l'effervescence qui précède et du bouillonnement qui suit cette crise, on peut dire qu'elle dure trois mois.

Trois mois durant lesquels, peuplé d'agités, le pays semble frappé de démence : candidats, comités et courtiers électoraux, tour à tour confiants dans le succès ou désespérant d'y atteindre, vont et viennent, avancent et reculent, crient et se taisent, affirment et nient, implorant et menacent, acquiescent et protestent, attaquent et se défendent.

***C'est un spectacle fou : drame, comédie, vaudeville, bouffonnerie, farce, pantomime, tous les genres, du tragique au burlesque, s'y donnent rendez-vous et s'y rencontrent, associés, confondus.***

***Le malheur est que c'est aux frais du spectateur que la farce se joue et que, quels que soient les acteurs, c'est toujours lui qui paie, et qu'il paie de son travail, de sa liberté, de son sang.***

Eh bien ! Électeur, avant de passer au guichet pour solder ta place, écoute-moi.

Ou plutôt écoute ce que te disent les anarchistes ; écoute attentivement et réfléchis.

***Voter, c'est accepter la Servitude.***

Les anarchistes n'ont jamais eu de représentant siégeant dans les assemblées parlementaires. Tu as parfois entendu traiter d'anarchistes MM. Clemenceau, Briand et d'autres parlementaires. Ils ne le sont pas ; ils ne l'ont jamais été.

Les anarchistes n'ont pas de candidat. Au surplus un candidat qui se présenterait comme anarchiste n'aurait pas une seule voix, puisque les anarchistes s'abstiennent de voter,

Ils refusent de se servir du bulletin de vote que la Constitution met entre leurs mains.

Ne suppose pas que ce soit pour ne pas faire comme les autres, pour se singulariser. ***Sache que les raisons pour lesquelles les anarchistes s'abstiennent sont multiples et graves.***

Ces raisons les voici brièvement exposées.



*L'anarchiste est et veut rester un homme libre. Il est clair que comme tous ses frères en humanité, il est astreint à subir la loi ; mais c'est à son corps défendant et quand il s'y soumet, ce n'est pas qu'il la respecte ni qu'il estime équitable de s'incliner devant elle ; c'est parce qu'il lui est impossible de s'y soustraire.*

*Toutefois, il n'en accepte ni l'origine, ni le caractère, ni les fins. Tout au contraire il en proclame et se fait fort d'en démontrer l'iniquité.*

*À ses yeux, la loi n'est, à ce moment de l'histoire que nous vivons, que la reconnaissance et la consécration d'un régime social issu des usurpations et des spoliations passées et basé sur la domination d'une caste et l'exploitation d'une classe.*

Ce régime ne peut vivre et continuer qu'en empruntant son apparente et temporaire légitimité au consentement populaire.

*Il est dans l'obligation de s'appuyer sur l'adhésion bénévole de ceux qui en sont les victimes : dans l'ordre politique, les citoyens ; dans l'ordre économique, les travailleurs.*

C'est pourquoi tous les quatre ans, le peuple est appelé à désigner par ses suffrages les individus à qui il entend confier le mandat de se prononcer sur toutes les questions que soulève l'existence même de la nation.

Ces questions sont réglées par un ensemble de prescriptions et de défenses qui ont force de loi et la loi dispose, contre quiconque tente d'agir contre elle et, à plus forte raison contre quiconque la viole d'une telle puissance de répression que tout geste de révolte par lequel un homme proteste contre l'injustice de la loi et tente de s'y dérober est passible des plus dures pénalités.

*Or le Parlement est l'assemblée des individus à qui le suffrage dit universel a délégué le pouvoir d'édicter la loi et le devoir d'en assurer l'application. Le député et le sénateur sont avant tout des législateurs.*

*Comprends-tu, maintenant, électeur, l'exactitude de cette affirmation formulée par Élisée Reclus : « Voter, c'est se donner un maître ».*

*Eh oui ! Un maître ; puisque voter c'est désigner un député, c'est confier à un élu le mandat de formuler la règle, et lui attribuer le pouvoir, pis encore, lui imposer le devoir de la faire respecter par la force.*

Un maître, puisque voter c'est renoncer à sa propre liberté et l'abdiquer en faveur de l'élu.

***Toi qui votes, ne m'objecte pas que tu conserves quand même le droit de t'insurger.*** Mets-toi bien dans la tête que s'il t'arrive d'entrer en révolte contre l'Autorité, tu renies la signature que tu as donnée, tu violes l'engagement que tu as contracté, tu retires à ton représentant le mandat que tu lui as librement consenti.

Tu l'as envoyé au Parlement avec la mission précise d'y participer, d'y collaborer à la discussion, au vote, à la promulgation de la loi et de veiller à la scrupuleuse application de celle-ci.

*C'est le Parlement qui a la charge de modifier ou d'abroger les lois ; par ton suffrage exprimé, tu as participé à la composition de ce parlement ; par ton vote, tu lui as donné pleins pouvoirs ; le parti auquel tu appartiens a des représentants au sein de cette assemblée ; le programme que tu as affirmé par ton bulletin a des porte-parole à la Chambre. Il leur appartient – tu l'as voulu – d'amender, de corriger ou d'abroger les lois qui entravent ton indépendance politique et consacrent ta servitude économique.*

***Enrage, proteste, indigne-toi, tu en as le droit. Mais c'est tout ce qu'il t'est permis de faire. Ne perds pas de vue que, en votant, tu as renoncé, ipso facto, à ton droit à la révolte, que tu as abdiqué en faveur des représentants de ton parti, que, pour tout dire en un mot, tu as cessé d'être libre.***

Celui qui a compris cette élémentaire vérité : l'anarchiste, ne vote pas, parce qu'il veut être un homme libre, parce qu'il refuse d'enchaîner sa conscience, de ligoter sa volonté, parce qu'il entend garder, à tout instant et en toutes circonstances son droit à la révolte, à l'insurrection, à la révolution.

***L'État, c'est l'ennemi.***

Écoute encore. ***En régime représentatif, le Parlement, c'est l'État.***

Théoriquement, il n'en est qu'une partie ; car, en principe, il n'est nanti que du pouvoir législatif. Mais c'est le Parlement (Chambre et Sénat réunis) qui élit le Président de la République, entre les mains de qui est centralisé le pouvoir exécutif ; et si, théoriquement, c'est la Magistrature qui détient le pouvoir judiciaire, comme c'est le Parlement qui confectionne les lois et que le pouvoir judiciaire n'a que le mandat d'en appliquer les dispositions, on voit

que, somme toute, directement ou indirectement, le Parlement est, en dernière analyse, omnipotent. C'est donc lui qui est l'État.

***Or, l'État, disent les Anarchistes, c'est la prise de possession du Pouvoir par la classe dominante, au détriment de la classe dominée.***

C'est, actuellement, l'ensemble des institutions qui régissent la nation entre les mains des chargés d'affaires de la classe capitaliste et, plus spécialement, de la haute finance, de la puissante industrie, du grand commerce et de la vaste propriété terrienne.

C'est la citadelle d'où partent les ordres qui courbent la multitude ; c'est la gigantesque forteresse où siège la force armée : troupe, gendarmerie, police, dont la fonction est de persécuter, d'arrêter, d'emprisonner et, en cas de révolte collective, de massacrer qui s'insurge.

C'est le monstre qui, insatiablement, se repaît du sang et des os de tous ceux qui, par leur travail, alimentent un budget qui s'enfle démesurément.

***L'État, c'est l'ennemi contre lequel il faut lutter, lutter encore, lutter toujours, jusqu'à ce qu'il soit définitivement abattu.***

En démocratie, l'État se flatte d'être l'émanation du *Peuple souverain*. Les partisans du système représentatif affirment que, en démocratie, c'est le peuple qui, par ses représentants, gouverne ; ils déclarent que, déléguant ses pouvoirs aux hommes de son choix, ce sont ses aspirations, ses besoins et ses intérêts, qu'il affirme par ses mandataires.

*Ces Messieurs mentent et ils le savent bien ; mais ils répètent inlassablement cette imposture, dans l'espoir – hélas ! Trop fondé – qu'un mensonge quotidiennement répété finit par acquérir la force d'une indiscutable vérité.*

Entre l'assertion mensongère de ces théoriciens du démocratisme, assertion que dément la simple observation des réalités, et les affirmations des anarchistes, affirmations que justifient l'histoire et l'expérience, j'espère, électeur, qu'il ne t'est pas malaisé de fixer ton choix.

***Ce n'est pas seulement de l'État dans les civilisations antiques, de l'État au moyen âge, de l'État incarnant le Pouvoir personnel absolu, mais bien de l'État sans exception et, par conséquent de l'État démocratique comme des autres que M. Clemenceau, qui s'y connaît, a dit, au Sénat, il n'y a que quelques années :***

**« Messieurs, nous connaissons l'État ; nous savons ce qu'il est et ce qu'il vaut. L'histoire de l'État est toute de sang et de boue ! »**

Il ne s'agit donc pas de s'emparer de l'État, mais de l'anéantir.

Introduire des représentants de son parti dans les Assemblées législatives, c'est y glisser une fraction de soi-même, c'est apporter à ces Assemblées l'appui de son parti ; c'est leur infuser un sang nouveau ; c'est consolider le crédit de ses Assemblées, c'est fortifier leur puissance ; c'est – puisque le Parlement et l'État ne font qu'un – servir la cause de l'État au lieu de la combattre ; c'est donc tourner le dos au but à atteindre ; c'est paralyser l'effort révolutionnaire ; c'est retarder la libération.

***L'État est le gardien des fortunes acquises ; il est le défenseur des privilèges usurpés ; il est le rempart qui se dresse entre la minorité gouvernante et la foule gouvernée ; il est la digue haute et large qui met une poignée de millionnaires à l'abri des assauts que lui livre le flot tumultueux des spoliés.***

***Dès lors, il est naturel, logique et fatal que les détenteurs des privilèges et de la fortune votent avec entrain et conviction, qu'ils poussent avec ardeur aux urnes, qu'ils proclament que voter c'est accomplir un devoir sacré.***

Mais déconcertante et insensée serait l'attitude de ceux qui, se proclamant en faveur d'un bouleversement social qui implique la disparition de l'État, ferait usage du bulletin vote dont la conséquence serait, qu'on le veuille ou non, de légitimer les origines de l'État, de confirmer ses pouvoirs, de fortifier sa puissance et, par ricochet, de se faire le complice de ses forfaits.

***De qui est composée la Chambre.***

Électeur, aurais-tu la naïveté de croire que le Parlement rassemble l'élite de la nation ? Penses-tu que la Chambre réunit les gloires de la Science et de l'Art, les illustrations de la Pensée, les compétences de l'Industrie, du Commerce et de l'Agriculture, Les probités (?) de la Finance ? Estimes-tu que le redoutable pouvoir de gouverner un peuple de quarante millions d'habitants est, dévolu aux plus honnêtes et aux plus méritants ?

Si oui, détrompe-toi. ***Promène tes regards sur les travées de la Chambre et vois par quels gens elles sont occupées : avocats sans cause, médecins sans clientèle commerçants douteux, industriels sans***

*connaissances spéciales, journalistes sans talent, financiers sans scrupules, désœuvrés et riches sans occupations définies.*

*Tout ce monde intrigue, bavarde, marchande, agiote, fait des affaires, se démène, se bouscule et court à la recherche des plaisirs, de la richesse et des sinécures grassement rétribuées.*

Cela t'étonne, électeur candide ? Une minute de réflexion dissipera ta surprise. Demande-toi comment il se fait que X, Y ou Z soient députés.

Leur siège est-il la récompense des mérites manifestes, des actions d'éclat, du bien accompli, des services rendus, qui les ont recommandés à l'estime et à la confiance publiques ?

Est-il le salaire équitable des connaissances spéciales qu'ils ont acquises, des hautes études dont ils ont parcouru le cycle brillant, de l'expérience que leur vaut une existence toute de labeur ?

A-t-on exigé d'eux, comme des professeurs, des pharmaciens, des ingénieurs, des examens, des diplômes, l'admission dans certaines écoles, le stage réglementaire ?

Regarde celui-ci doit son mandat à l'argent ; celui-là à l'intrigue ce troisième à la candidature officielle ; ce quatrième à l'appui d'un journal dont il a engraisé la caisse ; cet autre au vin, au cidre, à la bière ou à l'alcool dont, il a empli le gosier de ses mandants ; ce vieux aux coquetteries complaisantes de sa jeune femme ; ce jeune aux promesses éblouissantes qu'il a prodiguées de palmes, de bureaux de tabacs, de places et de recommandations ; tous à des procédés plus ou moins louches qui n'ont aucun rapport avec le mérite ou le talent ; tous, de toutes façons, au nombre de suffrages qu'ils ont obtenus.

Et le nombre, n'a rien à voir avec le mérite, le courage, la probité, le caractère, l'intelligence, le savoir, les services rendus, les actions d'éclat. La majorité des suffrages ne consacre ni la valeur morale, ni la supériorité intellectuelle, ni la Justice, ni la Raison.

On serait autorisé à dire que c'est plutôt le contraire.

Soyons justes : quelques hommes supérieurs se sont, de temps à autre, fourvoyés dans ces mauvais lieux ; mais c'est le très petit nombre, ils n'ont pas tardé à s'y trouver dépaysés et mal à l'aise et à moins qu'ils n'aient insensiblement condescendu à jouer leur rôle dans le choc des coteries, à s'inspirer des passions des partis, à tenir leur place dans les intrigues de

couloir et à faire le jeu du gouvernement ou de l'opposition, ils ont été rapidement mis en quarantaine et réduits à l'impuissance.

***Parlementarisme est synonyme d'incompétence, d'irresponsabilité, d'impuissance, de corruption.***

Au surplus, quel que soit l'homme, l'incompétence du parlementaire est une Fatalité.

Étant donné, d'une part, la complexité des rouages sociaux et, d'autre part, le développement des connaissances humaines, il n'est personne qui soit à même de faire face aux exigences du mandat législatif.

À notre époque, on ne peut être compétent qu'à la condition de se spécialiser. Nul ne peut tout connaître ; il n'y a pas de cerveau qui puisse tout embrasser.

Et pourtant, un député devrait être marin, guerrier, diplomate, juriste, hygiéniste, éducateur, commerçant, industriel, financier, agriculteur, administrateur, puisqu'il est appelé à formuler son sentiment et à se prononcer par un vote précis sur toutes les questions : marine, guerre, affaires étrangères, législation, santé publique, enseignement, commerce, industrie, finance, agriculture, administration, etc., etc., etc.

S'il connaît bien une ou deux de ces questions – et ce serait déjà beaucoup – il ignore certainement toutes les autres. Il en résulte que neuf fois sur dix, il vote à l'aveuglette, au doigt mouillé.

***Parlement est donc synonyme d'incompétence.***

***Synonyme aussi d'irresponsabilité.***

Ici, la démonstration n'est plus à faire. ***Dire que le Parlement est irresponsable, c'est une proposition devenue si évidente qu'elle a cessé d'être en discussion.***

***Synonyme encore d'impuissance*** ; car obligé de se cantonner dans les limites étroites d'une Constitution politique et d'un régime économique déterminés, le Parlement est l'image exacte d'un lac entouré de montagnes qui peut, de temps à autre, être agité et même tempétueux, mais qui reste toujours enfermé dans le cadre que les hauteurs environnantes tracent autour de lui.

Les bouillantes colères, les explosions d'indignation, les enthousiasmes délirants, les serments solennels, les engagements sacrés ont tout juste, au Parlement, la valeur de ces agitations périodiques d'une vaste mare stagnante qui font remonter la vase à la surface et empuantent l'air, mais qui ne tardent pas à laisser retomber la boue et la puanteur dont la minuscule tempête a révélé l'accumulation dans les profondeurs.

***Synonyme, enfin, de corruption.*** Les brigandages avérés et plus encore, les scandales à demi étouffés ont fixé l'opinion à tel point qu'il est banal de dire d'un Parlement qu'il est *pourri* !

***Les meilleurs se putréfient en un tel milieu, à moins qu'ils n'en sortent de temps en temps et le plus vilain tour qu'on puisse jouer à un ami c'est de l'y envoyer.***

Aussi électeur, si tu as un bon camarade, garde-toi de l'inciter à être candidat ; s'il le devient, garde-toi de favoriser sa candidature et, si tu veux conserver aux idées qui sont les tiennes et qu'il prétend vouloir défendre à la Chambre, un caractère, une intelligence, un dévouement, refuse-lui ton suffrage.

**Voter, c'est faire le jeu de la Réaction.**

Électeur, un mot encore ; ce sera le dernier.

On ne manquera pas de te dire que ne pas voter, c'est faire le jeu de la réaction [extrême-droite].

Rien n'est plus faux. Je pourrais te faire observer que si les deux millions de travailleurs qui adhèrent à la C. G. T., si le million d'électeurs dont s'enorgueillit le Parti socialiste, si le million d'autres citoyens qui, sans être affiliés au Parti socialiste ou à la C. G. T. n'en sont pas moins les adversaires du régime capitaliste : en tout, quatre millions d'électeurs, refusaient hautement de prendre part au scrutin, cette abstention ouvertement annoncée et expliquée durant toute la période électorale et vaillamment pratiquée le jour du scrutin, porterait un coup mortel au prestige et à l'autorité du régime qu'il faut abattre. Je pourrais te dire que, en face de l'attitude de ces quatre millions d'abstentionnistes aussi conscients que résolus, le Gouvernement perdrait tout son lustre et le plus clair de sa force.

Je pourrais te dire que, étroitement unis dans une réprobation aussi catégorique du système social actuel, ces quatre millions d'hommes pourraient organiser, dans le pays, grâce aux ramifications qu'ils possèdent

partout, une formidable coalition contre laquelle rien ne saurait prévaloir. Je pourrais affirmer que cette coalition dans laquelle ne tarderaient pas à entrer tous ceux que toucherait une aussi puissante propagande et même une partie des forces dont le Gouvernement dispose, serait de taille à oser, à entreprendre et à réaliser les plus vastes desseins et la transformation la plus profonde.

***Que resterait-il, alors, du spectre de ta réaction qu'on agite devant toi pour te pousser aux urnes ?...***

Mais voici qui te paraîtra sans doute plus décisif encore.

La Chambre qui s'en va comptait un nombre imposant des éléments de gauche. ***Plus de trois cents députés radicaux et radicaux socialistes, plus de cent députés socialistes. Ils constituaient indubitablement une majorité écrasante.***

***Qu'a fait cette Chambre ? Qu'ont fait ces quatre cents Députés ?***

***Ils ont acclamé la guerre, ils ont adhéré avec enthousiasme à l'abominable duperie qu'on a appelée « l'Union Sacrée » ; ils ont voté tous les crédits de guerre ; ils ont apporté au Gouvernement dit « de défense nationale » leur étroite et constante collaboration ; ils n'ont rien tenté pour abrégé le massacre ; ils n'ont pris aucune, mesure efficace contre la vie chère, contre l'accaparement, contre la spéculation, contre l'enrichissement scandaleux des brasseurs d'affaires ; ils ont accepté passivement la suppression de nos maigres libertés ils ont applaudi à l'écrasement de la révolution hongroise ; ils ont approuvé l'envoi des soldats, des marins, des munitions et des milliards destinés à étouffer, par la famine et par les armes, la Russie révolutionnaire ; ils ont lâchement courbé la tête, tout accepté, tout subi ; ils ont passé l'éponge sur toutes les turpitudes et sur tous les crimes.***

***Ils sont allés jusqu'au bout de la servilité, de la honte et de la sauvagerie.***

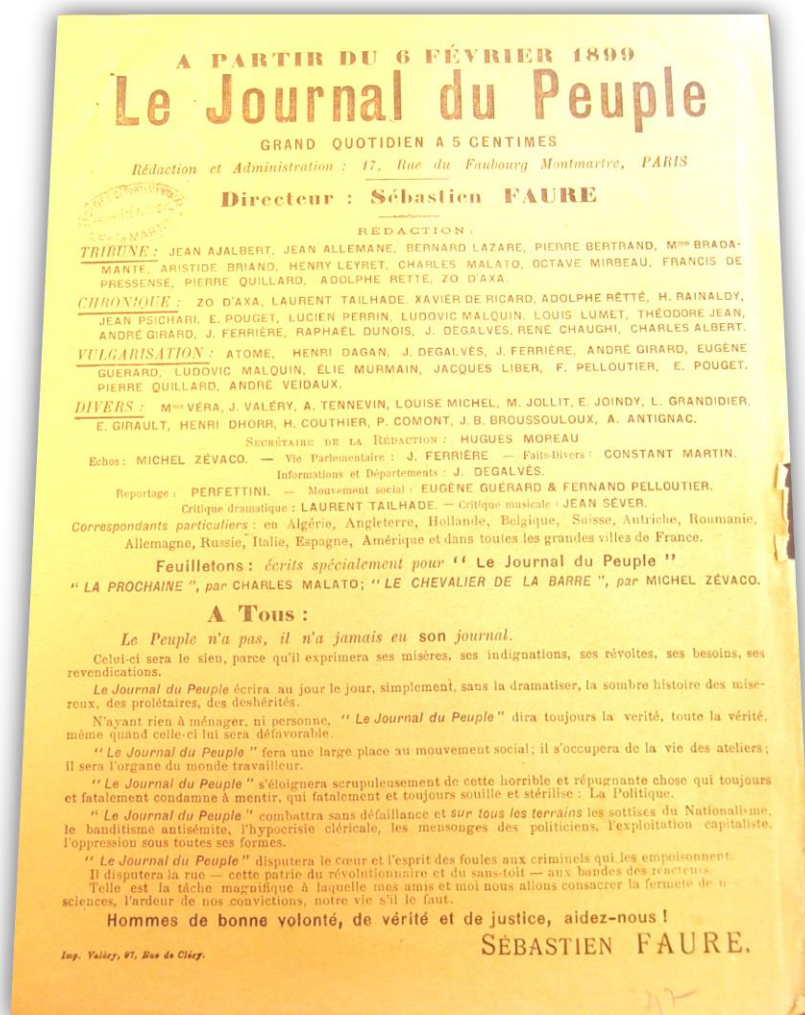
*À peine ont-ils osé ouvrir la bouche et, quand ils ont parlé, ce ne fut jamais pour faire entendre les vérités qu'il fallait dire, les imprécations sanglantes et les malédictions vengeresses, qui auraient opposé la douleur des deuils, la souffrance des ruines et l'horreur des batailles à la stérilité des sacrifices et à la hideur des Impérialismes déchaînés.*



*Au terme de sa carrière, cette Chambre odieuse vient de ratifier un traité de paix qui laisse debout, plus insolents et plus guerriers que jamais tous les militarismes, qui favorise les plus atroces brigandages, qui stimule les plus détestables convoitises, qui avive les haines entre peuples et qui porte dans ses flancs la guerre de demain.*

*Voilà ce qu'a fait cette Chambre dont la naissance avait pourtant suscité les plus folles espérances et provoqué tous les optimismes.*

***Et maintenant, électeur, vote encore si tu l'oses.***



Extraits choisis de ce texte et complété avec l'actu du jour sur le blog de JBL1960 sous l'intitulé ► **Et maintenant, électeur, vote encore si tu l'oses ! Sébastien Faure – Bureau antiparlementaire 1919, réédition 1924**

# BIBLIOGRAPHIE

- Manifeste pour la société des sociétés (Résistance 71)
- Appel au socialisme (Gustav Landauer)
- L'anarchie pour la jeunesse (Résistance 71)
- La morale anarchiste (Pierre Kropotkine)
- Écrits choisis Errico Malatesta
- Faramineuse consultation sur l'avenir (Père Peinard)
- Inévitable anarchie (Pierre Kropotkine)
- Un monde sans argent (Collectif)
- Manifeste contre le travail (Groupe Krisis)
- Dieu et l'État (Michel Bakounine)
- Anarchisme et science moderne (Pierre Kropotkine)
- Entraide un facteur de l'évolution (Pierre Kropotkine)

Toutes les versions PDF sont réalisées par JBL1960

